

**L'art de saigner, accommodé aux principes de la circulation du sang /
[Henri Emmanuel Meurisse].**

Contributors

Meurisse, Henri Emmanuel, -1694
Devaux, Jean, 1649-1729

Publication/Creation

Paris : Widow d'Houry, 1728.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/asfeh8hx>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



36610/A
L. LIV.

17/m

MEURISSE (Henri Emmanuel)

Ex Libris

Ludovici Duthois
med. doctoris.



1771

1771
1771

L'ART
DE
SAIGNER,

*Accommodé aux principes de la
Circulation du Sang.*

Où l'on explique toutes les cir-
constances qu'il faut observer
pour bien faire la Saignée, &
& où l'on donne les moyens
de remédier aux accidens dont
elle est quelquefois suivie.

NOUVELLE EDITION,
*Revûe & augmentée par M. D****
ancien Prevôt de la Compagnie des
Maîtres Chirurgiens de Paris.*

A PARIS, rue de la Harpe,
Chez la Veuve D'HOURY, vis-à-vis la rue
S. Severin, au St Esprit.

MDCCXXVIII.

Avec Approbation & Permission.

p. 129

562.62





A MONSIEUR

FELIX,

CONSEILLER DU ROY,

Premier Chirurgien de Sa Ma-
jesté, & Chef de la Compagnie
des Maîtres Chirurgiens de
Paris, & de la Chirurgie du
Royaume.



MONSIEUR,

*Quand je prens la liberté de
vous présenter ce petit Traité*

a ij

de la saignée, je crois le mettre en tout son jour, puisque l'appuy qu'il recevra de vous, lui donnera tout l'éclat dont il est capable.

A qui pourrois-je l'offrir avec plus de justice, qu'à vous, MONSIEUR, qui remplissez si dignement depuis plusieurs années, le premier poste de la Chirurgie, & qui vous distinguez si avantageusement entre les premiers Officiers du plus auguste de nos Monarques. Non seulement vous contribuez par l'Opération dont il traite, à la conservation de la plus précieuse santé de l'Univers; mais encore vous vous êtes acquis une réputation sans bornes, en faisant

E P I T R E. V

avec succès , sur les premières personnes de l'Etat , les plus difficiles Opérations de votre Art.

Il ne vous restoit après cela ,
MONSIEUR , *pour éfacier tous ceux qui ont excellé jusques à présent dans ce noble exercice , qu'à rendre , comme vous fites il y a trois années , au bras invincible de LOUIS LE GRAND , cette héroïque vigueur que les Ennemis de la France ont tant de fois sentie , & dont une fatale blessure avoit un peu suspendu l'activité.*

Vous vous êtes attiré par cette cure importante , les vœux de tout le Royaume , en conservant à Sa Majesté ce bras si formidable qui a porté la gloire

vj E P I T R E.

de notre Nation jusqu'aux extrémités de la Terre: Mais ce qui vous est, MONSIEUR, infiniment plus glorieux, est d'avoir mérité par vos services, l'estime, la confiance & l'affection de ce grand Roy, qui a bien voulu vous en donner des marques en diverses occasions par des éloges publics, & par des gratifications dignes de sa grandeur & de sa magnificence.

Ce seroit, MONSIEUR, porter mon Zele jusqu'à l'indiscrétion, que d'entrer dans le détail de tous vos avantages, après les louanges que vous avez reçues d'un Prince si magnifique, si juste & si éclairé. Je me contente, par l'offre que je vous fais de quel-

ÉPITRE. vij

*ques heures de mon travail, de
vous marquer autant qu'il m'est
possible, que je suis avec un pro-
fond respect,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur, ***

a iij



P R E F A C E.

CE petit Traité est le fruit des Remarques que j'ai faites sur la Saignée, depuis que j'exerce la Chirurgie. Ce n'étoient d'abord que des observations confuses que j'avois recueillies pour mon utilité particulière ; mais les relisant depuis quelque tems, il m'est venu en pensée de les mettre dans un meilleur ordre, croyant qu'elles pourront n'être pas inutiles aux jeunes Chirurgiens.

Après avoir mis ce Recueil

P R E' F A C E. jx

dans l'état où il est, j'ai encore beaucoup hésité à le rendre public; car tant d'habiles gens ont écrit sur cette délicate opération, que je n'ai pas lieu d'attendre un fort heureux succès d'un travail entrepris sur un sujet, pour ainsi dire, épuisé par des Ecrivains du plus grand mérite. Mais outre qu'un Auteur est excusable dans tous ses projets, quand il se propose une bonne fin; le siècle où nous vivons étant celui des découvertes, j'ose me flater de faire voir dans la suite, que l'on est revenu de beaucoup d'erreurs, & qu'on a trouvé de

x *P R E' F A C E.*

grandes facilitez dans la pratique de la saignée, depuis l'impression des derniers Ouvrages qui ont paru sur cette matiere.

Je tâcherai donc dans le cours de ce petit Traité, d'exposer le plus clairement & le plus exactement que je pourrai, tout ce qu'il faut observer pour bien réussir en faisant l'opération de la Saignée, laquelle quoique fréquente & familiere, est souvent aussi difficile que beaucoup d'autres opérations qui se font plus rarement, & avec beaucoup plus de faste & d'appareil. Je donnerai ensuite les moyens

P R E' F A C E. xj

de remédier sûrement aux accidens fâcheux qui la suivent, quelquefois par la méprise des Artistes, & quelquefois même malgré toutes les précautions que peuvent prendre les plus experts pour les éviter. Je ne dirai rien qui ne soit appuyé sur les raisonnemens & sur la pratique des plus fameux Médecins, & des plus habiles Chirurgiens de Paris, de la conduite & de l'adresse desquels j'ai été moi-même le plus souvent témoin oculaire, & à qui je dois une bonne partie de ce qu'il y a de plus important & de plus sensé dans cet Ouvrage,

n'ayant pas voulu me fier tout-à-fait à mes propres lumieres ; parce que je ſçai que les premieres productions ne ſont pas toujours les meilleures , & qu'il faut du tems pour mûrir les fruits de l'eſprit auſſi-bien que ceux de la terre.

Cependant ce premier coup d'eſſai ayant été mieux reçu du Public , que je n'aurois dû l'attendre , je me trouve engagé (pour répondre à la bonté qu'on a d'excuser dans un homme de ma profeſſion, le défaut du beau langage) de donner la derniere main à ce Traité , en y ajoutant les ſcarifications ,

les cauterés, les setons, les
vésicatoires, les frictions,
l'application des animaux
vivans, & l'usage des bains
& des étuves, qui sont tous
des moyens d'évacuation
que l'on prescrit tous les
jours dans la pratique, &
dont on se sert avec beau-
coup de succès. Cela n'em-
pêchera pas que je ne donne
aussi dans la suite toutes les
autres Opérations de Chi-
rurgie que j'ai promises.





A V I S

sur cette derniere Edition.

LE Traité concernant l'Art de Saigner, composé par feu M. Meurisse, Chirurgien Juré à Paris, est souvent demandé avec instance par les jeunes Etudiens; & comme les Exemplaires de deux Editions successives que l'on en avoit faites avant le décès de l'Auteur, étoient épuisés depuis long-tems, on a prié un ami du défunt Auteur, de revoir cet Ouvrage, afin d'en donner une troisième

édition à leurs sollicitations, plus correcte que les deux premières.

Cet ancien Chirurgien l'a encore trouvé tellement de son goût, qu'il a crû se devoir contenter de faire de très-legers changemens ou additions, tant à la diſtion, qu'à quelques petites circonſtances touchant la pratique Chirurgicale, tout le reſte étant écrit très-ſenſément, & d'une maniere très-propre à inſtruire les commençans.





APPROBATION
DE MESSIEURS
LES DOCTEURS REGENS
EN MEDECINE

DE LA
FACULTE' DE PARIS.

MESSIEURS le Moine & Bourdelot, Docteurs Régens en la Faculté de Médecine de Paris, ont fait connoître à la Compagnie assemblée, que suivant la commission qu'ils ont reçue de Nous, ils ont examiné un Livre qui a pour titre *L'Art de Saigner, accommodé aux principes de la circulation du sang, &c.* mis au jour par un Maître Chirurgien de Paris; & qu'ils n'y ont rien trouvé de contraire à la bonne méthode. Sur ce rapport, la Faculté l'a approuvé, & a consenti qu'il soit imprimé. A Paris aux Ecoles de Médecine ce onzième Decembre 1685.

C. PUYLON, Doyen de la Faculté.
Veu

VEU par ordre de Monseigneur le
Chancelier, *L'Art de Saigner*,
&c. A Paris ce 28 Janvier 1686.

E. BACHOT.

APPROBATION

*du Lieutenant de Monsieur le Pre-
mier Chirurgien du Roy.*

NOus Chirurgien ordinaire du Roy
en sa Cour de Parlement, & de
S. A. S. Monseigneur le Duc, Lieute-
nant de Monsieur le Premier Chirur-
gien de Sa Majesté, & Prevôt perperuel
des Maistres Chirurgiens Jurez de la
Ville, Faubourgs, Prevôté & Vicomté
de Paris; Certifions avoir lû & soi-
gneusement examiné un petit Ouvrage
qui a pour titre *L'Art de Saigner, ac-
commodé aux principes de la circulation
du sang*, &c. mis au jour par un Maître
de notre Compagnie, dans lequel Nous
n'avons trouvé rien que de très-confor-
me aux regles de la Chirurgie, & à ce
qui se pratique chez Nous. Les idées
que l'Auteur y donne de la fabrique du
sang, & de son mouvement circulaire,
sont très-nettes, pour ne rien dire de la
belle maniere dont tout le reste y est ex-

pliqué, & la lecture n'en peut être que fort utile à ceux qui veulent se perfectionner dans cet Art. C'est le témoignage que Nous rendons au Public par notre Approbation. A Paris ce treizième Decembre 1685. D U T E R T R E.

A P P R O B A T I O N

des Maîtres Chirurgiens de Paris.

L'Auteur de ce Traité a joint tant d'agréments à ses Explications, que notre Compagnie, dont il est un des principaux ornemens, doit être honorée de la gloire qu'il en recevra. Son exactitude ne s'arrête pas seulement à la pureté du langage, mais il entre encore dans les questions les plus dignes de la curiosité des sçavans; il en éclaircit admirablement les difficultez; & accommodant ses raisonnemens aux nouvelles découvertes, il n'oublie aucune circonstance pour pratiquer heureusement la saignée, & remédier à ses accidens. Nous avons de la joye qu'un de nos confreres se soit appliqué à un Ouvrage si utile; & c'est la moindre chose à laquelle la reconnoissance Nous engage, que de témoigner au Public la

satisfaction que sa lecture Nous a causée A Paris ce seizeième Décembre 1685.

DE LA BASTIE. PARIS.

MAURICEAU. PASSERAT.

HAMELIN. DUPARC.

AUTRE APPROBATION

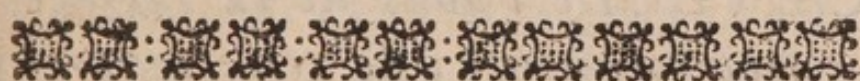
des Maîtres Chirurgiens de Paris.

LA politesse & la pureté du discours ne sont pas les seuls agrémens dont Nous avons été touchez en lisant un Manuscrit qui a pour titre *L'Art de Saigner, accommodé aux principes de la circulation du sang, &c.* Nous avons pris autant de plaisir à voir dans le cours de cet Ouvrage, que son Auteur ne perd point de vûe son principal objet dans les raisonnemens dont il se sert pour résoudre les principales difficultez qui peuvent naître à l'occasion de la Saignée, & qu'il n'abandonne point son systême, qui est le mouvement circulaire des humeurs, dont il donne d'abord l'idée à ses Lecteurs avec beaucoup de clarté. Le bon ordre qu'il fait régner dans tout cet Ecrit, & l'exacti-

de avec laquelle il enseigne à bien faire l'opération de la Saignée, & celle qui convient pour la guérison de l'anévrisme, qui en est quelquefois une suite fâcheuse, rendent son Traité non seulement d'une perfection achevée, mais aussi d'une très-grande utilité aux jeunes Chirurgiens. Nous souhaiterions pour leur profit particulier, que le favorable jugement que Nous faisons de cet Essay, ainsi que son Auteur le nomme par modestie, eût plus de poids qu'il n'en a, & plus d'efficace pour les porter à le lire, & à réfléchir sur les importantes remarques qu'il contient, avec toute l'attention qu'il mérite; & notre satisfaction seroit entière, si notre Approbation pouvoit engager l'Auteur à tenir la promesse qu'il veut bien nous faire dans sa Préface, de décrire successivement toutes les autres Opérations de la Chirurgie, non pas, comme il dit, d'une manière plus correcte, mais du même stile, avec le même scrupule dans la déduction des moindres circonstances qu'il faut observer pour réussir en opérant, & avec autant de justesse: car cela étant, nous aurions insensiblement un Corps entier de Chirurgie François, digne du siècle où

nous vivons, qui est celui de la délicatesse, & dans lequel il semble que les Sciences & les beaux Arts doivent arriver au comble de leur perfection. A Paris ce 27 Decembre 1685.

LESTORCEL. DEVAUX.
PERDUCAT. GUILLOT.
TASSIN. ARNAUD.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

CHAP. I ^{er} .	<i>I</i> Dée du Sang & de la Circulation,	page 1
Ch. II.	<i>Ce que l'on doit entendre par la saignée,</i>	p. 19
Ch. III.	<i>De l'excellence de la saignée,</i>	25
Ch. IV.	<i>Pourquoi la saignée est plus usitée à Paris qu'ailleurs,</i>	34
Ch. V.	<i>Que la saignée doit être faite avec beaucoup de discrétion,</i>	41

Ch. VI. Dans la saignée on doit avoir égard au tempérament, à la maniere de vivre, au sexe, à la saison, au climat, & à la coutume, 47

Ch. VII. Remarques sur la saignée des femmes grosses & de celles qui ne le sont pas. 63

Ch. VIII. De l'abus de la saignée trop fréquente; de celle du premier jour de May, & si la premiere sauve la vie, 77

Ch. IX. Autres égards qu'il faut encore avoir pour faire un bon usage de la saignée, 85

Ch. X. Des vènes que l'on ouvre ordinairement pour faire la saignée, 92

Ch. XI. Des différentes manieres d'ouvrir les vènes, 107

Ch. XII. Ce que l'on doit entendre par ces mots, évacuation, révulsion, attraction, dérivation, & rétention, qui se font par la saignée, 122

- Ch. XIII. De la réitération & du
partage de la saignée, 140
- Ch. XIV. Ce qu'il faut observer
avant que de faire la saignée,
149
- Ch. XV. Ce qu'il faut faire dans
le tems de la saignée, 176
- Ch. XVI. Ce qu'il faut prescrire
au malade après la saignée, 203
- Ch. XVII. Ce que l'on doit remar-
quer dans le sang tiré, 212
- Ch. XVIII. Des accidens qui sui-
vent la saignée, 231
- Ch. XIX. De l'érysipele qui sur-
vient après la saignée, de la pi-
quure du tendon, & de celle du
nerf, 245
- Ch. XX. De l'anévrisme qui suit
la saignée, & des moyens d'y re-
médier, 274
- Ch. XXI. Des ventouses, & de la
maniere de s'en servir, 313
- Ch. XXII. Des sangsues, & de leur
usage, 331
- Ch. XXIII. Des varices, 336

Ch. XXIV. *Des scarifications*, 340

Ch. XXV. *Des cauterés*, 348

Ch. XXVI. *Des setons*, 358

Ch. XXVII. *Des vésicatoires*, 364

Ch. XXVIII. *Des frictions, & de
l'application des animaux vivans*,

368

Ch. XXIX. *Des bains*, 374

Ch. XXX. *Des étuves*, 384

Fin de la Table.



L'ART



L'ART
DE SAIGNER,
ACCOMMODE' AUX PRINCIPES
DE LA
CIRCULATION DU SANG.

CHAPITRE PREMIER.

Idée du Sang & de la Circulation.

Tous les corps de la nature souffrent une continuelle perte des parties qui le composent : mais cette perte est plus sensible dans les corps des animaux, que

A

dans tous les autres corps physiques ; & plus encore dans celui de de l'homme , que dans aucun autre.

Les corps mêmes les plus solides font sujets à ce continuel écoulement de leur substance, par l'action du Soleil , & par l'impétuosité de la matiere subtile qui passe continuellement au travers de leurs pores avec rapidité. Le Soleil détache insensiblement quelques particules de la surface de ces corps , & leur donne du mouvement : & la matiere subtile pénétrant leurs pores , quelque ferrez qu'ils puissent être, ébranle toujours en passant quelques-unes de leurs parties , & continuant de les fraper , après les avoir ébranlées , les enleve enfin & les entraîne avec elle.

Outre que les corps des animaux souffrent avec plus de dommage l'action de ces deux agens ,

ils sont encore sujets à périr par la cause même qui les fait vivre, qui est le mouvement de leur sang & de leurs esprits; car ces corps subtils & fort agitez sont beaucoup plus disposez à s'écarter & à changer de place, que ceux dont les parties sont plus serrées les unes contre les autres: leurs pores toujours ouverts donnent lieu à une continuelle transpiration de toute leur substance. L'homme enfin plus malheureux en cela que tous les autres animaux, est sujet à ses passions, qui par le trouble qu'elles excitent sans cesse dans les humeurs & dans les esprits, ne laissent presque aucune des parties de son corps jouir du calme dont elles auroient besoin pour se maintenir. D'où l'on doit inférer qu'il ne pourroit subsister long-tems sans le continuel remplacement qui se fait en lui de ce qui se dissipe, par le moyen de la

nourriture : c'est pour cela que la nature le rend sensible à ses pertes, par la décharge continuelle qui se fait dans son estomac, des acides ou de quelques autres levains d'une autre nature, qui ne trouvant dans ce réceptacle des alimens aucune matiere sur laquelle ils puissent agir, picotent sa membrane intérieure qui est presque toute formée de nerfs, & par conséquent très-sensible ; & par ce moyen portent l'animal à prendre de la nourriture qui, après plusieurs changemens, devient de nouveau sang & de nouveau esprits capables de réparer l'écoulement de ces mêmes matieres, qui se fait dans son corps sans cesse & sans interruption, durant qu'il jouit de la vie.

Les conduits qui distribuent dans toute l'étendue du corps de l'homme, les sucs destinez à réparer ses pertes, sont les arteres,

les nerfs, les vènes, & les vaisseaux *lymphatiques*; les sucs nourrissans sont formez du chile, & l'on en compte trois principaux, le sang, le suc nerveux, & la lymphe.

Mais pour donner une juste idée du sang & de son mouvement circulaire, il faut descendre un peu plus dans le particulier, & dire que le chile est formé des alimens reçûs dans l'estomac, divisez & fermentez par les levains qui s'y trouvent: Que ce chile qui est une liqueur grisâtre, passant ensuite dans les petits boyaux, est encore perfectionné par la rencontre de la bile & de la liqueur du *pancréas*, dont l'effervescence augmente son mouvement: Que dans cette agitation secondée par le mouvement ondoyant des intestins, ses parties les plus déliées qui cherchent à s'échaper, s'engagent dans les ouvertures des vènes blanches ou lactées, qui rampent en forme

de rayons entre les membranes du mésentère, autour duquel les petits boyaux sont attachez. Les vènes se terminent aussi au centre de cette même partie, où ramassées qu'elles sont en fort grand nombre, elles forment un élargissement considérable qui ressemble assez à une grosse glande, que l'on nomme *pancréas d'Asellius*, du nom de celui qui l'a découvert en 1622.

Le chile enfin assemblé dans cette dilatation, continuant son mouvement, est porté par les vaisseaux lactez secondaires, dans les réservoirs trouvez par M. Pecquet en l'année 1651, lesquels sont situés vers l'onzième os de l'épine du dos, entre les allongemens d'un muscle qui sépare la poitrine du bas-ventre, appelé *diaphragme*; ce chile monte de ces réservoirs par un conduit particulier qui a son progrès depuis le bas jus-

qu'au haut de la poitrine, & que l'on nomme pour cette raison *canal thorachique*, qui se trouve quelquefois multiplié au long des os de l'épine, jusqu'à la vène souclaviere gauche, dans laquelle il se dégorge pour être ensuite versé dans le tronc supérieur de la vène cave, & descendre avec tout le sang qui retourne des parties supérieures dans l'oreille droite du cœur, puis dans son ventricule droit.

Le chile ainsi tombé dans la cavité droite du cœur, avec le sang qui revient des parties supérieures, se mêle de nouveau avec celui qui retourne des inférieures dans cette même cavité; d'où il est ensuite lancé confusément avec tout le sang, dont il commence déjà de prendre la nature, par l'effort que le cœur fait en se resserrant dans l'artere du poumon, qui le distribue dans toute

l'étendue de cette partie, où le nitre de l'air lui donne sa couleur vive & brillante : puis des extrémités de cette artere pulmonaire il est reçu dans les dernières divisions de la véne du même nom, qui le conduit insensiblement dans l'oreille gauche du cœur, puis dans le ventricule gauche, dont les fibres beaucoup plus multipliées, plus fortes & plus serrées que celles du ventricule droit, lancent aussi par un bien plus grand effort le sang dans le tronc de la grosse artere & dans toutes ses divisions, jusqu'aux extrémités du corps tant supérieures qu'inférieures.

Le chile ainsi mêlé avec le sang, & qui à peine est passé dans le cœur, comme je viens de le dire, n'est point encore du sang pur & perfectionné, propre à nourrir les parties, avant qu'il ait passé dans les entrailles où il est épuré

de ses excréments par un grand nombre de filtrations. Dans le foie, par exemple, il est purgé de la bile; dans la ratte, du suc mélancolique; dans les reins, de la férosité; dans le *pancréas*, d'une liqueur acide: la matière de la semence est séparée dans les testicules; & après toutes ces filtrations faites dans les entrailles, le résidu du sang qui leur avoit été porté par l'artere céliaque & toutes ses divisions, est repris par les extrémités des branches de la veine porte, qui le fait passer au travers du foie dans les racines de la veine cave.

Ce qui reste de l'autre portion du sang qui manque de s'engager dans l'artere céliaque, dans les arteres des reins, dans celles qui vont aux parties naturelles, & que l'aorte inférieure par le moyen de ses divisions, conduit dans toute l'étendue des parties charnues

comprifes au deffous du cœur : cette feconde portion , dis-je , paffe des extrémitez des arteres dans celle du tronc de la véne-cave inférieur , pour revenir conjointement avec le fang rapporté des entrailles par la véne-porte , fe dégorger dans l'oreille droite , puis dans le ventricule droit du cœur.

Le même mouvement fe fait dans les parties fupérieures ; c'est-à-dire que du fang qui s'élance dans l'*aorte* fupérieure , la portion la plus agitée & la plus mobile parvient jufqu'au cerveau par les arteres carotides & vertébrales , pour fervir de matiere aux efprits animaux & au fuc nerveux , par la féparation qui fe fait de ce fang dans les glandules de la fubftance *corticale* ou *cendrée* , & duquel le réfidu eft reporté par les vénes dans les finus de la dure-mere , enfuite dans les jugulaires , enfin

dans le tronc supérieur de la vène-cave. L'autre portion du sang artériel, qui n'a pû s'élever jusqu'à la tête, s'engage en partie dans les arteres costales, & retourne par les branches de la vène *azigos*, & en partie dans les arteres *axillaires*, pour être porté dans toute l'étendue des bras, & nourrir toutes les parties qui en dépendent.

Le superflu de ce sang est rapporté par les veines de ces mêmes parties, jusque dans le tronc supérieur de la vène-cave, pour descendre conjointement avec le chile & le sang, qui reviennent de la tête dans l'oreille droite, puis dans le ventricule droit du cœur, & faire continuellement les mêmes tours & retours, tant que l'animal est en vie; c'est-à-dire que comme dans toutes les contractions du cœur les fibres du ventricule droit lancent du sang dans le poumon par l'artere pulmonaire,

& que les fibres du gauche en envoient dans toute l'étendue du corps par la grande artere; aussi le cœur dans toutes ses dilatations reçoit par l'ouverture de la vène-cave dans sa cavité droite, une portion de sang qui retourne tant des extrémités supérieures & inférieures, que de la tête & des entrailles, & qu'ensuite par l'ouverture de la vène pulmonaire dans sa cavité gauche, il reçoit une autre portion du sang qui revient du poumon: enfin que comme dans la contraction du cœur, le sang qui est obligé de sortir de ses ventricules, pourroit être aussi bien repoussé dans les veines qui lui ont permis l'entrée; que forcé de s'insinuer dans les arteres qui sont destinées à son transport, il y a des manieres de *soupapes*, que l'on nomme *valvules*, à l'entrée de la vène-cave & de la vène du poumon, lesquelles sont tellement

disposées , qu'elles permettent au sang d'entrer dans le cœur , & l'empêchent d'en sortir. Il y en a encore d'autres à l'embouchure de l'*aorte* & de l'artere du poumon , dont la disposition est propre à donner au sang une issue libre & facile , mais absolument contraire à son retour.

C'est-là l'idée que j'ai du sang & de son mouvement circulaire. De l'explication que je viens d'en donner, on peut inferer deux choses : Premièrement , qu'il n'y a point, suivant cette idée, de partie dans le corps à laquelle on puisse légitimement donner la prérogative de faire le sang, & que le chile qui en est la matiere , ne reçoit ce changement si considérable que par les tours & retours qu'il fait sans cesse dans toutes les parties , & principalement dans les entrailles qui sont comme autant de cribles qui l'épurent de ses excré-

mens. En second lieu, que comme c'est par le mouvement circulaire du sang que le corps de l'animal subsiste & se maintient, il cesse aussi de vivre par la moindre interruption de ce mouvement si nécessaire.

La connoissance du mouvement des humeurs dans le corps humain, qui sont toutes formées du sang, seroit encore imparfaite après tout ce détail, si je ne tâchois d'expliquer la circulation du suc nerveux & de la *lymphe*, qui est une suite du mouvement circulaire du sang. C'est aussi ce que je vais faire en peu de mots.

Mais avant cela, il est bon d'observer que comme toutes les parties charnues ne sont à vrai dire formées que d'arteres & de vénes, & qu'elles ne sont entretenues & conservées que par le mouvement du sang qui coule dans ces sortes de conduits, les parties nerveuses

comme les membranes, les fibres tendineuses, les ligamens, & les os mêmes ne sont que des divisions & des expansions de nerfs qui ne subsistent & se maintiennent que par le mouvement du suc nerveux, dont la lymphe est le résidu.

Les glandules du cerveau séparent de la masse du sang deux substances: l'une très-déliée, très-mobile & très-volatile, que pour cela l'on nomme *esprit animal*, qui est cause de tous les mouvemens & sentimens qui se font dans nos corps, selon que cette substance toute spiritueuse coule plus fréquemment, plus abondamment & avec plus de vitesse & de rapidité dans les différens nerfs. L'autre substance moins subtile & moins agitée, mais qui conserve toujours sa liquidité, sert vraisemblablement de véhicule aux esprits, les embarasse en quel-

que maniere , & empêche par ce moyen leur trop prompte dissipation.

Ce suc qui sert à nourrir les parties nerveuses , ne pouvant pas dans chaque circulation qu'il fait, être tout employé à réparer les pertes de ces parties, ce qui en reste ne se perd pas ; mais à mesure qu'il parvient à toutes les glandes du corps , il quitte les nerfs , & est reçu dans les vaisseaux qu'on nomme *lymphatiques*, qui se trouvent en grand nombre partout où il y a des glandes , & bricolant ensuite à l'entour des veines, ils y déchargent une partie de la *lymphe* qu'ils contiennent, qui n'est autre chose par conséquent que le résidu des esprits animaux & du suc des nerfs ; après quoi ils se rassemblent pour verser l'autre portion de leur liqueur , qui est la plus considérable , dans les réservoirs du chile, dans le canal *thorachiq-*

chique, & jusque dans les vènes *jugulaires*; & cette *lymphe* coule ensuite avec le chile dans la vène-cave supérieure, puis dans le cœur, pour circuler de nouveau avec le sang, & retourner peut-être toute entière, ou du moins pour sa plus grande partie dans le cerveau, ayant une plus grande disposition que les autres particules du sang, à devenir ce qu'elle a déjà été, c'est-à-dire des esprits animaux & du suc propre à nourrir les parties nerveuses.

Bien des gens prétendent avec assez de fondement, que cette même *lymphe*, qui est encore fort subtile & pleine d'esprits, étant reçue dans les conduits du chile, sert beaucoup à maintenir cette liqueur grossière dans sa liquidité, & à lui donner la facilité de continuer son mouvement jusqu'à ce qu'elle se mêle avec le sang: cependant je sçai qu'il y a encore

quelques partisans outrez des opinions anciennes , qui n'approuvent pas cette maniere d'expliquer la fabrique du sang , ni même son mouvement circulaire , malgré l'évidence des faits qui établissent ces vérités ; mais la résistance d'un petit nombre d'ostinez ne doit pas prévaloir sur les sentimens de tout ce qu'il y a de sçavans Physiciens & d'excellens Médecins qui les approuvent ; & ce seroit à ces sortes de gens que l'on pourroit reprocher avec un bel esprit de ce siècle , qu'ils se trompent grossièrement , en concevant de la crainte de s'engager dans des nouveautez dangereuses , sur la difficulté qu'ils font de suivre le parti de la vérité : car si ces découvertes prétendues nouvelles sont véritables , elles sont plus anciennes que leurs vieilles erreurs , n'y ayant rien de si ancien que la vérité , & c'est la seule découverte

de ces mêmes erreurs anciennes, que l'on peut dire être nouvelle.

Au reste, j'ai crû devoir donner aux Chirurgiens cette idée du sang & de son mouvement circulaire, avant que d'entrer dans la matiere de la saignée, pour leur faire connoître qu'ils ne doivent en saignant tirer de cette liqueur précieuse qu'avec beaucoup de prudence & de discrétion, puisque c'est par son moyen que la machine du corps humain subsiste, & que toutes ses fonctions s'exécutent.

CHAPITRE II.

Ce que l'on doit entendre par la saignée.

C'Est un ordre établi en bonne Logique, de définir le plus exactement que l'on peut, toutes les choses desquelles on

veut avoir une parfaite connoissance. Je dirai donc, suivant ce principe, que ce mot de *saignée* se peut prendre dans une signification fort étendue, pour la sortie du sang hors des vaisseaux qui le contiennent, de quelque cause qu'elle puisse arriver, & dans ce sens ces termes de *saignée* & d'*hémorragie* n'ont qu'une même signification; mais parmi les Médecins & les Chirurgiens l'on entend par la saignée, l'ouverture d'une veine, & quelquefois d'une artère, que l'on fait avec adresse pour tirer, après une mûre délibération, une quantité de sang modérée, dans le dessein de préserver ou de guérir de quelque maladie, ou du moins de donner du soulagement à ceux sur qui l'on fait cette opération.

Je croi que cette définition, excepté le grand nombre de mots dont elle est tissue, peut passer

pour une assez juste description de la saignée considérée comme remède: car outre qu'elle exprime assez bien son caractère, elle la distingue encore de toutes les autres évacuations de sang qui se font, suivant les loix de la nature, ou par des intervalles réglés, ou par des mouvemens extraordinaires, ou qui peuvent être la suite de quelque blessure, ou se faire pour d'autres fins que pour celles que la Médecine se propose.

Je ne m'arrêterai pas à expliquer ici le mot de *phlébotomie*, qui est encore en usage dans les Ecoles: car outre que toutes ces dictions barbares devroient en être bannies, il faudroit pour rendre raison de l'étimologie de ce terme, que j'eusse recours à la Langue Grecque, qui ne m'est pas assez familière pour pouvoir la bien parler.

221 Ceux qui se piquent de recher-

cher les choses jusqu'à leur origine, ne s'accordent pas sur la manière de l'invention de ce remède. *Galien* prétend dans un endroit de ses Ouvrages, que la saignée fut inventée par une chèvre qui étoit sujette à une inflammation des yeux; que le hazard voulut qu'elle fut blessée d'une branche d'arbre, & qu'elle guérit par une perte de sang considérable que lui causa cette blessure.

Plin dans son Histoire naturelle, en attribue l'invention au *cheval marin*; c'est un animal amphibie qui habite le Nil. Cet Auteur rapporte que se trouvant trop plein de sang, il va sur les rives de ce fleuve se froter le ventre contre les pointes des roseaux nouvellement coupez, & qu'ayant laissé couler de son sang par les blessures qu'il s'est faites, jusqu'à ce qu'il se trouve désempli, il a l'adresse de boucher les ouvertures

de ses playes, en se veautrant dans le limon. On prétend que ce récit est fabuleux, comme beaucoup d'autres qui sont rapportez par ce Naturaliste, parce que toutes les relations qui nous sont venues en différens tems de ces pays-là, ne nous ont jamais marqué cette particularité, qui paroît trop considérable pour avoir été oubliée.

Pour moi qui n'ai pas assez de crédulité pour rapporter l'invention de cet important remede à l'instinct des brutes sur de si foibles fondemens, je croirois plutôt que ceux qui se sont servi les premiers de la dissection des corps pour découvrir les causes des maladies, ayant connu l'usage des vaisseaux, ont pû conjecturer sans un effort d'esprit fort extraordinaire, que le sang qu'ils contenoient, pouvoit s'y amasser en trop grande quantité, ou acquérir des mauvaises qualitez, & causer

par ces deux moyens diverses maladies, pour la guérison desquelles il pourroit être avantageux d'en tirer, & que l'on pouvoit même, sans beaucoup de risque, en faire l'épreuve, ayant pû voir des blesez perdre par leurs blessures une quantité de sang fort considérable, sans en être beaucoup incommodéz. Mais pour ne pas décider d'un fait incertain par une conjecture également incertaine, ce qu'on peut dire de moins douteux sur l'invention de la saignée, est que l'usage en est presque aussi ancien que la Médecine, puisqu'*Hippocrate* en parle comme d'un remède qui étoit fort usité de son tems, & qui avoit été pratiqué long-tems avant lui par les Médecins qui l'avoient précédé. En un mot, qui que ce soit qui ait été l'inventeur de la saignée, a été l'auteur d'un remède admirable, puisque c'est un des plus puissans
fans

sans & des plus heureux que la Médecine ait employé jusques ici contre les maladies.

CHAPITRE III.

De l'excellence de la Saignée.

O N ne doit pas s'étonner qu'un grand nombre de Médecins ayent fait & fassent encore de fréquentes tentatives dans la Chymie pour trouver des *panacées*, c'est-à-dire des remèdes que l'on puisse employer avec succès contre toutes sortes de maladies : car en effet ce seroit un grand agrément dans la Médecine, de pouvoir exempter les malades de ce fatras de remèdes différens, dont on est obligé de leur faire une longue substitution dans les maladies rebelles, quelquefois même sans autre succès que de fatiguer leur goût & d'épuiser leur

bourse. Mais ce que la Chymie n'a pû jusqu'ici fournir à ses partisans, la saignée l'accomplit presque dans la pratique des Médecins qui suivent la véritable Médecine qu'*Hippocrate* & *Galien* ont enseignée, puisqu'il n'y a point de remède dans cette pratique qui convienne à un plus grand nombre de maladies, dont l'action soit plus prompte & plus sûre, & dont l'usage soit moins ennuyeux & moins fatigant.

Il ne faut qu'avoir suivi ces illustres Messieurs nez pour le bien d'un aussi grand peuple que celui de Paris, & avoir été témoin des cures surprenantes qu'ils font tous les jours dans cette grande Ville, pour être persuadé de ces vérités; & quelques efforts que fassent leurs ennemis, moins par raison que par envie & par obstination, pour décrier un si bon remède, tout ce qu'il y a de gens connois-

seurs, & qui voudront se donner la peine d'examiner les choses sans prévention, conviendront que c'est avec raison que les Médecins de Paris préfèrent la saignée à tout autre secours dans le traitement de la plupart des maladies, puisque l'on voit par expérience qu'il y en a très-peu dont le progrès ne soit heureusement borné par son moyen, quand on en fait d'abord un bon usage.

Les maladies contre lesquelles ses effets sont plus sensibles, sont aussi celles qui sont les plus fréquentes, comme les fièvres continues, intermittentes, malignes & pourprées; les grandes douleurs, de quelque cause qu'elles soient produites, l'*apopléxie*, la *squinancie*, l'inflammation du poumon, la *pleurésie*, l'*asthme*; toutes les maladies qui viennent d'obstruction, toutes celles qui causent à la peau des éruptions sanguines, comme

rougeoles, véroles, ébullitions de sang, *furuncles*, *carboncles*, *anthrax*, *érésipelle*: elle est aussi utile dans les grossesses des femmes, pour empêcher l'écoulement ou l'avortement, & dans leurs travaux difficiles pour avancer & faciliter l'ouvrage pénible de l'enfantement. Enfin les Chirurgiens sçavent en particulier combien la saignée contribue à la prompte & heureuse guérison des *apostèmes*, des plaies, ulcères, fractures & dislocations, en empêchant les dépôts énormes qui sont toujours prêts à se faire sur les parties blessées, & en prévenant tous les autres fâcheux accidens qui accompagnent ces sortes de maladies.

Le prompt effet de la saignée se remarque principalement dans les maladies où la respiration est difficile: car ceux qui en sont attequez, sont souvent soulagez dans le tems même de l'opération, &

sont eux-mêmes agréablement surpris du prompt secours qu'ils en reçoivent ; & l'on voit tous les jours une infinité de gens abattus & accablés par le faix pesant de leur plénitude , se sentir aussitôt soulagez par ce remède si salutaire & si puissant.

La sûreté de l'action de la saignée consiste en ce qu'elle a l'avantage de pouvoir être modérée dans le tems qu'on la fait , par la prudence du Médecin, selon les forces & les besoins des malades ; au lieu que les remèdes que l'on donne intérieurement , agissent quand on les a pris , indépendamment de ceux qui ont la conduite du malade & de la maladie. La facilité & l'agrément de son usage est encore un grand avantage qu'a la saignée au-dessus des purgatifs , en ce qu'après l'ouverture du vaisseau qui se fait en peu de tems , & dont la douleur ne peut

passer que pour un mal très-leger, à moins que l'on ne soit de la dernière délicatesse ; après , dis-je , cette ouverture , on n'a plus rien à souffrir d'incommode ; & si on a les vaisseaux extrêmement cachez & difficiles à ouvrir , ce qui n'est pas ordinaire , dans ce cas-là par le choix d'un habile Chirurgien on se met à couvert de tout danger. Mais les purgatifs , outre ce qu'ils ont de dégoûtant lorsqu'on les prend , fatiguent encore ceux qui en usent par des rapports désagréables , & les travaillent souvent durant un jour entier , & quelquefois même durant plusieurs , par les irritations qu'ils causent dans leurs entrailles , & dont les douleurs sont très-aigues & très-fatigantes.

Si l'on me dit après cela que la saignée abbat les forces , qu'elle diminue la vûe & la belle couleur du visage , & qu'elle cause l'amai-

griffement à tout le corps, je n'ai autre chose à répondre à l'égard de l'abbatement des forces & de la maigreur du corps, sinon qu'il vaut mieux encore revenir en santé avec un peu moins d'embonpoint, un peu plus de pâleur & de foiblesse, que d'être long-tems malade, & de périr même après beaucoup de souffrances & d'incommoditez, chargé de toute sa plénitude, & avec tous les signes extérieurs d'une santé parfaite.

Pour ce qui est du préjudice que le vulgaire prétend que la saignée cause à l'action des yeux, j'estime, & c'est le sentiment des véritables Médecins, que cette vaine prétention a été insinuée dans l'esprit du peuple il y a fort long-tems par les Empiriques ennemis de la saignée, & que ce faux préjugé a successivement passé & passe encore aujourd'hui d'un particulier à l'autre & de

bouche en bouche , contre toute forte de raison & d'expérience.

Je conviens à la vérité, qu'après avoir effuyé une grande maladie , on peut & l'on doit même s'appercevoir de la foiblesse des yeux , comme de celle de tout le reste du corps ; mais en même tems que la nature qui a vaincu le mal , travaille à réparer les défordres qu'elle a causez dans toute l'économie de la machine , les yeux, comme tout le reste , reprennent leur premiere vigueur ; & s'il arrive à quelques personnes de tomber dans l'aveuglement après ces grands orages , on ne doit pas l'attribuer au trop grand nombre de faignées : mais la malheureuse décharge qui se fait sur ces organes , d'une portion de l'humeur maligne qui faisoit la maladie , est la véritable cause d'une perte si chagrinante pour ceux qui la souffrent.

Il y a eu des gens de bon sens & fort éclairés dans la Médecine, qui ont pris soin d'éclaircir cette difficulté, en s'informant exactement dans l'Hôpital des Quinze-vints, des causes & du progrès de la cécité de tous ceux que l'on y retire, parmi lesquels aucun n'attribue son malheur à la saignée; au lieu que l'on a grand sujet de croire que plusieurs auroient pu l'éviter, si on leur avoit moins épargné un secours si salutaire & si efficace. L'exemple de M. Merlet, Médecin de la Faculté de Paris, qui est mort il y a plus de vingt années, mais dont le nom & la réputation vivent encore, est considérable pour confirmer cette vérité. Ce Médecin célèbre pour une diminution de vue qui lui étoit arrivée insensiblement, se trouva obligé de se servir de lunettes depuis l'âge de cinquante ans jusqu'à soixante-neuf ou en-

viron, qu'il fut attaqué d'une très-grande maladie durant laquelle on le saigna quatorze fois : après un si grand nombre de saignées , loin de sentir sa vûe plus foible qu'auparavant, elle lui revint aussi parfaite qu'il l'avoit eue dans sa premiere jeunesse ; il fut en état durant près de dix années qu'il véquit encore , de se passer du secours dont il se servoit avant cette maladie.

CHAPITRE IV.

*Pourquoi la saignée est plus usitée
à Paris qu'ailleurs.*

LA plus grande difficulté que M^{rs} les Médecins de Paris ayent à surmonter , en traitant les Etrangers & les personnes de Province , qui ont besoin de leur secours , est de les persuader de la nécessité de la saignée autant de

fois qu'ils jugent à propos de la leur ordonner. La cause de la répugnance qu'ont ces fortes de gens pour ce remede , vient d'un préjugé de coutume qui leur fait croire que la maniere de pratiquer la Médecine qui est en usage chez eux , est la meilleure ; préjugé qui les obsede de telle sorte , qu'ils ne sont plus capables d'aucune réflexion raisonnable , ni d'aucune attention à leur bon sens qui pourroit seul leur insinuer , quand l'avertissement d'*Hippocrate* ne seroit pas formel là-dessus dans le deuxiême de ses Aphorismes , que la maniere de traiter les maladies doit être différente dans les différens pays , dans les saisons différentes , dans les différens âges , & suivant même la diversité des indispositions.

Les Charlatans qui sont en grand nombre à Paris , se déchainans sans cesse contre la fai-

gnée, pour s'élever au préjudice des véritables Médecins, & vantant les remedes dont ils se servent, qu'ils font passer pour nouveaux & extraordinaires, se succèdent les uns aux autres, & engagent insensiblement beaucoup de personnes de toutes sortes d'états, même d'ailleurs fort spirituelles, à se dégoûter de ce remede; mais bientôt après les effets ne répondant pas à leurs promesses, tous ceux qu'ils avoient séduits, également touchés de leurs impostures, conçoivent avec autant de facilité le dernier mépris pour ces fourbes, qu'ils avoient eu de foiblesse pour se laisser surprendre à leurs faux discours.

Mais sans m'arrêter plus longtemps sur ces considérations vagues & générales, je viens aux raisons qui autorisent l'usage des saignées fréquentes dans cette grande Ville. L'expérience des bons

effets qu'elles produisent contre toutes les maladies dont j'ai parlé dans le précédent Chapitre, tient lieu d'une raison très-forte pour en établir la pratique, puisqu'on ne peut mieux juger de la bonté & de l'excellence d'un remède que par les effets qu'il produit, & qu'il n'y a pas de raisons qui puissent aucunement valoir contre l'expérience.

Cependant les Médecins établissent encore l'usage fréquent de la saignée sur des raisons si solides, qu'il est bon de les rapporter. La première raison se tire de la grossièreté de l'air qu'on y respire, qui ne donnant pas au sang tant de liquidité qu'un air subtil, fait la nécessité d'ôter de tems en tems de cette liqueur en quantité suffisante pour empêcher les coagulations dans les vènes, & l'interruption du mouvement circulaire sans lequel l'animal ne peut vivre.

Ces Médecins ajoutent que le peuple de Paris mangeant beaucoup & usant d'alimens fort nourrissans, engendre beaucoup de sang; que le sang trop abondant acquiert bientôt une qualité mauvaise, ne pouvant se mouvoir avec toute la liberté qui lui seroit nécessaire; que sa seule abondance demande naturellement une évacuation médiocre, pour le réduire à une quantité proportionnée aux besoins du corps: & qu'il n'est pas moins nécessaire d'en ôter, lorsqu'il peche en qualité, pour lui donner lieu de se rectifier, en vuidant par la saignée une grande portion de ses impuretez. La troisième raison qu'ils alleguent, n'est pas moins forte que les deux premières: ils la tirent de ce qu'il y a dans Paris un grand nombre de personnes, & particulièrement de Dames qui mènent une vie sédentaire & oisive,

& que ces fortes de gens ne dissipant presque pas de sang & d'esprits dans aucun exercice, il les faut saigner souvent pour les préserver des maladies que la plénitude cause ordinairement.

Feu Monsieur *Patin*, fameux Médecin de l'illustre Faculté de Paris, étoit de ce sentiment, & parle en ces termes des saignées fréquentes dont on est obligé d'user à Paris, dans la troisième de ses Lettres depuis peu imprimées à la Haye. « Il n'y a point, dit-il, « de remède au monde qui fasse « tant de miracles que la saignée. « Nos Parisiens font ordinairement peu d'exercice, boivent & mangent beaucoup, & deviennent fort pléthoriques; en cet état ils ne sont presque jamais foulagez de quelque mal qui leur vienne, si la saignée ne marche devant puissamment & copieusement.

Il est donc constant par l'expérience, par les raisons que je viens de rapporter, & par l'autorité que j'ai citée, que malgré toutes les déclamations qu'ont pû faire depuis long-tems contre la saignée les *Empiriques*, *Paracelsistes*, *Spargyriques*, *Alkalistes*, *Helmontistes*, & récemment certains misérables *Blégnistes*, *Distributeurs d'Esprit de vin composé*, & autres semblables affronteurs auxquels il est aisé de trouver des dupes dans un aussi grand peuple que celui de Paris. Il est, dis-je, constant que les véritables Médecins doivent regarder la saignée comme un des plus puissans remedes de la Médecine, & l'employer comme ils font préféablement aux autres, contre les maladies les plus rebelles.



CHAPITRE V.

Que la saignée doit être faite avec beaucoup de discrétion.

IL feroit à souhaiter que l'on ne fît jamais de saignée sans l'ordre & l'avis judicieux d'un Médecin habile ; mais parce qu'il y a une infinité de lieux qui n'ont pas l'avantage d'en posséder , & où il faut par conséquent que les Chirurgiens fassent cette opération de leur propre mouvement, il est bon qu'ils aient certaines notions générales toujours présentes à l'esprit, sans lesquelles ils ne pourroient s'empêcher de faire souvent des fautes considérables.

Toutes ces vûes se rapportent à deux points principaux , à la nécessité de la saignée qui est indiquée par la grandeur de la maladie, par la vigueur de l'âge, & par

les forces du malade ; en second lieu à la quantité du sang que l'on doit tirer , qui se regle bien aussi sur ces trois premieres considerations , mais de plus sur le tempérament , la maniere de vivre , le sexe , la saison , l'air & la coutume.

De ces principes il s'ensuit que les grandes maladies demandent des grandes évacuations , les mediocres en demandent de modérées , & les legeres de petites. A l'égard de l'âge, on n'est plus dans l'erreur où les Anciens ont été touchant cette circonstance, l'expérience ayant fait connoître depuis long-tems que la saignée est absolument nécessaire dans le traitement des maladies , depuis l'âge le plus tendre jusqu'au plus avancé.

Hippocrate en étoit persuadé de son tems , n'ayant prescrit aucunes bornes à ce remede à l'égard

de l'âge ; mais *Galien* n'a pas été du même avis , puisqu'il défend la saignée aux enfans avant la quatorzième , & aux vieillards après la soixante-dixième année , « parce , dit-il , que les enfans » ayant la chair fine , molle & délicate , leur substance s'évapore & se dissipe facilement ; outre que prenant leur accroissement dans cet âge , & leur chaleur naturelle étant dans sa plus grande activité , ils ont besoin de beaucoup de sang pour réparer les pertes qu'ils font des substances qui les composent , & empêcher que leur corps ne se consume en peu de tems.

Cependant , quoique cet avis de *Galien* soit précis & positif , il ne faut pourtant pas le suivre à la rigueur. Tant de célèbres Médecins anciens & modernes nous ont autorisé & nous autorisent journellement à saigner les enfans

dans le premier âge, que l'on ne peut rien craindre en suivant leurs conseils.

L'exemple d'*Avenzoar* qui saigna son fils à l'âge de trois ans, est authentique parmi les Anciens. Parmi les Modernes, M. *Patin* que j'ai déjà cité, rapporte dans une de ses Lettres qu'il fit saigner un enfant trois jours après sa naissance, qui véquit depuis jusqu'à l'âge d'homme parfait; & j'ai été moi-même présent il y a quelques années à la saignée qui fut faite avec beaucoup de succès, à l'âge de huit jours, à un Prince de la Maison de Lorraine, par l'ordre de feu M. *Brayer*, Médecin célèbre de la Faculté de Paris. Ainsi tout ce que l'on peut conclure à mon avis du sentiment de *Galien*, est que l'on ne doit saigner les enfans avant le tems qu'il marque, que dans une grande nécessité.

On ne doit pas aussi beaucoup

saigner les vieillards , suivant le sentiment du même *Galien* ; parce , dit-il , que c'est les mettre dans un danger extrême , que de leur ôter avec le sang le peu de chaleur qui soutient leur vie , puisque c'est dans le sang qu'elle réside. Mais l'expérience qui prévaut sur l'autorité des plus grands hommes , nous apprend encore qu'il ne faut point craindre de tirer du sang , même plusieurs fois , dans des occasions pressantes , aux personnes d'un âge avancé , & jusque dans l'extrême vieillesse ; car les vieillards ne sont pas plus exemts que les jeunes gens , d'un grand nombre de maladies dont on ne peut promptement & sûrement arrêter le progrès , que par ce remède.

Il s'ensuit de tout ce que je viens de dire à l'égard de l'âge , que ceux que l'on peut saigner & plus souvent & plus libéralement , sont

les personnes qui sont entre la quinzième & la soixantième année, & qui sont d'une constitution forte & robuste : car l'on doit encore plutôt s'arrêter aux forces qu'à l'âge & à la maladie ; d'autant que lorsque les forces manquent, la saignée n'a pas de lieu, quand même la maladie demanderoit ce remède, suivant l'avis de *Fernel*, qui dit que la saignée faite dans ce tems-là jetteroit le malade dans le dernier péril ; au lieu que quand les forces sont dans leur entier, en ôtant avec le sang une partie des mauvaises humeurs qui causent la maladie, la nature déchargée du fardeau dont elle étoit accablée, reconnoissant ses propres vertus, se sert utilement des esprits dégagés, & de la chaleur naturelle rendue plus agissante, pour triompher de la maladie, & donner lieu au malade de se remettre bientôt dans son premier état.

CHAPITRE VI.

*Dans la saignée on doit avoir égard
au tempérament, à la maniere de
vivre, au sexe, à la saison, au
climat, & à la coutume.*

Après avoir proposé quelques maximes générales touchant les saignées que l'on est obligé de faire dans les grandes maladies, à l'égard de l'âge & des forces, il me reste à parler de quelques autres circonstances que j'ai déjà marquées, & qui ne sont pas moins considérables que les premières, pour l'instruction des jeunes Chirurgiens.

Je ne m'étendrai, comme j'ai déjà dit, sur ces choses, qu'autant que je le jugerai nécessaire pour les empêcher de se méprendre, lorsqu'ils seront obligés de saigner des malades en des occasions

pressantes, ou dans des lieux où ils sont absolument privez de la direction des Médecins ; car ce n'est qu'à ces Messieurs qu'il appartient de prononcer sur ces mysteres, dans tous les tems & dans tous les lieux où l'on peut prendre leurs conseils.

Le tempérament chaud & humide ne souffre pas, dit *Fernel*, une évacuation abondante, à cause qu'il est continuellement dissipé par l'activité de la chaleur naturelle. J'estimerois néanmoins avec toute la déférence que l'on doit aux sentimens d'un si grand homme, que ce ne seroit pas raisonner fort juste, suivant la doctrine des tempéramens ; & que comme la chaleur & l'humidité sont les qualitez que l'on attribue au sang, ceux qui sont chauds & humides doivent en avoir une grande quantité, & par conséquent mieux souffrir la saignée, que

que les bilieux, les mélancoliques, & ceux en qui le phlegme domine ; & je croi même avoir de mon côté l'expérience ; car ceux qui supportent mieux les saignées, ont effectivement dans toute leur personne les signes d'un semblable tempérament.

Guy de Chauliac, que les Chirurgiens estiment autant & plus qu'aucun autre Auteur, dit de l'autorité de *Rhasis*, que ceux qui sont yvres ne doivent pas être saignés, jusqu'à ce que leur yvresse soit passée, si ce n'est pour des raisons pressantes, parce que l'estomac étant pour lors surchargé d'alimens, a besoin de toute sa chaleur pour en faire la digestion.

Il n'y a pas aussi lieu de croire que la saignée soit fort avantageuse à ceux qui font de grandes abstinences, parce qu'ils dissipent beaucoup d'humeurs & qu'ils engendrent peu de sang, & qu'ainsi

la réplétion ne leur peut rendre la saignée nécessaire, desorte qu'on ne les doit saigner qu'avec beaucoup de circonspection & avec bon conseil, de crainte de les réduire à l'inanition.

C'est sur ces fondemens que *Guy de Chauliac* dit que ceux dont le corps est exténué, mou, lâche, rare, foible, & sujet à beaucoup de dissipation, doivent être rarement saignez; & qu'au contraire ceux qui ont les membres charnus, fermes, pressez, solides, & qui ont les vènes amples & grosses, doivent l'être plus souvent. Que ceux qui sont vifs, comme les bilieux, & dont les humeurs sont subtiles, ne doivent pas user fréquemment de ce remede, d'autant que le sang est le frein de la bile; & que ceux qui sont pesans & dont les humeurs sont grossieres, doivent en faire un plus fréquent usage. Je croi néanmoins

que cette pensée a plus de lieu dans la spéculation que dans la pratique, puisque l'on voit journellement ceux en qui la bile domine, sujets aux érésipelles, ébullitions de sang, inflammations, mouvemens bilieux, & à d'autres indispositions qui les obligent d'avoir souvent recours à ce grand remède.

Les grands mangeurs de pain & de viande, qui font les alimens qui engendrent le plus de sang, ont souvent besoin de ce secours; & ceux qui prennent des alimens moins nourrissans & en plus petite quantité, ne sont pas obligez d'en user fréquemment.

Beaucoup de Médecins estiment que la saignée ne convient pas à ceux qui sont toujours prêts d'obéir aux tendresses du sexe, parce qu'ils font une si grande dissipation d'esprits, que venant encore à leur tirer du sang, on les rédui-

roit dans une extrême foiblesse.

Ceux qui ont une maigreur naturelle, comme ceux dont *Guy de Chauliac*, fait le portrait, supportent facilement la saignée, ce que ne font pas ceux dont la maigreur est accidentelle, comme celle qui arrive aux corps affoiblis de travail, d'abstinences, de veilles, ou de longues maladies. Cette distinction peut donner lieu de résoudre une question que l'on fait assez ordinairement, & qui consiste à sçavoir si les maigres ont plus de sang que ceux qui sont chargés de beaucoup de graisse; car on peut dire que si l'on juge de ce qu'il y a de sang dans les corps de ces deux sortes de personnes par les effets de la saignée, les maigres en ont davantage, parce qu'ils la souffrent mieux que les gens gras, qui sont aussi plutôt affoiblis dans leurs maladies; mais si l'on en juge par rapport à la

proportion de leur corps, on peut dire qu'ils en ont également, & que la raison pour laquelle ceux qui sont chargez de graisse souffrent pour l'ordinaire moins bien la saignée, c'est qu'il leur faut beaucoup plus de sang & d'esprits pour soutenir la masse de leurs corps. Au reste quand on dit que les maigres ont plus de sang que les gras, on entend parler des maigres naturels.

Il faut aussi faire la même distinction à l'égard de l'embonpoint, car il y en a aussi de deux sortes: l'un naturel, qui consiste dans la bonne couleur du visage & de tout le corps, dans une tension de la peau assez considérable, sur une graisse ferme & solide, dont la quantité n'est pas encore dans le dernier excès. C'est de ces gens-là vrai-semblablement dont *Celse* a prétendu parler, quand il a dit que les personnes grasses &

repletes supportent facilement la saignée, & qu'elle leur est salutaire.

L'autre embonpoint accidentel (qui doit passer pour une disposition prochaine à tomber dans la maladie, ou plutôt pour un mal effectif) est aussi de deux sortes: l'une dans laquelle les corps conservant d'ailleurs les signes d'une bonne fanté, sont néanmoins chargez d'un si prodigieux amas de graisse, qu'ils ne peuvent, dit *Guy de Chauliac*, chauffer leurs souliers à cause de l'enflure de leur ventre, ni respirer sans empêchement. C'est de ces sortes de personnes dont parle *Hippocrate* au troisiéme de ses Aphorismes, Livre premier, où il dit qu'il est dangereux de parvenir au dernier excès de fanté. Et ces gens-là sans doute ont souvent besoin de la saignée.

L'autre deuxiéme sorte d'em-

bonpoint accidentel, est produite d'une fort grande quantité de graisse, mais lâche & mollasse, engendrée d'une abondance de phlegme qui donne à la peau une mauvaïse couleur : cette sorte d'embonpoint maladif arrive le plus souvent aux crapuleux & aux yvrognes, dont le sang est presque tout crud, les esprits noyez dans l'abondance de la matiere, la chaleur foible & languissante. Cet embonpoint ne demande pas trop la saignée.

A l'égard du sexe, on peut dire généralement parlant, que les femmes ne doivent pas être si souvent saignées que les hommes, à cause que leur chair est plus tendre, plus lâche, plus fine & plus déliée que celle des hommes, & que leur substance par conséquent se dissipe plus aisément. De plus, les pertes qu'elles souffrent tous les mois, leur tiennent lieu

de ce remede : car ce sang-là , quoique superflu , ne laisse pas de contenir beaucoup de chaleur , d'esprits , & de disposition à nourrir : outre que les femmes menent une vie plus réglée que les hommes , & sont moins sujettes à toutes fortes d'excès. Cependant cette pensée fondée sur les raisons que je viens d'alléguer , qui ont assez de vrai-semblance , ne s'accorde avec l'expérience qu'en fort peu de sujets ; car les femmes étant d'une constitution plus délicate que les hommes , elles sont aussi plus sujettes aux maladies. De plus la portée des enfans , leurs écoulemens , avortemens , accouchemens les exposent à de grands orages : & ces mêmes évacuations réglées qui leur tiennent lieu de remede , quand elles leur viennent aux tems ordinaires & en quantité suffisante , leur causent de très-fâcheuses maladies , lors-

qu'elles en souffrent une diminution ou une entière suppression. Les fréquentes éclipses qui arrivent à leur fanté en tant de rencontres, obligent les Médecins à les faire saigner pour la plupart beaucoup plus souvent que les hommes. De plus la vie sédentaire des femmes, quoique réglée, est chez elle l'occasion d'une fréquente pléthore qui leur cause des maladies sans nombre, outre celles de leur sexe : c'est pour cela que la vie réglée des Religieuses n'empêche pas qu'elles ne se fassent très-souvent saigner.

Le choix de la saison pour la saignée, ne regarde que les saignées de précaution ; car quand la nécessité le demande, on tire du sang dans toutes les saisons, tous les jours, & à toutes les heures. Pour les saignées de précaution, on choisit le Printems préféablement aux autres saisons,

parce que c'est la plus tempérée, & dans laquelle on croit que les corps ont plus de sang & plus de force pour bien porter cette évacuation. L'Automne est encore une saison propre pour la saignée, quoiqu'on estime qu'en ce tems-là les corps sont moins forts qu'au Printems : mais beaucoup de Médecins prétendent que comme on peut par la saignée du Printems prévenir les maladies de l'Eté, on peut aussi par celle de l'Automne, s'exempter des maladies de l'Hiver. Au surplus, par rapport aux saisons, si l'on prétendoit régler la nécessité de la saignée sur le grand nombre de maladies, il s'ensuivroit qu'elle seroit plus nécessaire en Automne que dans une autre saison, celle-ci étant malade qu'aucune autre.

Tous les Médecins d'un commun accord, jugent les saignées préjudiciables dans les saisons ex-

cessivement chaudes ou froides , & ils suivent en cela le sentiment de *Galien* , qui dit que ceux qui habitent des pays fort chauds , n'ont pas besoin de la saignée , parce qu'ils dissipent beaucoup d'esprits & de particules de leur sang , par les trous insensibles de leur peau , qui sont fort dilatez par la chaleur. Et il prétend aussi qu'elle ne convient pas à ceux qui vivent dans des lieux extrêmement froids , parce que leur sang étant refroidi , ne coule que lentement dans les vaisseaux qui le contiennent , principalement aux extrémités de leur corps , & que si on leur tiroit du sang , ces parties éloignées des principes pourroient être privées du peu de chaleur qui les fait vivre. Il estime enfin que ceux qui vivent dans des climats semblables aux nôtres , où l'air jouit d'une assez douce température , doivent user plus fréquemment de la saignée.

A l'égard des jours heureux ou malheureux pour la saignée, dont nos Astrologues font le dénombrement à la fin de leurs calculs éphémériques, & auxquels le vulgaire est assez simple pour donner croyance; tous les gens de bon sens sçauront toujours juger du fonds qu'on peut faire sur de telles observations, par la fausseté des prédictions que ces sortes de personnes font tous les ans sur le chaud & sur le froid, sur le beau tems & sur la pluie, puisque leur ignorance est si grossiere, qu'ils ne peuvent qu'à peine marquer juste le tems des éclipses, quoiqu'il ne faille pour y réussir, que sçavoir faire une exacte supputation. Ainsi tout ce que disent là-dessus ces gens oisifs & rêveurs qui croient voir dans les astres ce qui n'y fut jamais, est tout plein de superstition, d'orgueil & d'ignorance.

Il est pourtant à remarquer, au sujet des jours propres pour la saignée, ce que l'on sçait par expérience, qu'elle affoiblit moins étant faite dans un jour de pluie, que dans un jour chaud & fort sec, parce qu'il se fait une moindre perte d'esprits dans ces jour-là, que dans les derniers. De plus il est encore vrai-semblable que la saignée faite le matin, aussitôt après le réveil, est meilleure qu'à toute autre heure de la journée, parce que les esprits dissipés dans le travail du jour précédent, venant d'être réparés par le sommeil, on a d'autant plus de force pour la supporter. Ceux néanmoins qui ont des emplois d'exa-ctitude, qui ne leur permettent pas de se reposer durant la journée, font mieux encore de se faire saigner le soir, pour donner lieu au sang de reprendre son mouvement durant la nuit avec plus de calme & de tranquillité.

Je passe enfin à la coutume, dont il est inutile de justifier le pouvoir, pour faire connoître que ceux qui se sont accoutumés à la saignée, doivent en continuer l'usage, puisque ce sont des maximes reçues de tout le monde, *que la coutume est une seconde nature*, & que les choses dont on a contracté une longue habitude, ne font point de peine.

On sçait même par expérience que ceux qui se sont fait saigner plusieurs fois dans le même tems de l'année, ne manquent pas de se trouver incommodez bientôt après, s'ils manquent à faire la même chose. Or qu'il soit bon de prendre cette coutume, ou de la négliger, c'est ce que je laisse à décider aux Médecins, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse trouver les moyens de les consulter sur cet usage, quand il se fait là-dessus quelque difficulté. Cependant,

sans vouloir mettre ma faux sur le terrain de la Médecine, je croi volontiers avec la plupart des gens sçez , que l'on ne peut mieux faire , quand on est d'une bonne constitution & que l'on mene une vie réglée , que de ne se point accoutumer aux remedes , & de n'en user que dans la nécessité.

CHAPITRE VII.

Remarques sur la saignée des femmes grosses & de celles qui ne le sont pas.

J'Ai encore quelques réflexions à faire pour l'instruction des jeunes Chirurgiens , qui sont assez importantes pour n'être pas négligées. La saignée des femmes grosses est une des plus considérables , & c'est par où j'ai dessein de poursuivre ce que j'ai commencé.

Hippocrate , sans aucune restri-

ction, défend la saignée à toutes les femmes dans le tems de la grossesse, de crainte de l'avortement ; il y est formel dans le trente-unième Aphorisme de la cinquième Section, où il dit que la femme grosse avorte par la saignée, particulièrement si son fruit est fort avancé. Or comme ses sentimens sont fort révérez dans la Médecine principalement lorsqu'il s'explique aussi clairement qu'il fait à l'égard de cette saignée, il est à propos d'examiner si l'on doit prendre à la lettre ce qu'il propose dans une occasion aussi importante. Sur quoi je dis que quelque respect que doivent avoir pour un Médecin d'un si grand mérite, tous ceux qui pratiquent la Médecine ou la Chirurgie, il y a pourtant des occasions où ils peuvent sans scrupule dire à son égard ce qu'*Aristote* a dit de *Platon* son maître, en bien des rencontres où il

il a crû devoir s'éloigner de ses sentimens, qu'il est vrai qu'ils ont une très-grande vénération pour *Hippocrate*, mais que la vérité leur est encore plus chère.

Que si l'on peut quelquefois se dispenser de suivre les pensées des plus célèbres Auteurs, c'est sans doute lorsque leurs sentimens ne s'accordent avec l'expérience; mais à quel sentiment plus contraire à l'expérience même pourroit-on s'attacher avec obstination, qu'au conseil d'*Hippocrate*, de ne point saigner les femmes dans leur grossesse, puisque l'on sçait par la pratique que ce remède a une infinité de fois sauvé les meres & le fruit qu'elles portoient dans cet état? Entre plusieurs exemples que je pourrois rapporter pour confirmer cette vérité, celui de la femme d'un Chirurgien de Paris, dont parle M. *Mauriceau* dans son *Traité des Maladies des*

femmes , est considérable , puis-
que cette femme fut saignée jus-
qu'à quarante-huit fois durant le
cours d'une seule grossesse, n'ayant
pû être autrement soulagée d'une
oppression cruelle qui la mettoit
souvent en danger de suffocation,
& qu'elle ne laissa pas pour cela
d'accoucher à son terme d'un en-
fant qui a eu vie.

J'ajouterai à cet exemple si ex-
traordinaire celui d'une fille de
famille de ma connoissance , la-
quelle s'étant reconnue grosse de
deux mois , se fit saigner il y a
quelques années , quatre fois des
bras & autant des pieds , prit
une infinité de violens purgatifs
jusqu'au septième mois de sa gros-
sesse , sans que toutes violences
empêchassent l'accouchement au
tems ordinaire , avec toute sorte
de bonheur.

Il faut pourtant avouer que ces
exemples qui sont rares , ne dé-

truissent pas entierement le précepte d'*Hippocrate* ; & qu'outre qu'il arrive rarement que l'on soit obligé de faire de si grandes évacuations à des femmes grosses , il est vray encore que beaucoup de femmes moins robustes peut-être que celles dont j'ai parlé, ne pourroient pas soutenir un si grand nombre de saignées , sans tomber dans l'accident marqué par notre Auteur ; desorte que si cette sentence n'est pas vraye dans toute son étendue , elle sert au moins à nous faire connoître qu'il faut agir avec beaucoup de prudence & de retenue, quand on est obligé de saigner des femmes dans cet état.

La plupart des Auteurs , pour donner quelques regles sur les saignées des femmes grosses , ont divisé la grossesse en trois tems. Le premier depuis le moment de la conception jusqu'à la moitié du

terme, le second depuis cette moitié du terme jusqu'au septième mois, & le 3^e depuis le septième jusqu'au terme ordinaire de l'accouchement qui est la fin du neuvième.

Ce partage ainsi fait, ils ont prétendu qu'il n'étoit pas à propos de saigner une femme dans le premier tems, parce que les vaisseaux qui tiennent l'enfant attaché à la matrice, étant pour lors très-déliés & très-foibles, pourroient encore s'affoiblir par la diminution du sang, se flétrir, se rompre, & causer l'avortement.

Ils ne la rejettent pas dans le second tems, parce qu'ils estiment que la femme grosse est en ce tems-là fort pleine de sang, & que l'enfant n'en peut pas consommer une si grande quantité pour sa nourriture. Ils la réprouvent dans le dernier tems, de crainte de soustraire à l'enfant la nourriture

qu'il doit recevoir alors en plus grande quantité, & d'ôter à la mere les forces qui lui sont nécessaires dans le travail de l'enfantement.

Toutes ces regles, quoiqu'établies sur des raisons assez plausibles, ne doivent pourtant pas être si religieusement observées dans la pratique. Surquoi l'on peut dire en général que les femmes ont besoin d'être saignées dans le tems de leur grossesse, comme dans tout autre état, pour deux raisons principales, pour prévenir leurs maladies, ou pour les guérir.

Pour ce qui est de la précaution, il est certain qu'il y a beaucoup de femmes fort sanguines, & qui ne font point d'exercice, qui auroient souvent besoin d'être plutôt saignées dans le premier tems de leur grossesse, que dans les derniers, pour empêcher l'amas du sang menstruel que l'enfant trop

délicat ne peut employer en entier pour sa nourriture , & qu'un long séjour dispose à se corrompre , & à causer les incommoditez de la grossesse.

A l'égard des maladies diverses dont les femmes peuvent être attaquées en ce tems-là , aussi-bien qu'en tout autre, elles se font assez connoître par leurs signes ordinaires ; & pour lors dans la nécessité d'appaiser un symptôme menaçant , sans considérer ni premier , ni second , ni dernier tems, on doit user de la saignée , si elle convient pour les guérir , ne la faisant néanmoins , autant qu'on le peut , sans avoir pris conseil , afin d'éviter tout le blâme que l'on pourroit encourir.

Les incommoditez légères, que l'on peut dire n'être pas des maladies déclarées , & qui cependant obligent pour l'ordinaire à saigner les femmes grosses , sont les

l'affitudes & la pesanteur de tout le corps, les douleurs de colique, la difficulté de respirer, les vomissemens, les pertes de sang par le nez & par la matrice, les varices, & l'enflure des jambes, les douleurs de dents obstinées, les chutes auxquelles elles sont sujettes, les violens efforts, & tous les mouvemens extraordinaires causez par les passions, comme par la crainte, par la joie, par le récit d'une fâcheuse nouvelle, ou autres choses semblables, qui peuvent mettre un grand trouble dans le sang & dans les esprits, demandent encore la saignée.

Mais ce qu'il faut surtout observer en saignant les femmes grosses, pour quelque raison que ce soit, est de ne jamais leur faire de fort grandes saignées, & de se persuader qu'il est très-dangereux dans ce tems-là qu'une femme tombe dans la syncope, ou même

dans la simple défaillance, qui pourroient être suivies de l'avortement; ce qui causeroit au Chirurgien un très-grand scandale. Loin donc de suivre à la lettre le précepte d'*Hippocrate* qui défend absolument la saignée dans le tems de la grossesse, il faut conclure qu'elle est utile presque à toutes les femmes grosses, en observant les regles que nous venons d'établir. Et ce qui nous doit le plus confirmer dans cette pensée, c'est qu'il n'y a gueres de Médecins qui ne conseillent presque à toutes les femmes grosses de se faire saigner depuis le quatrième mois de leur grossesse, suivant leur tempérament & leurs forces, une, deux & trois fois, sçavoir à la moitié du terme, dans le septième mois, & dans le neuvième; & qu'outre cela l'on est encore très-souvent contraint de les saigner dans le travail, pour avancer

cer & faciliter l'accouchement.

Il se trouve encore des Médecins & des Chirurgiens qui ne voudroient pas, pour quoi que ce fût, saigner des femmes grosses dans le huitième mois de leur grossesse, de peur de leur procurer par la saignée un accouchement à ce terme, où ils prétendent que l'enfant n'auroit pas de vie, suivant en cela le sentiment d'*Hippocrate*, qui estime que l'enfant qui vient dans le huitième mois meurt bientôt après, fondé sur ce raisonnement que l'enfant ayant fait un premier effort pour sortir au septième mois, qui est le premier terme de l'accouchement, & venant à en faire un second au huitième, ses forces se trouvent tellement épuisées après sa sortie, qu'il ne peut long-tems subsister.

Mais après les raisons que M^r *Mauriceau* a alléguées dans le premier chapitre du second Livre de

son Traité des Maladies des femmes, & les expériences qu'il a rapportées pour détruire ce raisonnement, on ne peut tirer aucune bonne conséquence de ce principe; & sans la révérence due à *Hippocrate* & aux Auteurs qui ont suivi aveuglément ses décisions, il ne faut point laisser de saigner des femmes grosses dans le huitième mois, quand elles en ont besoin: puisque s'il est vrai, comme on n'en peut douter, après les expériences que nous rapporte le judicieux observateur que je viens de citer, que l'enfant est d'autant plus disposé à vivre, qu'il approche plus du terme ordinaire de l'accouchement, qui est à la fin du neuvième mois, il s'ensuit qu'il y a moins à craindre de saigner une femme grosse dans le huitième mois que dans le septième, où ces Messieurs consentent qu'elle soit saignée, puisqu'en cas que le mou-

vement que cette saignée causeroit dans le corps de la mere & dans celui de l'enfant lui procurât l'accouchement, cet accouchement prématuré feroit moins dangereux dans le huitième mois que dans le septième.

A l'égard des femmes qui ne sont pas grosses, ou des filles qui ont atteint l'âge de douze à treize ans, le plus sûr est de ne les point saigner sans s'être enquis d'elles ou de celles qui en prennent soin, si elles ne sont pas dans le tems de leurs purgations; car quoique la plupart sçachent le préjudice que la saignée leur peut causer en ce tems-là, il y en a encore d'assez ignorantes pour n'en être pas informées, ou d'assez innocentes pour n'y pas penser à l'heure même; & quand cet accident arrive, le Chirurgien est toujours le plus blâmable, & s'excuse mal en disant que la malade devoit l'en avoir averti.

Ce que les jeunes Chirurgiens doivent faire en ces rencontres, c'est de ne jamais saigner, autant qu'ils le peuvent, les femmes ni les filles qui sont dans cet état, sans le conseil du Médecin. Et en cas d'une extrême nécessité, ou d'un danger pressant, ils doivent sçavoir qu'il faut faire la saignée au pied, pour ne point arrêter subitement cet écoulement naturel, ou du moins pour y suppléer par cette sorte de saignée.

Je ne dois pas dire ici que c'est un crime punissable par les loix divines & humaines, de faire de propos délibéré des saignées à des filles qui se feroient oubliées de leur devoir, pour leur causer l'avortement ; car la seule pensée d'une action si détestable, donne de l'horreur ; s'il n'étoit de l'exatitute de celui qui veut rendre un Traité le plus parfait qu'il lui est possible, de ne rien oublier de ce

qui peut être de quelque importance, par rapport à la matiere qu'il traite.

CHAPITRE VIII.

De l'abus de la saignée trop fréquente ; de celle du premier jour de May, & si la premiere sauve la vie.

Comme ce que j'ai dit à l'avantage de la saignée dans les chapitres précédens, pourroit favoriser l'erreur de ceux qui usent indiscrettement de ce remede, je croi qu'une partie de celui-ci ne fera pas mal employée à les détromper.

Il n'y a que l'Etre souverain qui soit essentiellement bon à l'égard de tous les autres êtres qui en dépendent dans tous les tems & dans toutes sortes d'occurrences. Du reste les meilleures choses devien-

nent mauvaises quand on use mal. Il ne faut donc pas s'étonner que la saignée dont nous avons dit des merveilles, puisse être nuisible, quand on l'employe mal à propos ou sans nécessité.

Pour s'en convaincre, il suffit de sçavoir en général que tous les remedes dont on se sert contre les maladies, ne peuvent obtenir leur effet, qu'en causant des changemens dans le corps, contraires aux altérations que les maladies y ont introduites ; & comme les changemens que les maladies causent, sont de bien en mal, les remedes qui les guérissent doivent par la raison des contraires, causer des changemens de mal en bien : or comme un corps qui n'a pas été altéré par la maladie, n'a pas besoin de remede qui opere ce changement, si l'on s'en sert sans nécessité, l'emploi de ce prétendu remede fera toujours désavanta-

geux ; & dans son opération , au lieu de causer du bien , il fera tomber dans la maladie celui qui en souffrira l'épreuve.

Mais pour parler plus précisément de la saignée , il me semble que c'est assez d'un peu de bon sens pour conclure que l'on ne doit user de ce remede que dans la nécessité , afin de ne pas perdre inutilement le soutien de la vie & la matiere des esprits , qui sont les principaux instrumens de toutes les actions de l'ame & du corps.

Celse qui est un de ceux qui a raisonné de meilleur sens , en parlant de la Médecine , avoit compris de quelle importance il est d'user prudemment des remedes , quand il a dit que l'on ne doit jamais employer dans le tems de la santé , les remedes qui peuvent servir à la guérison des maladies : & dans un autre endroit , que la saignée trop fréquente dissout l'u-

nion de nos forces ; car comme le but de la Médecine est de conferver la vie aux hommes , elle ne peut jamais arriver à la fin qu'elle se propose, qu'en ménageant, autant qu'elle peut , le sang qui en est le principe.

On ne doit donc tirer du sang abondamment dans les grandes maladies, que pour donner lieu à celui qui reste de devenir meilleur : de la même maniere que les Marchands, au fort de la tempête, ne font pas de difficulté de jeter dans la mer ce qu'ils ont de plus précieux pour décharger leur vaisseau & sauver leurs personnes.

Il s'ensuit de toutes ces réflexions , que l'on ne doit user de la saignée , que lorsque la grandeur du mal présent , ou la crainte de celui dont on est menacé , le demandent , que les forces le permettent , ou qu'enfin l'on est engagé par la trop grande abondan-

ce ou par la mauvaife qualité du fang, d'avoir recours à ce remede.

J'ajouterai à ce que je viens de dire contre la faignée trop fréquente, la penfée de *Fernel* dans fa *Thérapeutique*, qui eft précife fur cet article, quand il dit que la faignée ne doit pas être mife en ufage trop fouvent & avec trop de confiance, parce qu'elle n'emporte pas peu d'efprits & de chaleur, & qu'elle précipite ceux qui en ufent trop libéralement, dans une vieilleffe avancée, fujette à de grandes incommoditez, telles que font la *cachexie*, l'*hydropifie*, la goutte, le tremblement, & la *paralifie*; par le refroidiffement de la chaleur naturelle, & la diminution de l'humide radical.

Il eft donc important de ne pas ufer témérairement de ce remede, quelque puiffant qu'il foit pour conferver la fanté & pour la guérifon de la plupart des maladies,

puisque'il peut être nuisible lorsqu'on en use mal.

La superstition de la saignée du premier jour de May, est plus ridicule qu'elle n'est blâmable, ne pouvant beaucoup nuire à la santé de ceux qui prennent cette habitude : car la saignée du Printemps étant, comme je l'ai déjà dit ci-devant, généralement approuvée d'*Hippocrate*, de *Galien*, & des plus fameux Médecins, comme un remède capable de préserver de beaucoup de maladies, il importe peu que cette saignée soit faite ce jour-là ou quelque autre jour du Printemps, puisque'elle est salutaire dans toute l'étendue de cette saison ; il faut pourtant excepter du plus grand nombre certains sujets extrêmement foibles, qui ont besoin de tout leur sang & de tous leurs esprits, pour le maintien de leur santé, & à qui par conséquent l'on ne doit ôter

du sang que dans une extrême nécessité.

Au surplus il est certain que cette affectation de se faire saigner le premier jour du mois de May, n'a aucun fondement raisonnable ; & tout ce qu'il y a de gens de bon sens sont revenus de cette erreur qui ne subsiste plus que parmi le vulgaire obstiné dans ses préjuges & dans ses vieilles coutumes, contre toutes sortes de raisons & d'expériences.

La prévention du petit peuple sur la première saignée de la vie, n'est pas mieux fondée que la précédente, mais il lui est plus important d'en être détrompé ; car bien des gens croyant que cette saignée sauve la vie inmanquablement, négligent de se faire saigner dans le commencement de leurs maladies, disant qu'il faut réserver cette saignée pour les guérir, lorsqu'ils seront à l'extré-

mité. Or cette opinion leur est très-préjudiciable, car beaucoup de maladies qui paroissent peu considérables dans le commencement, deviennent mortelles lorsque l'on manque de s'opposer de bonne heure à leur progrès par des évacuations raisonnables, & les remèdes dont on se sert à l'extrémité sont pour l'ordinaire inutiles.

Joubert, célèbre Médecin de Montpellier, après avoir extrêmement blâmé dans son *Traité des erreurs populaires*, la fausse opinion du peuple sur cette première saignée, tourne la chose d'une manière assez plaisante, disant qu'il est bien vrai que l'on ne meurt jamais de la première saignée, car si l'on mourroit cette fois-là, on ne seroit plus saigné, & par conséquent cette saignée ne seroit pas proprement dite première, mais unique, parce que ce

mot de premier est relatif à quelque chose qui suit.

Hippocrate n'est pas plus favorable à ce préjugé, quand il dit au premier de ses Aphorismes, que l'occasion est passagere; car on doit inférer de cet enseignement, qu'il est de la prudence de ne différer jamais l'usage d'aucun remède, sur ces sortes de vains prétextes, qui font manquer des momens que l'on ne peut recouvrer après les avoir perdus.

CHAPITRE IX.

Autres égards qu'il faut encore avoir pour faire un bon usage de la saignée.

L'On ne peut assurément trop prendre de précautions pour donner à un remède aussi excellent que celui dont nous traitons présentement, tout le succès qu'il

peut avoir contre les maladies : c'est pourquoi j'espere que l'on ne me blâmera pas d'ajouter dans ce chapitre , aux réflexions que j'ai déjà faites pour instruire les jeunes Chirurgiens , d'autres remarques qui me paroissent assez considérables pour mériter quelque attention , & de retoucher légèrement quelques-unes de celles dont j'ai déjà parlé , & auxquelles je croi n'avoir pas donné un suffisant éclaircissement.

La considération des changemens continuels qui arrivent au corps humain , non seulement dans le tems de sa plus parfaite santé , mais plus encore durant le cours de ses maladies , & qui se font pour l'ordinaire si promptement , que les plus habiles Médecins n'ont point de regle certaine pour les prévoir , me donne lieu d'avertir les Eleves en Chirurgie , qu'ils ne sont pas toujours obligez

de fuivre avec le dernier scrupule les ordres de la Médecine , quand il arrive aux malades de ces fortes de mouvemens que l'on appelle *crises* , dans les maladies : parce que la nature agissant pour lors de toutes ses forces , & tendant à surmonter le mal par sa propre vertu , ne doit pas être troublée dans une action de cette importance , par l'usage d'aucun remède. Elle est ambitieuse , & ne veut devoir qu'à soi ce qu'elle a une fois entrepris , & bien souvent nous voyons qu'elle s'irrite par le secours que nous voulons lui donner , quand il ne lui est pas nécessaire.

Ces mouvemens *critiques* salutaires ou nuisibles aux malades , se font , ou par les sueurs , ou par le vomissement , ou par le flux de ventre , d'urine , l'écoulement du sang , un dépôt , un abcès , ou par un transport. Dans ces ren-

contres les Chirurgiens doivent différer la saignée, jusqu'à ce que les Médecins ayent de nouveau visité les malades, & pris sur ces changemens des indications nouvelles pour le traitement de leurs maladies. Mais il est surtout à remarquer au sujet des *crises*, que celles qui se font par de grandes & subites évacuations, affoiblissent extrêmement les malades, & qu'il faut aussi surtout en ces occasions différer la saignée jusqu'au rétablissement des forces, dont ce remède pourroit causer alors une entière résolution; & il faut même dans ces occasions soutenir les malades par les remèdes spiritueux donnez en petite dose.

Il est encore important de ne saigner qu'avec un bon conseil les *hydropiques*, ceux qui ont des tremblemens, & ceux qui sont dans la maigreur, ou qui sont affoiblis par une longue maladie: car *Galien* nous

nous apprend que la saignée n'est pas avantageuse à toutes ces sortes de malades.

La saignée faite bientôt après le repas, ne manque gueres de causer le vomissement des alimens, surtout lorsque l'on tire une quantité de sang considérable à une personne délicate ou qui appréhende la saignée. Elle n'est pas aussi fort salutaire incontinent après un violent exercice, à ceux qui se sont épuisés dans l'approche familiere des femmes, ou qui ont l'estomac foible pour des raisons qui seroient trop longues à déduire, & dont la connoissance est réservée à M^{rs} les Médecins. Il suffit aux jeunes Chirurgiens d'être avertis que la saignée est préjudiciable dans tous les tems & aux personnes dont on vient de parler, pour les obliger dans toutes ces rencontres à ne la pas faire sans l'avis du Médecin, s'ils sont à portée de le prendre. H

Il est ordinaire, principalement au petit peuple, de s'adresser d'abord aux Chirurgiens, dans les commencemens des fièvres intermittentes, & de n'avoir recours aux Médecins que lorsqu'elles ne cedent pas aux premiers remedes, quelques instances que puissent faire les Chirurgiens pour être d'abord assistez de leur avis. Il faut donc qu'ils sçachent qu'il n'est pas à propos de saigner durant l'accès ceux qui ont des fièvres intermittentes, ni durant les redoublemens ceux qui en ont des continues; mais qu'il faut pour faire la saignée à propos, que les accès des premieres soient tout-à-fait passez, & qu'il y ait un peu de rémission dans les dernieres; à moins qu'il n'y eût des accidens si pressans, qu'ils obligassent de passer par-dessus les règles, comme seroient une forte oppression, un violent délire, de grandes & fréquentes convulsions.

Enfin je ne croi pas répéter inutilement que les Chirurgiens doivent se souvenir, surtout dans leur pratique, que ce grand remede produit de merveilleux effets au commencement des *apostèmes*, principalement lorsqu'elles sont engendrées de matiere chaude, pour dérober à ces sortes de tumeurs la matiere qui pourroit être cause de leur accroissement; qu'il n'est pas moins efficace au commencement des grandes plaies pour empêcher les inflammations, les fièvres, les fluxions, & les autres fâcheux accidens dont elles sont suivies pour l'ordinaire; qu'il est utile pour la même raison au commencement des fractures & des dislocations des os, & qu'il n'y a pas de plus sûr moyen pour réprimer l'intempérie, qui est presque toujours un fâcheux obstacle à la guérison dans le traitement des ulceres;

mais qu'en général il faut s'abstenir en saignant de ces évacuations immodérées, qui dissipent tellement les esprits, qu'il est difficile de les réparer. Outre que la longue langueur que les grandes saignées causent aux malades, donne lieu à une infinité de gens de blâmer un remède dont le succès est toujours fort heureux, quand on en fait un bon usage.

CHAPITRE X.

Des vènes que l'on ouvre ordinairement pour faire la saignée.

AYant résolu d'abreger ce Traité autant qu'il me sera possible, je me dispenserai de faire une longue déduction du progrès de toutes les vènes, que l'on peut lire dans les Ecrits d'un grand nombre d'*Anatomistes*, anciens & modernes, & je me contenterai

de donner dans ce Chapitre une idée générale des vènes , les moyens de les distinguer des artères , & de marquer le mieux que je pourrai les endroits du corps où l'on trouve celles dont les ouvertures sont en usage pour la guérison des maladies.

Les vènes sont des conduits membraneux , qui de fort délièz qu'ils sont aux extrêmitèz du corps , se grossissent de plus en plus , jusqu'à ce qu'ils parviennent au cœur , pour rapporter le sang qui n'a pû servir à la nourriture des parties. Il y a d'autres vaisseaux que les vènes , qui contiennent du sang , & le conduisent dans toute l'étendue du corps ; on les nomme des *arteres* : mais on ne peut bien marquer la différence qui se trouve entre ces deux sortes de vaisseaux , sans les connoître également.

Il faut donc sçavoir que les ar-

teres sont, comme les vènes, des conduits membraneux qui sortent du cœur; mais plus durs & plus solides, qui ont un mouvement sensible de dilatation & de contraction, semblable à celui du cœur, & qui par une infinité de divisions se répandent dans toutes les parties du corps, pour leur porter le sang qui sert à leur nourriture.

Ces définitions de vènes & d'arteres ainsi établies, il est aisé de concevoir qu'il y a entre elles des différences considérables, à raison de leur origine, de leur composition, de leur usage, de leur mouvement, & du sang qu'elles contiennent.

Premièrement sur l'origine, on doit dire, suivant les principes de la circulation, que les vènes naissent des extrémités du corps, puisque c'est-là qu'elles reçoivent le sang, pour le reporter au cœur où

elles se terminent ; & que les artères naissent du cœur , pour recevoir le sang & le distribuer à toutes les parties. La composition des veines & des artères est différente , quoiqu'elles soient également faites & formées de membranes ; car les tuniques des veines sont fines & déliées , à comparaison de celles des artères , qui sont dures & solides , jusque-là même qu'elles s'*ossifient* à la base du cœur dans plusieurs animaux , comme dans les bœufs , dans les cerfs , & quelquefois même dans les hommes , comme quelques Auteurs l'ont remarqué.

La différence de leur usage consiste en ce que les artères portent le sang à tout le corps pour sa nourriture ; & que les veines reportent au cœur le reste de ce sang pour circuler de nouveau. Le mouvement peut encore beaucoup servir à distinguer les veines

des arteres ; car les arteres jusqu'aux plus petites , ont un mouvement sensible de dilatation & de contraction , semblable à celui du cœur : au lieu que celui des vénes n'est pas sensible , quoique pourtant l'on conçoive qu'elles ont du mouvement , à cause de leur structure qui est membraneuse , & de leur action qui est de faire monter ou descendre le sang vers le cœur.

La différence du sang que ces conduits contiennent , est fort remarquable : celui des arteres est beaucoup plus vif , plus vermeil , plus subtil , & plus rempli d'esprits , que celui des vénes , & sort aussi en jaillissant avec pulsation , suivant le mouvement de son vaisseau , & avec beaucoup plus d'impétuosité & de véhémence que le sang vénal. On peut ajouter que les arteres sont situées plus profondément dans les parties, &
les

les vènes plus extérieurement :
 Que l'ouverture des vènes se fait
 fans danger, à moins que ce ne
 soit des plus considérables ; mais
 que celle des arteres, même des
 plus petites, est presque toujours
 suivie de fâcheux accidens, com-
 me de tumeurs *anévrismales*,
 de pertes de sang difficiles à répri-
 mer, & de la mort même, lors-
 que ces tumeurs négligées ou mal
 traitées dégènerent en gangrene,
 ou lorsque les arteres sont confi-
 dérables & placées dans des lieux
 profonds où l'on ne peut faire ni
 de ligature, ni de forte compres-
 sion, ni porter bien à propos au-
 cuns remèdes *styptiques*.

Dans le dénombrement des
 vènes dont on peut tirer du sang,
 je ne parlerai point de plusieurs
 dont les Anciens Auteurs ont fait
 mention dans leurs Livres, & dont
 les ouvertures sont à présent rejet-
 tées dans la pratique, comme vai-

nes & infructueuses. Ainsi sans me mettre en peine de déterminer le nombre de ces vènes, qui est fort contesté dans les Ecrits de ceux qui ont traité de la saignée, je commencerai à parler de celles de la tête, desquelles les saignées sont en usage, & dont l'ouverture peut être salutaire dans le traitement des maladies.

La plus apparente des vènes que l'on ouvre à la tête, passe droit au milieu du front, & se nomme *frontale*, *préparée*, ou *préparate*: elle paroît principalement lorsque l'on s'est échauffé dans quelque violent exercice, aussi bien que toutes les autres vènes du visage. C'est de cette vène dont parle *Hippocrate* au 68^e Aphorisme de la V^e Section, où il dit que l'ouverture de la vène du front soulage de la douleur que l'on ressent au derrière de la tête. Les Médecins ordonnent aujourd'hui

l'ouverture de cette vène assez fréquemment contre les douleurs de tête longues & invétérées, en quelque endroit qu'on les ressent, aussi-bien que la saignée des vènes qui passent aux temples, ou plutôt des arteres qui les accompagnent, quoiqu'il soit assez difficile de bien ouvrir les arteres temporales, sans ouvrir les vènes qui sont au-dessus.

Il est à remarquer que de toutes les arteres du corps, il n'y a que celles des temples qu'il est permis d'ouvrir pour en tirer quelque utilité. La raison est que ces arteres sont peu considérables, & que l'on peut aisément les comprimer après les avoir ouvertes.

Les troisièmes vènes que l'on ouvre à la tête, sont celles des grands coins des yeux, que l'on appelle pour cette raison *angulaires*. La saignée faite de ces vènes est d'un grand secours contre les in-

inflammations des yeux qui se rendent rebelles ; car cette vène qui rapporte une portion du sang qui a été porté à l'œil , laissant sortir par l'ouverture de la saignée tout ce qui lui en revient pendant un tems considérable, donne lieu aux arteres qui en fournissent sans cesse , de forcer les obstacles qui s'opposent au libre passage du sang qu'elles conduisent dans les vaisseaux de la premiere membrane du globe de l'œil , que l'on nomme la *conjonctive* , où est le siège de l'inflammation.

L'ouverture de la vène qui se trouve entre les cartilages de l'extrémité du nez , se fait rarement. On prétend néanmoins qu'elle peut servir contre la couperose & les autres difformitez de la peau du visage. La saignée des vènes qui se trouve aux deux côtez du filet de la langue , que l'on nomme *ranules* , c'est-à-dire qui ont la

forme de grenouilles, se pratique assez fréquemment contre les inflammations du gosier, & les douleurs de dents, qui ne cedent pas aux saignées ordinaires. L'ouverture des vènes qui se trouvent aux côtez du cou, que l'on appelle *jugulaires*, est efficace contre les mêmes inflammations, que l'on nomme autrement *squinancies*, contre les apopléxies, & contre toutes les maladies rebelles de la tête: cette saignée est fort en usage depuis quinze ou vingt années. Maintenant l'ouverture de toutes les vènes de la tête est hors d'usage, & l'on s'en tient seulement à l'ouverture de la jugulaire pour toutes les dérivations que l'on prescrit contre la rebellion des douleurs de tête, les Médecins d'aujourd'hui la croyant plus efficace que toutes les autres. Lisez pour cela le Traité de l'usage des différentes Saignées, de M. Silva,

Médecin de Paris, imprimé au Louvre en 1727.

Il y a au bras quatre principales vènes, dont on tire du sang pour l'ordinaire; on les nomme *céphalique*, *médiane*, *basilique* & *subitale*. La *céphalique*, dont les Auteurs prétendent que l'ouverture est plus salutaire aux maladies de la tête, que celle des trois autres, ce qui est néanmoins sans fondement; cette vène, dis-je, se remarque à la partie supérieure & externe de l'avant-bras, fort proche du pli du coude. La *médiane* se trouve à la partie interne de l'avant-bras, au milieu du pli du coude. La *basilique* se trouve un peu plus bas, & la *subitale* au-dessous de l'avant-bras, près de la jointure sur l'os du coude ou aux environs.

Il est à remarquer qu'aux personnes qui ont beaucoup été saignées, & dont les vaisseaux sont

profonds & cachez à force de frictions & de fortes ligatures, il paroît quelquefois dans toute la partie interne de l'avant-bras, depuis le coude jusqu'au poignet, certaines branches de communication, qui fournissent du sang, & que l'on peut ouvrir au défaut des vènes principales.

L'on ouvre sur la main deux vènes, l'une entre le pouce & le doigt indice; l'autre entre le pénultième & le dernier doigt, que l'on nomme *salvatelle*, ainsi dite par les Arabes. Quelques Médecins ordonnent l'ouverture de cette dernière contre la fièvre quarte : si la chose réussit quelquefois, il faut à mon avis en attribuer le succès plutôt au hazard qu'à l'efficacité de cette saignée, dont le prétendu pouvoir n'est établi sur aucune raison solide.

Il y a plusieurs vènes à la jambe & au pied, de l'ouverture des-

quelles on tire du secours contre plusieurs maladies. A la partie supérieure des muscles *jumeaux*, l'on en trouve une que l'on nomme la *poplitée*, parce qu'elle est au lieu où passe la jarretière. La saignée faite de cette vaine soulage les douleurs de la goutte, & empêche dans toutes les veines extérieures de la jambe, l'amas du sang qui cause les varices. Il y a même beaucoup de gens qui sont contraints de se faire ouvrir de tems en tems ces veines dilatées des jambes, pour vuider le sang grossier qui y arrêté, & qui leur cause de grandes douleurs, qui sont pour l'ordinares suivies d'ulceres de difficile guérison, comme nous dirons à la fin de ce Traité, & même d'hémorragies.

L'ouverture de la vaine que l'on nomme *saphène*, ainsi appelée parce qu'elle est la plus apparente & la plus considérable du

pied, est celle qui se pratique plus
 fréquemment à l'extrémité infé-
 rieure contre les maladies de la
 tête, pour faire une puissante ré-
 vulsion, & contre toutes les indis-
 positions qui attaquent les par-
 ties qui sont dans le bas-ventre.
 On peut ouvrir cette vène en plu-
 sieurs endroits du pied; car elle se
 continue depuis l'éminence in-
 terne de la jointure du pied, que
 l'on appelle aussi *maleole* ou *che-
 ville* interne, le long du dessus du
 pied, que l'on nomme *tarse* &
métatarse, jusques sur la première
 jointure du gros orteil.

Il y a une autre vène qui tour-
 noie sur l'éminence externe de
 la même jointure, que l'on nom-
 me *sciatique*, parce que l'on pré-
 tend que du sang tiré en abondan-
 ce de cette vène, appaise les dou-
 leurs de la goutte particulière qui
 porte ce nom. Mais cette opinion
 n'est pas mieux fondée que celle

des effets que l'on attribue aux saignées de la *céphalique*, de la *salvaticelle*, & de plusieurs autres veines, comme je l'ai fait remarquer. Enfin la *saphéne* & la *sciatique* jettent quantité de branches sur tout le pied, que l'on est quelquefois obligé d'ouvrir lorsque les principaux conduits ne donnent pas au toucher une réponse favorable.

Les prétendus effets que les anciens Médecins attribuoient aux ouvertures de plusieurs veines particulières, sont à présent pros crits par les Modernes, qui s'en tiennent pour toutes sortes de révulsions, à trois saignées, qui sont celles du bras, du pied, & de la jugulaire; sentiment qui n'est pourtant pas encore si bien établi, qu'il ne souffre des difficultez. On peut voir les fondemens de cette opinion dans le Livre de M. Silva, imprimé, comme on l'a dit, au Louvre l'année précédente 1727.

CHAPITRE XI.

*Des différentes manieres d'ouvrir
les vénes.*

LEs vénes généralement parlant, peuvent être ouvertes en deux manieres, en coupant, ou en piquant. Celles que l'on ouvre par incision, sont les plus grosses, les plus apparentes, & de l'ouverture desquelles on a lieu d'esperer une grande évacuation. La considération du sang contenu dans les vénes, qui peut être grossier, terrestre, & quelquefois même coagulé, oblige encore le Chirurgien à faire des grandes ouvertures, comme aux varices.

On n'ouvre gueres les vénes par la simple ponction, si ce n'est celles qui sont très-déliées & profondes, comme celles du nez, ou bien celles qui sont voisines de quel-

ques parties que l'on pourroit blesser en se servant de l'incision ; car la simple ponction ne permet qu'à peine l'issue du sang , & ne procure pas une évacuation fort considérable. Ces incisions se font en trois manieres, en long , en travers , & obliquement , selon la situation des vénes dont on veut tirer du sang : on les fait plus ou moins grandes, selon leur grosseur ou leur profondeur.

Il faut encore observer que pour ouvrir plus commodément toutes les vénes , en quelque partie du corps que ce soit , l'on doit auparavant empêcher le retour du sang par une forte ligature , à moins qu'elles ne soient d'elles-mêmes fort gonflées & fort élargies par le sang grossier qui y séjourne faute de mouvement , comme sont les varices : ou que celui que l'on veut saigner , soit dans les transports du délire ou de

la phrénésie ; car pour lors le sang extraordinairement agité dans les arteres , passe dans les vénes plus promptement & en plus grande quantité qu'elles ne le peuvent reporter au cœur ; ce qui fait qu'elles se gonflent, & qu'elles sont fort apparentes dans ces occasions.

Il est de plus à observer qu'à toutes les vénes des bras & des jambes, l'ouverture se fait au-dessous de la ligature , & qu'aux vénes de la tête elle se fait au-dessus. Il est aisé de rendre raison de cette différence suivant les règles du mouvement circulaire ; car pour faire gonfler les vénes, il faut empêcher le retour du sang par un obstacle qui se trouve entre le cœur & le lieu où l'on veut faire l'ouverture ; or le sang qui revient de la tête , descend pour aller au cœur ; au lieu que celui qui vient des extrémités inférieures , remonte pour se rendre au même viscere.

Outre les manieres générales d'ouvrir les vènes , il faut parler en particulier de certaines circonstances qui doivent être observées dans les ouvertures de chacune de celles dont on saigne ordinairement.

La vène du front se peut ouvrir en long ou en travers , selon qu'elle se fait sentir plus ou moins roulante lorsqu'on la touche. On ne peut gueres éviter de toucher le périoste , & l'os même , quand on l'ouvre en travers , pour faire une ouverture suffisante , en faisant l'élévation , & pour empêcher la fuite de la vène. Le bandage dont on se sert après cette saignée , se nommé *le Royal*.

On peut ouvrir en deux endroits les vènes & les arteres des temples , ou sur la partie d'un muscle qui remplit le creux de l'os temporal , à l'endroit où il s'étend , jusques sur le côté du

front : ce muscle sert à approcher la machoire d'en bas de celle d'en haut , & se nomme *crotaphite*. On peut les ouvrir en second lieu avec moins de danger , vis-à-vis du petit lobe de l'oreille externe , qui couvre l'entrée du conduit de l'ouïe. Ces mêmes vaisseaux se peuvent ouvrir en long ou en travers, dans le dernier endroit : mais on les doit toujours ouvrir en long , sur le muscle *crotaphite* ; car quand on coupe en travers les fibres de ce muscle , on ne voit que trop souvent ces sortes de saignées suivies de fâcheux accidens, comme de grande enflure de toute la tête , de fièvre , réveries & convulsions. C'est pour cela que les Médecins font à présent ouvrir ces vaisseaux près de l'oreille , à l'endroit que j'ai marqué , plutôt qu'à la temple même , qui est toute couverte de ce muscle si sensible , dont les affections se com-

muniquent aussitôt au cerveau , à cause des nerfs considérables qu'il en reçoit immédiatement. Le bandage dont on se sert pour empêcher l'écoulement du sang , après cette ouverture , se nomme *chevestre* , parce qu'il fait sur la tête du malade , à peu près le même effet que les chevestres dont on se sert pour tenir le mors d'un cheval.

L'ouverture de la vène du grand coin de l'œil doit être faite en long , parce que l'ouvrant de travers , il y auroit danger de toucher le tendon qui tire l'œil du côté du nez ; ce qui causeroit convulsion & une grande difformité à cette partie. On pourroit encore , l'ouvrant de cette sorte , couper la petite bride qui tient les paupieres tendues , que l'on appelle *l'aire* des paupieres ; ce qui feroit que l'œil resteroit éraillé & difforme. Le bandage de cette saignée

gnée se nomme *monocule*.

Pour bien ouvrir la vène du nez, que l'on nomme la *nazale*, il faut plonger profondément à l'extrémité du nez, entre les deux cartilages, une lancette plus étroite que large, dont le fer soit affermi avec la châsse par un petit lien ou par un ressort qui l'arrête, & la porter un peu vers la racine du nez, sans faire aucune élévation; car comme cette vène est fort profonde, si l'on faisoit une élévation conforme à sa profondeur, l'incision seroit énorme, & la cicatrice laisseroit une difformité considérable. L'on fait après cette saignée un bandage que l'on appelle la *fronde*.

L'ouverture des vènes qui sont à côté du filet de la langue, se fait avec une lancette armée jusques vers sa pointe des contours d'une petite bande, & tenant d'une main la langue élevée, on fait de

l'autre une petite incision transversale, prenant garde de ne pas approfondir, de peur d'ouvrir avec les vènes, les arteres qui en sont fort proches, & dont on auroit peine à reprimer le flux de sang. Comme on ne peut pas comprimer ces vènes par le bandage, & qu'il faut néanmoins empêcher l'issue du sang, on se sert d'abord d'oxicrat froid, dont on fait laver la bouche au malade : si ce premier moyen ne suffit, on applique sur les petites ouvertures un peu de poudre astringente, comme de terre sigillée & de sandragon, de *calcantum*, avec de petites compresses que l'on tient quelque tems sur les ouvertures, au moyen de deux doigts introduits sous la langue, ou bien l'on se sert d'eau styptique.

Pour faire gonfler toutes les vènes que l'on veut ouvrir à la tête, & même celles du cou, dont je

vais parler, il faut faire une ligature à cette partie; car comme les jugulaires rapportent le sang que les arteres ont porté à la tête, la ligature empêchant ce sang de passer outre, oblige toutes les vénes de se gonfler par l'abord continuel du nouveau sang que les arteres y envoient.

Pour bien réussir dans l'ouverture des vénes du cou, il faut se servir de lancettes bien tranchantes; car comme la peau de cette partie est lâche, elle est plus difficile à percer & à couper, qu'en d'autres endroits du corps où elle est plus roide & plus tendue. Il est plus sûr d'ouvrir ces vénes en travers qu'en long, à cause qu'elles sont peu stables; & quand l'opérateur a pris toutes les précautions qu'il peut pour s'assurer du lieu où elles sont, & pour les bien assujettir, c'est à lui de choisir l'une ou l'autre de ces manieres, selon

qu'il croit pouvoir mieux réussir dans son opération.

La ligature du cou fait peur aux malades, parce qu'en serrant le conduit de l'air, elle contraint la respiration: néanmoins comme il faut qu'elle soit raisonnablement ferrée pour faire son effet, il y a des Chirurgiens qui croient faire merveilles de se servir en cette occasion, pour empêcher le retour du sang, d'une ligature qui ait autant qu'il faut de longueur, afin qu'étant posée sur un côté du cou, au-dessus du lieu où l'on veut faire la saignée, elle puisse passer jusques sous l'aisselle du côté opposé, pour laisser le conduit de l'air libre, en faisant un peu tourner la tête au malade: mais ils ne considèrent pas que le sang qui ne peut s'échaper du côté qui est ferré, passe par la veine de l'autre côté qui est libre, enforte que cette ligature ne fait point ou fort peu d'effet.

Il faut donc que les jugulaires soient également ferrées de deux côtez , parce qu'elles se communiquent : mais afin que l'air puisse se conserver un peu de passage par l'âpre-artere & par le *larinx*, il faut poser le milieu de la ligature au derriere du cou , & en ferrant la tirer de derriere en devant , & mettre ensuite les deux bouts de la ligature , tournez l'un sur l'autre, entre les mains du malade pour la ferrer lui-même autant qu'il peut , en mesurant sa respiration. Lorsque le malade n'est pas en état de se rendre ce service , il faut que le Chirurgien la ferre peu à peu autant qu'il le juge à propos , & qu'il la fasse tenir dans cet état par un serviteur , jusqu'à la fin de l'opération.

Il y a des occasions où l'on ne doit se servir absolument d'aucune ligature pour ouvrir les vènes du cou , de crainte de suffoquer le

malade en serrant tant soit peu l'âpre-artère , comme dans une forte apopléxie & dans la *squinancie* du *larinx* , qui ne laisse à l'air qu'un fort petit passage. Il faut pour lors que l'opérateur , pour suppléer à la ligature , ordonne à un de ses serviteurs d'appuyer ferme un de ses pouces au plus bas lieu du progrès de la vène du cou , du côté contraire à celui où il prétend tirer du sang ; & l'endroit où le pouce doit être placé , est dans la cavité que forme au bas du devant du cou , un os qu'on appelle la *clavicule* , qui a la figure d'une S , & qui s'élève un peu en dehors ; le Chirurgien doit faire la même chose du côté où il veut ouvrir la vène , en pesant au même lieu de la main contraire à celle dont il prétend se servir pour opérer. Les deux vènes du cou ainsi pressées , se gonflent & permettent l'ouverture , sans que le

conduit de l'air soit aucunement ferré.

On peut souvent se passer de bandage pour arrêter le sang de cette vène ; car comme elle est roulante , & la peau qui la couvre fort lâche dès que la ligature est ôtée , ces parties changeant de situation , l'ouverture de la vène ne répond plus à celle de la peau , ce qui fait que le sang s'arrête quasi de lui-même : desorte qu'après avoir un peu remué la peau à l'endroit de l'ouverture , pour changer de plus en plus la situation , on se contente ordinairement de mettre sur la plaie un peu de mastic en larmes , étendu en forme d'emplâtre sur du linge ou sur du cuir.

On est pourtant quelquefois obligé , lorsque le sang est fort agité & fort bouillant dans les vè-
nes , de se servir d'un bandage circulaire médiocrement ferré sur

une compresse fort épaisse , ou pour mieux faire , d'un bandage semblable à la ligature que j'ai blâmée , c'est-à-dire d'une longue bande conduite deux ou trois fois du cou sous l'aisselle , & de l'aisselle au côté du cou où la saignée a été faite.

Il faut avant d'ouvrir les vènes des mains ou des pieds , plonger ces parties dans l'eau autant chaude qu'elles peuvent la souffrir , non seulement pour faire enfler les vènes que l'on veut ouvrir , mais pour tuméfier & tendre la peau par le gonflement de tous les petits vaisseaux qui s'y portent : car le sang étant échauffé par la chaleur de cette eau , il se fait une tumeur qui donne à la vène que l'on veut ouvrir , une plus grande stabilité.

L'ouverture des vènes des mains doit être faite en long , afin de ne pas toucher les tendons
qui

qui couvrent presque tout l'extérieur de ces parties. On fait une ligature au-dessus du genouil pour ouvrir la vène du jarret, que l'on nomme *poplitée* ; l'ouverture doit être transversale, & proportionnée à sa grosseur. Le bandage qui convient dans cette occasion, est composé de plusieurs circulaires, portez au-dessus & au-dessous du genouil, & qui se croisent sur l'endroit de l'ouverture.

Je parlerai dans un autre Chapitre de ce qui regarde en particulier les saignées des bras & des pieds, parce que les ouvertures des veines de ces parties sont celles qui se font plus souvent, & qu'elles sont souvent suivies d'accidens de grand éclat, qui méritent des réflexions toutes particulières.



CHAPITRE XII.

Ce que l'on doit entendre par ces mots, évacuation, révulsion, attraction, dérivation, & rétention, qui se font par la saignée.

QUoique l'idée du mouvement du sang qu'ont eu les anciens Médecins, ait été fort différente de celle que nous en avons à présent, ils n'ont pourtant pas laissé de prévoir les bons ou les mauvais effets qui pouvoient résulter de l'ouverture de certaines veines voisines ou éloignées des parties malades: & s'en étant assurés par un grand nombre d'expériences, ils ont désigné ces effets sous ces noms, *rétention, attraction, diversion, révulsion, dérivation, évacuation*. Mais ils n'en ont pas bien expliqué les causes, n'ayant pas connu le mouvement

circulaire des humeurs, qui nous donne lieu de résoudre assez facilement toutes les difficultez qui peuvent naître à l'occasion des mouvemens qui se font au profit ou au désavantage du corps humain, dans le tems de la santé & de la maladie. Pour justifier ce que j'avance, je vais d'abord expliquer ces termes selon la pensée des Anciens, ensuite j'en parlerai suivant le principe de la circulation.

La *diversion* ou *révulsion*, car ces deux mots sont fynonimes, est une *attraction* du sang & des esprits vers la partie opposée à celle qui est malade, ou qui en est du moins un peu éloignée. *Galiën* prétend que la *diversion* ne peut être bien faite que sous quatre conditions, premierement qu'elle soit faite de la partie contraire à celle qui est malade: secondement, que cette partie opposée,

ait pourtant une communication intime avec la partie affligée : en troisiéme lieu , qu'elle soit faite en droite ligne , afin qu'il y ait une distance raisonnable entre la partie où l'on veut faire la diversion , & celles d'où l'on veut détourner les humeurs. On a encore égard pour bien faire la diversion , à certains espaces interposez entre certaines parties du corps , que l'on considere par rapport à sa longueur , à sa largeur , & à son épaisseur ; on les nomme *diametres*. Ainsi le diametre , suivant la longueur du corps , se considere des parties supérieures aux inférieures ; selon la largeur , on le regarde des parties d'un côté à celles de l'autre ; & par rapport à l'épaisseur ou à la profondeur , des parties antérieures ou postérieures. Suivant les mesures ou diametres , on fait quelquefois une *diversion* par un diametre impar-

fait, quelquefois par un parfait, & rarement par deux diametres parfaits. Par exemple, pour une douleur de tête au côté droit, la saignée du bras du même côté seroit faite par un diametre imparfait, suivant la même dimension; & si on la faisoit au pied du côté même, ce seroit un diametre parfait; & la faisant au pied opposé, ce seroit la faire par deux diametres parfaits; mais les Auteurs n'approuvent pas que l'on tente de faire une *révulsion* d'une partie si éloignée, car ils prétendent qu'il faudroit pour y réussir, tirer du sang en si grande abondance, que cette évacuation réduiroit le malade à la dernière foiblesse.

La *dérivation* est une *attraction* de l'humeur qui fait la maladie, par une partie fort proche de celle qui est malade. Ceux qui suivent ces principes ne croient pas que la *dérivation* soit bonne, première-

ment, que la *révulsion* n'ait précédé ; en second lieu, que le mouvement rapide de l'humeur qui coule vers l'endroit malade, ne soit un peu réprimé ; enfin que cette humeur qui a coulé ne soit encore en état de retourner au lieu d'où elle est venue ; les saignées faites de la veine du coin de l'œil pour l'inflammation de cet organe, ou des veines du cou, pour les douleurs de la tête, sont des exemples de dérivations qui se pratiquoient autrefois assez fréquemment.

L'*évacuation* est une issue que l'on donne aux humeurs par le lieu même où est la maladie ; mais afin qu'elle réussisse, il faut que l'humeur qui a coulé sur la partie malade, y soit tellement attachée, qu'elle ne s'en puisse échapper par d'autres voies. L'*évacuation* se fait alors, ou par les remèdes qui font passer une partie des humeurs au-travers des trous

insensibles de la peau, & qui font rentrer l'autre partie dans les vaisseaux, que l'on nomme *résolutifs*; ou par la Chirurgie, c'est-à-dire par l'ouverture de la peau, que l'on fait au lieu malade par le fer, par la ponction des sangsues, ou par le cautere. Ces choses supposées, il est aisé de remarquer qu'il y a trois circonstances qui font toute la différence de ces trois mouvemens d'humeurs, le tems de les procurer, la partie où ils se font, & l'humeur que l'on met en mouvement: à raison du tems la *révulsion* se fait au commencement de la maladie, la *dérivation* au milieu, & l'*évacuation* à la fin. A l'égard de la partie où se font ces mouvemens, la révulsion se fait à la partie opposée & fort éloignée du lieu où est la maladie, la dérivation à la partie prochaine, & l'évacuation au lieu malade, & selon l'humeur que l'on

Dubois

met en mouvement. Par la révolution on détourne l'humeur qui coule ; par la dérivation, l'humeur qui a presque entièrement coulé ; & par l'évacuation, on vuide l'humeur fixée & arrêtée à la partie malade.

Il faut maintenant dire en deux mots, ce qu'ont entendu les Anciens par leur prétendue saignée qui attire, & par celle qui retient.

La saignée *attractive* est, selon eux, une *évacuation* qui se fait pour obliger les humeurs retenues de se porter vers une partie où elles doivent couler naturellement, par l'ouverture des vènes qui lui sont inférieures.

La saignée qui retient au contraire, est une *évacuation* au moyen de laquelle les humeurs qui seroient disposées à couler vers certains endroits du corps, sont empêchées de s'y porter par

l'ouverture des vènes supérieures.

La saignée du pied que l'on fait aux femmes pour provoquer leurs purgations supprimées, peut servir d'exemple d'une saignée *attractive* ; & la saignée du bras faite dans le tems de ces purgations, qui les retient & les arrête, fait voir que ce remede peut aussi être cause de *rétenion*.

Il s'ensuit de ce que je viens de dire, que la seule cause de tous les divers effets qui résultent des différentes ouvertures des vènes, selon les anciens principes, est l'*attraction* ; mais comme il n'est pas plus aisé de comprendre cette prétendue attraction dans le corps humain, que dans tous les autres corps naturels, j'espère qu'on lira avec plus de satisfaction, l'explication que je vais faire des divers mouvemens que peuvent recevoir le sang & les humeurs par les différentes ouvertures des vènes,

suivant le système du mouvement circulaire.

Pour bien entendre la *révulsion* ou *diversion*, la *dérivation*, l'*évacuation*, la *rétenction*, & l'*attraction* selon l'idée qu'ont les Médecins & les Anatomistes modernes du mouvement du sang, il faut sçavoir que toutes les fluxions, amas, dépôts, ou *congestions*, qui se font en quelque endroit du corps que ce soit, n'arrivent que par les embarras qui se trouvent dans les veines, parce que le sang qu'elles reportent ayant beaucoup perdu du mouvement & de l'activité qu'il avoit dans les arteres, ne pouvant pas toujours continuer son chemin avec promptitude & facilité, se coagule enfin dans les conduits étroits de plusieurs veines voisines les unes des autres, ce qui cause incontinent au lieu même & aux environs des vaisseaux bouchés, une tension considérable

par le continuel abord du sang, qui ne trouve plus de passage pour s'échaper ; d'où il arrive que la partie qui s'est premierement enflée, s'enflamme ensuite, & le sang continuant toujours d'aborder, & de tendre de plus en plus cette partie bouchée, force enfin les tuniques des vénes, s'épanche dans les espaces voisins, s'y arrête, & les levains qu'il contient étant excitez, il se fermente & se change en pus.

Pour prévenir tous ces désordres, on saigne de la partie opposée, & l'on dit que c'est pour faire une révulsion. Or cette révulsion réussit assez souvent, lorsque l'on saigne de bonne heure, d'autant que par cette saignée, le sang est empêché de couler en grande abondance vers la partie où l'obstruction s'est faite, & que durant ce tems-là l'embarras peut cesser, n'étant plus augmenté par le

grand abord du nouveau sang.

Mais pour entendre encore plus clairement la cause de cet effet, il ne faut que faire un peu de réflexion sur le mouvement circulaire, & considérer que le sang étant continuellement & fortement poussé par le cœur dans tous les vaisseaux qui servent à son mouvement circulaire, il tend sans cesse à continuer ce mouvement qui est toujours entretenu par de nouvelles impulsions; qu'étant fort agité dans ces vaisseaux, il cherche à s'échapper dans tous les endroits où il peut trouver un libre passage; qu'ainsi lorsque l'on ouvre un vaisseau dans quelque partie que ce soit, le sang est incontinent déterminé à s'échapper par cette ouverture, qui lui permet une issue libre; ce qui fait que son mouvement qu'il continue vers tous les autres endroits du corps, perd beaucoup de sa rapi-

dité, & que la plus grande partie coule vers l'endroit de cette libre ouverture, suivant cette hypothèse, *que tout corps qui se meut, tend à continuer son mouvement vers l'endroit où il a plus de liberté de se mouvoir.* Or le sang trouvant une opposition invincible à continuer son mouvement vers la partie embarrassée, il coule en abondance vers l'ouverture de la vène, & par ce moyen la partie malade cesse d'être fatiguée par le grand abord du sang, d'où il arrive souvent que par la saignée répétée, l'obstruction cesse entièrement.

La *révulsion* que l'on prétend faire par une semblable saignée, réussit beaucoup mieux, comme je l'ai dit au commencement de ce Chapitre, si la vène que l'on ouvre a une communication secrète & intime avec la partie malade; comme par exemple, quand on saigne au pied pour soulager

dans quelque indisposition de la matrice, on peut espérer une heureuse révulsion de cette saignée, parce que durant que se fait la saignée, le mouvement du sang, étant fort ralenti dans les veines de la jambe, dans celles de la cuisse, & dans l'*iliaque*, le sang qui revient de la matrice redouble son mouvement dans la veine *hypogastrique*, & retourne plus promptement vers le cœur, ce qui dégage cette partie.

Ce que je viens de dire de la *révulsion*, se doit entendre de la *dérivation*. Car ces deux mouvemens ne different que du plus au moins; à l'égard de l'*évacuation*, il n'est pas mal-aisé de comprendre que la matiere qui surcharge une partie, venant à s'échaper, cette partie doit ressentir du soulagement bientôt après la décharge du fardeau qui l'incommodoit.

Il ne me reste donc pour finir,

qu'à faire voir comment la saignée du bras que l'on fait aux femmes dans le tems de leurs purgations, peut arrêter cetre évacuation; & comment la saignée du pied peut leur provoquer ces mêmes purgations, ou du moins les soulager des incommoditez qu'elles ressentent de leur suppression.

On peut concevoir qu'il y a dans le sang des femmes un levain particulier, dont je ne prétends pas ici expliquer le caractère, pour ne me point trop écarter de mon sujet; que ce levain s'exaltant en certains tems réglez, détermine les parties du sang qu'il a soulevées, à couler vers la matrice, dont les conduits par leur *configuration* particuliere, sont apparemment plus propres à leur donner passage que ceux des autres endroits du corps; que les particules de ce sang continuant à se fer-

menter, acquierent un mouvement qui les rend capables de ronger & percer les tuniques des vè-
nes de la matrice, qui sont plus déliées que celles des arteres, & qu'en consequence de cette *érosion*, ce sang s'échape; mais trou-
vant aussi quelquefois des obsta-
cles qui l'empêchent de couler li-
brement dans les vènes de cette
partie, ou trop de résistance à ses
efforts de la part de ces mêmes
vaisseaux, il est obligé passant par
une autre route, ou continuant
son chemin, sans faire de rupture,
de se mêler de nouveau avec tou-
te la masse du sang, dans laquelle
il met le trouble & la confusion,
& cause des désordres très-consi-
dérables.

La saignée faite au bras dans le
tems que ce sang est disposé à cou-
ler, ou coule actuellement vers la
matrice, peut en faire une diver-
sion, qui sera cause qu'il se mêle-

ra de nouveau & fort promptement dans toute la masse; cette *diversion* sera pour lors appelée *réten tion*, & ce dérèglement arrivera par la loi commune des *révulsions*, que j'ai ci-devant expliquée; c'est-à-dire par la disposition qu'a le sang de couler toujours plutôt vers l'ouverture fortuite d'un vaisseau qui lui permet une sortie aisée, que vers tous les autres endroits du corps, où il trouve plus d'opposition à son mouvement: mais comme il ne sort par la saignée qu'une très-petite portion de sang extraordinairement agité, la plus grande partie qui reste dans la masse, cause dans les organes de la respiration & dans le cerveau, des dérèglemens qui donnent lieu aux accidens que nous voyons arriver aux femmes que l'on saigne mal-à-propos dans ce tems-là, & que l'on ne peut appaiser qu'en tâ-

chant de faire promptement une révulsion contraire par la saignée du pied, que l'on est souvent même obligé de réitérer plusieurs fois pour déterminer le mouvement de ce sang nuisible vers les parties inférieures, sur lesquelles il ne fait pas de si fâcheuses impressions.

Les purgations des femmes, supprimées par d'autres causes que celles dont je viens de parler, sont souvent provoquées par cette saignée, d'autant que déterminant le sang à se mouvoir impétueusement vers les extrémités inférieures, elle le dispose à forcer d'autant plutôt, dans les conduits de la matrice, les obstacles qui s'opposent à son passage, & à faire contre les veines de cette même partie de plus violents efforts, qui donnent enfin lieu à cet écoulement par l'érosion ou la ruption de leurs tuniques.

Que si cette saignée n'est pas toujours suivie du retour de ces évacuations, elle donne du moins aux malades un soulagement considérable, en vuïdant une partie de ce mauvais sang, & en diminuant son effervescence.

Je ne doute point, comme j'ai déjà dit, que cette dernière explication des *révulsions* ne satisfasse beaucoup plus que celle que j'ai rapportée d'abord, suivant les anciens principes, quoique je l'aye faite en peu de discours, pour ne pas passer les bornes que je me suis prescrites dans tout ce Traité.

Je me crois pourtant obligé de faire remarquer qu'une conséquence considérable suit assez naturellement ce que je viens de dire. C'est qu'il n'est pas à propos de se beaucoup embarrasser de la signification particulière de toutes ces sortes de saignées, *diversives*, *révulsives*, *dérivatives*, *réten-*

tives , attractives ; puisqu'elles ne tendent toutes qu'à détourner le sang de se porter vers une partie dont les vènes sont embarrassées , en lui donnant une autre issue.

CHAPITRE XIII.

De la réitération & du partage de la saignée.

SUR la *réitération* de la saignée, il est bon de sçavoir trois choses : premierement , ce que l'on entend par réitérer la saignée ; en second lieu pour quelles raisons on fait cette réitération , & les moyens de la faire avec succès.

On n'entend autre chose par réitérer la saignée , que tirer plusieurs fois du sang & en divers tems par une même ouverture.

Cette maniere de saignée se peut faire pour deux raisons ; premierement pour ménager les for-

ces des malades, & c'est une des principales considérations que le Chirurgien doit avoir en faisant la saignée, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs; or l'utilité de la réitération de la saignée, par rapport à ce ménagement, peut avoir lieu principalement en deux rencontres, ou lorsque les maladies demandent de grandes évacuations, & que les forces des malades ne répondent pas au besoin qu'ils ont de ce secours, auquel tems faisant quatre ou cinq petites saignées, au lieu d'une ou de deux fort grandes, il se fait une moindre perte d'esprits; ou bien elle convient lorsque l'on est obligé pour faire diversion, de saigner des personnes qui ont déjà fait de grandes pertes de sang, parce qu'il est certain qu'une évacuation qui peut même passer pour médiocre, faite tout d'un coup, affoiblit beaucoup plus,

qu'une bien plus grande faite à plusieurs fois & par des intervalles raisonnables.

La *réiteration* de la saignée peut encore avoir lieu lorsque l'on est sûr d'avoir bien ouvert un vaisseau, & que néanmoins quelque chose que l'on puisse faire, le sang ne sort qu'avec peine; ce qui arrive par la lenteur de la circulation, causée ou par le froid, ou parce que le malade n'a pas pris de nourriture depuis long-tems, ou parce que la maladie a causé une concentration dans toute la masse des humeurs.

Si c'est le froid qui empêche le sang de sortir, il faut faire mettre le malade dans un lit bien chaud, le bien couvrir, enveloper la partie où la saignée se doit faire, de linges bien secs chauffez sur du feu clair, & quelque tems après réitérer la saignée: si le défaut de nourriture est cause de la foiblesse

qui empêche la sortie du sang, il en faut faire prendre au malade, & après un tems raisonnable donné pour la premiere digestion, on peut le saigner de nouveau.

Si la maladie étant cause que les esprits se retirent au centre du corps, ne permet pas au sang de sortir librement par l'ouverture de la vène, comme il arrive quelquefois dans les douleurs *néphritiques*, le *colera-morbus*, & dans la plupart des affections des viscères, il est à propos de rétablir premierement les forces ralenties, concentrées ou dissipées, & de réitérer la saignée, quand les *cardiaques* ou d'autres remèdes spiritueux prescrits par les Médecins, auront fait cesser cet empêchement.

On évite par-là de faire plusieurs ponctions inutiles, comme il arrive à certains Chirurgiens qui s'obstinent à vouloir tirer du

sang aux malades en toutes sortes d'états, sans user de prudence & de réflexion.

Il arrive encore quelquefois que le sang étant sorti à l'ordinaire, après l'ouverture de la veine, durant un espace de tems raisonnable, il s'arrête tout court, ce qui étonne le malade, les assistans, & le Chirurgien même. La cause de cette interruption subite vient d'une coagulation du sang qui se présente à l'ouverture de la veine, & la bouche exactement : pour faire que ce corps caillé & fibreux se produise à l'ouverture extérieure de la peau, il faut couler le pouce le long du canal de la veine, en le pressant de bas en haut, & par ce moyen l'extrémité de ce corps polipeux qui est devenu corps étranger, se fait appercevoir, & peut être pincé avec un instrument, & tiré hors du vaisseau ; après quoi le sang sort avec la même liberté. C'est

C'est cet accident qui a donné lieu à plusieurs Chirurgiens de croire qu'ils avoient tiré des vers en faisant des saignées ; & comme les choses dont la cause est inconnue , plaisent d'ordinaire , il s'en est trouvé qui pour rendre cet accident plus merveilleux , ont bien voulu dire qu'ils les avoient vû remuer. Je ne dis pas pour cela absolument qu'il ne se puisse engendrer des vers dans les vènes , comme dans beaucoup d'autres endroits du corps , parce que ces faits sont attestez par de bons observateurs qui n'étoient pas capables de se laisser surprendre , ni assez peu sinceres pour imposer à la vérité dans leurs remarques. J'estime seulement que ces exemples sont très-rares , & que l'on qualifie souvent du nom de vers , ces sortes de corps fibreux formez du sang qui se caille dans les vènes , par la disposition qu'il a à former les *polipes*.

Pour réussir dans cette réiteration de la saignée, il faut que l'ouverture ait d'abord été faite autant grande que la grosseur & la profondeur du vaisseau l'ont pû permettre, & enduire cette ouverture, après avoir tiré du sang une premiere fois, de quelque chose de gras ou huileux, pour empêcher la réunion; car s'étant précautionné de la sorte, il suffit pour réiterer la saignée, de mettre la ligature, & après quelques frictions, d'écarter doucement les lèvres de la plaie d'un bout à l'autre, par le moyen d'un corps net & délié, comme par exemple de la tête d'une épingle, ou du bout d'un petit filet, introduits dans la premiere division.

Les personnes délicates & craintives souffrent volontiers ces sortes de réiterations, pour s'épargner la douleur de plusieurs piquûres, mais elles ne sont gueres ap-

prouvées des Médecins, qui craignent avec raison que le sang ne sorte pas aussi-bien la seconde & la troisième fois, que la première, d'autant qu'une aussi petite plaie dans les corps qui ont la peau bien tempérée, se réunit en si peu de tems, que quelque effort que l'on fasse pour la rouvrir entièrement, elle est toujours beaucoup plus petite qu'elle n'a été d'abord, à moins qu'elle ne soit fort superficielle. Cette considération doit obliger les Chirurgiens de s'empêcher, autant qu'ils peuvent, de pratiquer ces fortes de réitérations, pour ne point faire très-souvent des saignées de peu d'effet, ou même plus nuisibles qu'utiles.

Le partage de la saignée que je me suis encore proposé d'expliquer dans ce Chapitre, consiste à tirer du sang en même tems, de deux parties opposées à celle qui est malade, pour faire prompt-

ment une grande révulsion.

Cette maniere de saignée est maintenant peu usitée, quoiqu'il soit vrai-semblable qu'elle pourroit être utile en bien des rencontres, comme dans une forte apoplexie, pour réprimer un grand flux de sang, ou lorsqu'une partie se trouve subitement opprimée de l'abondance des humeurs, par quelque cause que ce soit; car suivant la loi du mouvement du sang que nous avons admise pour expliquer la *révulsion*, il est certain que le sang ayant lieu de s'échapper aisément par deux endroits opposés à la partie malade, cette partie n'en peut gueres recevoir de nouveau, capable de l'empêcher de faire effort pour se délivrer de celui qui l'embarasse, ou de lui causer un nouvel embarras.

Galien s'est heureusement servi de ce partage dans son tems. Je l'ai vû pratiquer à Rome, & dans

plusieurs autres villes d'Italie; je m'en suis servi moi-même avec succès en trois ou quatre occasions, & d'honnêtes gens m'ont dit que cette pratique est encore en usage dans quelques villes de l'Allemagne.

CHAPITRE XIV.

Ce qu'il faut observer avant que de faire la saignée.

AYant insensiblement expliqué dans les précédens chapitres, à l'égard de la saignée, les trois premiers points qu'*Arnaud de Villeneuve* recommande à ceux qui travaillent sur le corps de l'homme, d'observer dans toutes leurs opérations, qui sont d'examiner quelle opération l'on doit faire, pourquoi on la fait, si elle est nécessaire & possible; il me reste à donner quelques instru-

ctions aux Eleves en Chirurgie, sur le quatrième point, qui consiste aux moyens de se bien conduire dans l'operation de la saignée, qui est comme j'ai dit ailleurs, une des plus importantes de la Chirurgie, quoiqu'elle soit la plus commune & la plus fréquente.

Or comme toutes les circonstances que l'on doit observer pour bien faire cette opération si fréquente, ainsi que toutes les autres, se peuvent très-bien rapporter à trois choses, sur lesquelles les bons Auteurs ont toujours réglé leurs enseignemens, qui sont de sçavoir ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'opération; je suivrai ce même ordre exactement, pour ne rien changer de ce qui a été établi par ceux qui ont écrit avant moi des matieres Chirurgicales, quoi qu'en puissent dire certains Modernes,

qui engouez de nouveautez , ont un souverain mépris pour tout ce que les Anciens ont proposé , qui tient du fanatisme.

Ce qu'il faut faire avant la saignée , régarde celle d'élection ou de nécessité. Il n'est pas besoin de rien ajouter à ce que nous avons déjà dit du tems propre à faire les saignées *préservatives* , si ce n'est que *Fernel* nous avertit dans sa *Thérapeutique* , qu'il est plus à propos de les faire après le lever du Soleil , que dans un autre tems , prétendant que le Soleil levé donnant au sang plus de mouvement , le rend plus subtil & plus propre par l'ouverture que l'on fait à la véne.

Il veut encore que celui que l'on saigne ait été du moins une heure sans dormir , afin de ne pas causer un trop grand trouble dans les humeurs qui sont déjà quelque peu agitées dans le tems du reveil.

Mais sans m'arrêter plus longtemps à parler des choses qui dépendent plus de la spéculation, que de la pratique, & qui sont d'ailleurs très-problématiques, je viens aux précautions que l'on sçait par expérience, que le Chirurgien doit prendre nécessairement pour bien réussir en pratiquant la saignée.

La première & la principale est d'éviter, autant qu'il peut, d'affoiblir le malade : or cette foiblesse lui peut arriver dans le tems même de l'opération, ou quelque tems après. Ceux à qui l'on est obligé de faire de grandes évacuations, quand bien même ils les supporteroient facilement dans le tems qu'on les fait, ne peuvent gueres manquer de s'appercevoir dans la suite de la diminution de leurs forces, lorsqu'ils ont à faire des actions qui demanderoient la présence de beaucoup de sang &

d'esprits pour être faites avec facilité.

Mais il est surtout fâcheux que la foiblesse arrive dans le tems de l'opération, à certaines gens qui ne suportent pas bien la saignée, ou parce qu'ils craignent la douleur de la piquûre, ou parce qu'ils s'épouvantent à la vûe du sang, ou par une certaine disposition particuliere dont l'explication regarde plutôt la Médecine que la Chirurgie, & surquoi même il n'est pas aisé aux plus habiles d'alléguer de bonnes raisons; car la simple foiblesse ou la syncope survenant dans le tems de la saignée, empêche souvent le Chirurgien de tirer autant de sang qu'il faudroit pour produire l'effet que l'on attend de cette évacuation.

Le Chirurgien par quelques précautions peut éviter cette disgrâce dans le tems de la saignée; il faut pour cela qu'il demande

d'abord au malade s'il a coutume de se trouver foible quand on le saigne, s'il y a long-tems qu'il n'a pris de nourriture, & s'il ne se sent point pressé des devoirs du ventre. Car si le malade tombe en foiblesse pour l'ordinaire lorsqu'on lui tire du sang, le Chirurgien doit présumer que le même accident pourra lui arriver, s'il ne prend quelques mesures pour l'empêcher; comme de le saigner tout étendu sur son lit, lui faire tenir de l'eau froide en la bouche, l'empêcher de regarder son sang, l'entretenir lui-même, ou faire que d'autres l'entretiennent de quelque récit agréable, qui le détourne de penser à l'opération présente, lui faire flairer du fort vinaigre, ou quelque essence de bonne odeur & de parties subtiles, comme de l'eau-de-vie, de fleurs d'orange, de la Reine d'Hongrie, ou lui donner quel-

que peu de vin, ou quelques gouttes d'eau clairette, ou autres semblables.

Il est encore à propos de ne pas saigner un homme incontinent après qu'il s'est rempli d'alimens, car on sçait par expérience que la saignée faite dans cet état cause une foiblesse qui est aussitôt suivie du vomissement; parce que l'émotion que la saignée cause à tout le sang du corps, se faisant sentir dans les nerfs, arteres, & vénes de l'estomac, comme dans tous les autres vaisseaux, excite un mouvement déréglé dans ses fibres charnues, & le vomissement en consequence, par un redoublement *d'exaltation* aux levains qui sont dès lors en état d'agir pour la digestion. Il est donc mieux, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, d'attendre que la digestion soit faite pour faire la saignée.

Le même tumulte excité par la

saignée dans le sang & dans les esprits , causant une espece de convulsion dans les fibres de la membrane charnue de l'intestin , donne lieu à une défaillance suivie d'une *déjection* précipitée des excréments , à ceux qui en ont le ventre beaucoup chargé ; & c'est pour cela que je répète ici qu'il est à propos que celui que l'on saigne , les ait depuis peu rendus , pour éviter cette foiblesse qui ne permettroit pas peut-être au Chirurgien de faire une saignée suffisante à un sujet fort *pléthorique*.

Après ces premières précautions prises , le Chirurgien doit penser à bien placer le malade , & à prendre lui-même une situation qui lui soit commode pour bien réussir dans son opération. Or il est certain que l'on ne peut saigner un homme qu'en trois situations différentes , suivant ses forces , & les endroits du corps d'où l'on prétend tirer du sang.

Ceux qui sont sujets à se trouver foibles dans la saignée, doivent être couchez quand on les saigne, comme nous venons de le dire; mais il faut encore saigner dans cette même situation, ceux qui sont affoiblis & abatus par la grandeur ou par la longueur de leurs maladies. Ce qui pourtant ne se doit entendre que des saignées des bras & des pieds, puisqu'il seroit impossible de tirer du sang en certains lieux dans une pareille situation, comme par exemple au cou & à la tête, d'autant qu'il faut pour bien faire ces saignées, que le malade soit un peu élevé.

Un homme fort & robuste que la saignée n'étonne point, & qui a coutume de souffrir sans peine une assez grande évacuation de sang, peut être saigné à son séant, ou dans son lit, ou sur une chaise commode, de quelqu'endroit

qu'on ait deſſein de lui tirer du ſang. Il y a même de certaines ſaignées qui ſe feroient ſouvent avec plus de ſuccès, ſi celui à qui on les doit faire, pouvoit être debout, comme ſont celles des *vènes poplitées* & des *varices* des jambes, parce que cette ſituation fait que le ſang remonte plus lentement dans les vaiſſeaux de ces parties, & qu'ils ſe gonflent auſſi plus facilement.

Le Chirurgien pareillement ne peut operer pour la ſaignée, qu'en trois ſituations, debout, aſſis, & à genoux : debout pour l'ordinaire aux ſaignées de la tête, du cou, & des bras ; aſſis, aux ſaignées du pied, ou bien mettant un genou en terre, & tenant l'autre fléchi, lorsqu'il ne trouve pas de ſiege qui lui ſoit commode.

Il lui arrive quelquefois d'être obligé de ſ'agenouiller ſur le lit, pour ſaigner certains malades

tellement accablez de leurs maladies , qu'il est impossible de les remuer. Il ne peut aussi en bien des rencontres se dispenser de faire cette opération en des situations qui lui sont incommodes , pour s'accommoder aux besoins des malades & des lieux où ils sont placez , principalement quand son devoir l'engage à secourir des misérables. Il doit pourtant , autant qu'il lui est possible , se placer commodément , parce que les fautes qu'il pourroit faire en opérant de cette manière , seroient toujours & avec raison plutôt attribuées à sa témérité ou à son ignorance , qu'à sa mauvaise situation.

La lumière bien prise ou bien placée , seconde merveilleusement le Chirurgien dans toutes les opérations ; mais il lui est encore plus important de se la rendre favorable lorsqu'il pratique la

saignée . que dans une autre occasion , parce que le succès de cette délicate opération dépend autant & plus de la lumière bien ménagée & bien conduite , qu'aucune autre des plus fameuses opérations de la Chirurgie.

Or la lumière dont on peut se servir , est de deux sortes , naturelle & artificielle. Quand on saigne des gens forts & robustes seulement par précaution , il ne faut que les bien exposer à la lumière naturelle , c'est-à-dire à un grand jour qui tombe sans aucun obstacle sur la partie où la saignée doit être faite. Mais quand un malade est tellement abatu de sa maladie , que l'on ne peut le saigner que dans son lit , & quelquefois même dans la situation où il se trouve , il faut pour lors se servir d'une autre lumière que l'on nomme *artificielle* , c'est-à-dire de chandelle ou de bougie , qui peu-

vent

vent l'une & l'autre fort bien servir.

Il faut néanmoins demeurer d'accord que la bougie donne plus de lumière, & même plus nette, plus vive & plus égale que la chandelle; mais parce qu'une chandelle bien faite, posée à certaine distance, peut donner à l'opérateur autant qu'il lui faut de lumière pour bien faire l'opération, la plupart des Chirurgiens se servent plutôt de la chandelle que de la bougie, parce que ceux qui les éclairent, peuvent sans s'en appercevoir, laisser couler de la cire sur le bras de celui que l'on saigne, & lui causant de la douleur à l'endroit où cette cire fondue fait son impression, l'obliger à se remuer & interrompre l'opérateur: au lieu que le suif fondu tombant en quelque endroit du corps que ce soit, ne cause qu'un sentiment de chaleur fort doux & fort supportable. O

De plus, il est quelquefois nécessaire avant la saignée, de préparer la partie par le rasement du poil, quand elle se doit faire en des lieux qui en sont chargez, comme sur les mains, aux pieds, & aux temples, principalement sur certains hommes qui sont fort velus.

L'eau chaude, comme je l'ai fait ci-devant observer, est encore une préparation nécessaire pour les saignées des mains & des pieds; & l'on sçait par expérience qu'il n'y a d'ordinaire que ce seul moyen qui puisse faire suffisamment enfler les vènes de ces extrémitèz, pour permettre au Chirurgien d'en faire l'ouverture. Le vaisseau dont on se sert pour cet effet, doit être assez grand & assez profond pour pouvoir baigner la partie jusqu'au-dessus du lieu où la saignée doit être faite. Et pour accoutumer le malade à souffrir

l'eau jusqu'au degré de chaleur qu'elle doit avoir pour exciter le gonflement des vènes autant qu'on le peut fouhaiter, il faut d'abord la mettre dans le vaisseau simplement tiède, & l'échauffer insensiblement en ajoutant un peu d'autre eau très-chaude, jusqu'à ce que celui que l'on veut saigner, se plaigne hautement de son excessive chaleur.

On est encore quelquefois obligé de plonger dans l'eau chaude, les bras de ceux que l'on prétend saigner à l'ordinaire, vers le pli du coude, lorsque leurs vènes sont extrêmement difficiles à trouver : or le vaisseau le plus commode pour baigner le bras en cette occasion, est un certain chaudron long, étroit & profond, où l'on fait cuire le poisson, & que l'on trouve dans toutes les maisons un peu considérables.

Il faut aussi que le Chirurgien

avant de faire la saignée, soit muni des instrumens dont il a besoin pour cette opération, qui n'est pas de celles qui en demandent un grand nombre. Les premiers & principaux, de la bonne disposition desquels le succès de la saignée dépend plus que de toute autre chose, sont les yeux & les mains du Chirurgien.

L'excellence de la vûe est plus nécessaire pour bien saigner, que pour aucune autre opération de la Chirurgie, parce qu'il importe extrêmement d'introduire d'abord la lancette au lieu du vaisseau pour le rencontrer juste & le bien ouvrir. Et ceux qui ont une longue pratique de cette opération, sçavent qu'il arrive souvent de manquer des saignées, ou de mal ouvrir les vaisseaux, pour commencer l'incision de la vène un peu plus haut ou plus bas seulement d'une demi-ligne.

Les mains de l'opérateur doivent être fermes, & les extrémités de ses doigts douées d'un sentiment fin & délicat, afin de pouvoir juger juste par le toucher, de la grosseur des vènes & de leur profondeur : pour se les conserver en cet état, il doit éviter de faire des actions violentes & toutes fortes d'excès, de toucher souvent des choses rudes & inégales, & de se brûler en ces endroits-là ; car tout cela émousse l'attouchement, en rendant la peau rude & caleuse ; & les actions fortes, aussi-bien que l'excès des plaisirs du vin & des femmes, causent le tremblement.

Outre ces instrumens naturels, il faut encore que le Chirurgien soit muni de ligatures, de lancettes, de vaisseaux pour recevoir & mesurer le sang, d'un bandage bien conditionné & d'un petit peloton garni d'épingles fines & délicates, que les Dames appellent *camions*.

Il doit toujours avoir sur lui deux sortes de ligatures, les unes de drap pour les saignées que l'on fait sans eau chaude, & d'autres faites d'un tissu de fil, lorsqu'il est obligé de s'en servir, comme aux saignées que l'on fait aux mains & aux pieds, parce que la ligature de drap que l'on ne peut gueres s'empêcher de tremper dans l'eau, ne feroit plus son effet étant mouillée, d'autant qu'elle se relâcheroit extraordinairement ; mais de quelque tiffure qu'elles soient, elles doivent avoir plus ou moins de longueur ou de largeur, suivant les âges de ceux que l'on saigne : ainsi le Chirurgien doit toujours porter trois ligatures ; une pour les enfans, large d'un petit travers de doigt, & longue d'une demi-aune ; une autre une fois plus large & plus longue, peut lui servir aux adultes pour toutes sortes de saignées ; & la

troisième faite d'un tissu de fil de pareille longueur & largeur que la précédente, sert aux endroits du corps d'où l'on ne peut tirer du sang sans se servir d'eau chaude.

Il est encore à remarquer qu'il est bon que l'opérateur ait toujours une double provision de ces trois fortes de ligatures, pour n'être pas obligé de se servir des mêmes à ceux qui ont des maladies contagieuses, & à ceux qui n'en sont pas attaquez, afin de ne pas communiquer aux derniers ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils peuvent contracter par l'attouchement d'une étoffe pénétrée des corpuscules malins qui exaltent des corps qui sont atteints de ces maladies, comme sont la *galle*, *gratelle*, & autres infections de la peau, la *petite vérole*, *rougeole*, les *carboucles*, les *fièvres malignes* & *pourprées* : car personne, je pense,

ne peut disconvenir après les expériences que l'on a de ces sortes de communications, que toutes ces maladies ne puissent passer facilement d'un sujet à un autre par un simple attouchement, & que les étofes de laine ne soient encore plus disposées que d'autres à embarrasser & retenir ces sortes de petits corps infectez, propres à s'insinuer par les trous insensibles de la peau, dans les vaisseaux de la surface du corps, puis dans les plus considérables, enfin dans toute la masse des humeurs.

Pour ce qui est des lancettes, quoiqu'il ne soit pas difficile à ceux qui ont l'usage de ces instrumens, de faire avec les mêmes, toutes sortes de saignées, à tous les vaisseaux, en tous les sujets, & en tous les endroits du corps où l'on peut être obligé de tirer du sang; il est vray pourtant que l'on peut operer plus commodément
avec

avec des lancettes différentes en grandeur, en forme & figure, suivant la diversité des vaisseaux, des sujets & des parties. Par exemple le bon sens fait juger que l'on doit mieux ouvrir un vaisseau profond avec un fer long & étroit, qu'en se servant d'un autre qui seroit large & fort court, pour n'être pas obligé de faire des ouvertures demesurées, en faisant après la ponction, une élévation proportionnée à la profondeur du vaisseau, & afin que la longueur du fer puisse suffire à la profondeur du lieu où sa pointe doit être portée pour ouvrir la vène.

L'on juge au contraire que les vaisseaux superficiels & roulans doivent s'ouvrir plus aisément avec des lancettes dont le fer est large, & la pointe par conséquent plus ferme & plus stable, telles que sont celles qui ont de ces fers que l'on nomme à *grain d'orge* ;

que ces mêmes pointes capables de se soutenir & de résister, doivent convenir aux saignées des pieds ou de la tête, où la peau est plus proche des os, & ainsi plus vacillante & plus sèche, n'étant ni humectée par la graisse, ni soutenue par la chair. Il faudroit pour ces mêmes raisons se servir de lancettes plus délicates aux saignées des enfans, qu'à celles des adultes; on les nomme ordinairement à *feuilles de mirte*. Mais l'usage & l'habitude prévalent sur toutes ces considérations; ce qui fait qu'en cela, comme en tout autre exercice, on imite ceux de qui l'on a pris des instructions: on copie leurs manieres, & l'on se fert d'instrumens tout semblables aux leurs; & quand on a continué long-tems de s'en servir, l'habitude contractée & souvent même la prévention empêchent que l'on travaille avec d'autres aussi librement.

Quoiqu'il soit vray , généralement parlant, que toutes sortes de vaisseaux, à moins qu'ils ne soient d'une grandeur extraordinaire, sont propres à recevoir le sang après l'ouverture de la vène , il y a néanmoins quelques remarques à faire au sujet des maladies , des lieux où l'on se trouve , & des endroits du corps où l'on fait des saignées.

Les Chirurgiens qui saignent beaucoup , peuvent sans crainte se rapporter à leurs yeux , de la quantité du sang qu'ils doivent tirer , dans quelque vaisseau qu'il tombe , surtout quand ceux sur lesquels ils operent , sont forts & robustes , & quand les saignées sont *électives* , ou qu'elles se font pour des incommoditez légères ; car deux ou trois onces de sang , tirées de plus ou de moins, ne peuvent causer aucun préjudice dans ces occasions : mais quand on les

fait pour de grandes maladies, sur des sujets fort foibles & fort abatus, il faut autant qu'on le peut se servir de petits vaisseaux, qui sont établis dans la Médecine pour mesurer le sang; on les nomme *palettes*, & elles en contiennent trois à quatre onces.

Cependant il est avantageux au Chirurgien d'avoir souvent examiné l'effet que peuvent faire trois ou quatre palettes de liqueur, bien mesurées dans les plats, assiettes creuses, porcelaines, & autres vaisseaux qui sont d'usage dans toutes les maisons, afin qu'au défaut de ces petits vaisseaux, il puisse juger plus juste de la quantité du sang qu'il tire. Outre qu'il y a des endroits au corps où le sang ne peut pas être reçu dans des palettes, comme aux mains & aux pieds, d'où l'on est assez souvent obligé de le laisser couler dans l'eau chaude, si ce

n'est lorsqu'il sort avec beaucoup de force & de rapidité. Pour lors la quantité du sang se mesure au tems que dure l'écoulement, à la maniere dont il sort du vaisseau, à la teinture de l'eau & des linges que l'on y trempe. Un peu d'expérience instruit mieux de toutes ces choses, que toutes les règles que l'on pourroit donner en beaucoup de discours.

Après tout cela, le Chirurgien doit encore observer que quand il ne peut pas avoir de palettes dans les grandes maladies, où il est besoin que les Médecins jugent de la qualité du sang, d'avoir soin de le tirer dans des vaisseaux d'une largeur médiocre & d'une profondeur raisonnable, parce que l'on en juge mieux lorsqu'il est tiré dans des vaisseaux de cette sorte, que dans ceux qui sont larges & peu profonds, dans lesquels il paroît plus rouge & plus vermeil,

pour des raisons que nous aurons peut-être occasion d'alléguer avant de finir ce Traité.

Il faut enfin avant la saignée, que l'opérateur ait disposé un bandage propre pour arrêter le sang. Il ne consiste qu'à une petite compresse de la grandeur d'un bon pouce en quarré, & à une bande de toile forte & flexible. Le tissu de fil n'est pas commode, parce qu'il ne fait pas également son effet dans toute sa largeur, étant plus ferré en ses côtez qu'en son milieu.

La bande doit avoir plus ou moins de longueur & de largeur, selon l'âge & l'embonpoint de ceux que l'on saigne, & suivant les parties d'où l'on prétend tirer du sang. Pour les saignées des bras & des mains, une bande qui a une aune ou cinq quarts de longueur, & un pouce de largeur, peut servir aux adultes qui ont l'embon-

point médiocre. Pour les enfans , il la faut un peu moins large & moins longue d'un tiers. Pour les saignées des pieds , la bande doit avoir une aune & demie de longueur , & un peu plus de largeur que celle dont on se sert au bras. Pour celles de la tête , il faut qu'elles soient larges d'un pouce & demi , & longues de trois aunes , excepté celles dont on se sert après les saignées de la véne du coin de l'œil & de la véne du nez , qui doivent être fort étroites.

On peut enfin les rendre plus longues ou plus courtes , plus larges ou plus étroites , selon le besoin dans certains cas extraordinaires qu'on ne peut pas bien désigner ; & c'est pour lors au Chirurgien à s'aider de son génie , pour faire un bandage tel qu'il le juge à propos , pour empêcher avec sûreté l'écoulement du sang.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire dans le tems de la saignée.

IL faut éviter en faisant la saignée, de tomber dans deux excès également dangereux ; dans l'excès de la hardiesse, & dans celui de la timidité : car il est certain que beaucoup de Chirurgiens manquent souvent à bien ouvrir les vènes, pour trop craindre, en faisant une ouverture raisonnable, de toucher les parties entre lesquelles elles leur paroissent embarrassées ; & que d'autres manquent aussi fort souvent pour vouloir toujours tirer du sang à quelque prix que ce soit, sans rien craindre & sans garder de mesures.

Pour tenir un juste milieu entre les deux extrêmités, il est bon

d'examiner dans le détail certaines circonstances , qui toutes légères qu'elles paroissent , ne laissent pas de contribuer beaucoup au succès de la saignée dans le tems qu'on la fait. On les peut toutes réduire à quatre considérations : à celle de bien placer la ligature , à la maniere de tenir l'instrument , au lieu où se doit faire l'ouverture , & à l'art d'ouvrir le vaisseau.

J'ai déjà dit ailleurs qu'il faut toujours mettre la ligature au-dessus du lieu où la saignée se doit faire , si ce n'est au cou & à la tête , qu'elle doit être au-dessous. Car cette ligature empêchant le retour du sang vers le cœur , depuis l'extrémité du corps jusqu'à l'endroit où la compression se fait , elle oblige les vènes où le sang est arrêté , de se grossir trois fois plus qu'elles ne sont , lorsque le sang a son mouvement libre.

Pour rendre la ligature plus efficace lorsque les vènes sont profondes , cachées , & difficiles à trouver ; les Chirurgiens ont éprouvé plusieurs moyens , ou de faire deux ligatures opposées l'une à l'autre , ou de la tourner trois fois autour de la partie , au lieu de deux tours que l'on fait d'ordinaire ; ou de coudre au milieu de la ligature deux ou trois petites pièces de drap , pour la rendre plus capable de faire une compression exacte sur l'endroit des principales vènes. Ils donnent le nom de *ponton* à cette sorte de ligature , & ceux qui s'en sont servis les premiers , se font crus les auteurs d'une très-belle invention ; mais ils n'ont pas pris garde que tout de même que la ligature que l'on fait partir d'un côté du cou vers l'aisselle opposée , afin de ne pas nuire à la respiration , lorsque l'on veut ouvrir la jugulaire , ne fait

aucun effet , quoique bien imaginée, comme je l'ai fait remarquer dans un précédent chapitre ; cette ligature ainsi doublée dans un endroit particulier par des pièces ajoutées , est pareillement inutile, parce qu'empêchant plus exactement la continuation du mouvement du sang à l'endroit où la doublure est posée , elle le détermine aussi à couler avec plus de rapidité par les vaisseaux latéraux qui souffrent une moindre compression. Il faut donc que la ligature ferre également toute la circonférence de la partie sur laquelle on l'applique , soit au bras , au pied , au cou , ou en quelque autre endroit du corps que ce soit.

La ligature faite par trois circuits, me paroît inutile, parce que l'on peut ferrer les vènes par deux simples tours assez fortement pour empêcher le retour de tout le sang qui est au-dessous ; outre

qu'elle est incommode, en ce qu'après l'ouverture, il faut pour la rendre plus lâche, supprimer le troisiéme tour, sans quoi le second qui resteroit trop ferré, ne permettroit pas aux arteres de fournir dans les vénes tout le sang que l'on doit tirer par l'ouverture.

Enfin deux ligatures opposées sont tout-à-fait à rejeter, parce qu'elles sont plus propres à empêcher l'enflure des vénes qu'à la favoriser, attendu qu'enfermant dans un petit espace une quantité de sang assez médiocre, les vénes ne peuvent plus se gonfler dès que la seconde ligature fait son effet, empêchant absolument le passage du peu de sang que l'artere pourroit fournir pour augmenter le gonflement des vaisseaux vers l'endroit de la premiere ligature.

Ainsi la meilleure maniere de lier une partie d'où l'on veut tirer du sang, est de faire deux simples

tours également posez l'un sur l'autre, que l'on puisse ferrer ou lâcher autant qu'on le veut, en ferrant ou lâchant tant soit peu les extrêmités qui se joignent près du nœud qui les arrête.

Il faut poser la ligature à un intervalle raisonnable du lieu où l'on prétend ouvrir le vaisseau, c'est-à-dire à deux grands travers de doigts; parce que la ligature pressant exactement la vaine au lieu où elle est posée, elle l'étrefait encore au-dessous jusqu'à une certaine distance; & si l'on faisoit l'ouverture dans cette étroitesse, le sang ne sortiroit qu'avec peine.

Il s'ensuit de toutes ces règles, que la ligature est bien placée à deux doigts au-dessus de la jointure du coude, pour toutes les saignées de l'avant-bras: deux doigts au-dessus de celle du poignet, pour les saignées des mains; & pour celles des pieds, à pareille distance

au-deffus des éminences que l'on nomme les *chevilles* du pied. Pour l'ouverture des *poplitées* ou des *varices* des jambes, deux doigts au-deffus de la rotule; & pour toutes les saignées de la tête & des jugulaires, à la partie du cou la plus inférieure.

Comme l'on ne se sert en France que de la lancette pour ouvrir toutes sortes de vaisseaux & pour toutes sortes de saignées, je ne parlerai pas de la maniere de se servir de quelques autres instrumens qui sont en usage chez d'autres nations, comme de la flamme chez les Allemans, & de quelques autres moins utiles encore chez les Indiens Orientaux, ou chez les Sauvages de l'Amérique, comme des pierres rendues tranchantes, ou des os aiguisez.

La lancette est un petit instrument de Chirurgie, en forme de lance, dont il est le diminutif,

fait d'un acier applati , exquis , & bien préparé, fort aigu en sa pointe , & tranchant de ses deux côtes, destinée pour ouvrir les vènes & tirer du sang , ou pour inciser la peau en quelque endroit que ce soit , & donner issue aux matieres étrangères qui sont renfermées au-dessous.

Cet instrument est si connu , même de ceux qui ne sont ni Médecins ni Chirurgiens , qu'il est inutile d'en faire une plus longue description. Je ne répèterai pas aussi que l'on en peut avoir de différente grandeur , forme & figure ; mais il est bon de ne pas négliger de dire que ce petit instrument a trois parties , qui sont la pointe , son milieu , & son talon , & que par rapport à ces trois choses , on le peut tenir diversement lorsque l'on s'en sert.

Le Chirurgien qui se dispose à se servir de la lancette pour ou-

vrir une vène, doit tellement l'ouvrir, que la châsse comparée avec le fer, représente un angle droit, si ce n'est lorsqu'il ouvre les vènes de la langue ou celle du nez; que le fer doit être alongé & affermi au bout de la châsse en ligne droite, comme je l'ai déjà fait observer.

Quelques-uns en operant tiennent le fer fort loin, & d'autres fort près de la pointe; j'estime que pour le bien conduire, il est mieux de le prendre par le milieu, d'autant que le tenant fort loin de la pointe, on n'a pas assez de force pour le bien diriger, lorsque la peau se rencontre seiche, dure & vacillante; & que le tenant fort proche, on peut souvent n'avoir pas de quoi fournir à une ponction fort profonde en certains sujets qui ont beaucoup de graisse, & dont les vaisseaux sont fort cachés.

Les

Les doigts les mieux disposez pour tenir la lancette en saignant, sont le pouce & l'indicateur. Je sçai néanmoins qu'entre ceux qui ont écrit de la Saignée, quelques-uns ont voulu que l'on la tienne avec le pouce & les deux doigts suivans, comme l'on tient une plume pour écrire; d'autres avec le pouce & le doigt du milieu, & d'autres avec les deux premiers, comme je viens de le dire. Mais c'est à présent une méthode généralement suivie, de la tenir, comme j'ai dit d'abord, avec le pouce & le doigt indice; les trois derniers doigts doivent servir d'appui à la main pour la rendre plus ferme & plus stable, étant posez un peu au-dessous & à côté du lieu où l'on veut faire l'ouverture. Et ceux-la sont blâmables qui, pour paroître plus élégans & hardis opérateurs, donnent d'abord dans le lieu où ils croient trouver le

vaisseau , fans s'affermir sur les trois autres doigts ; car quelque sûreté de main que l'on puisse avoir , on doit toujours dans cette opération, comme dans toutes les autres , prendre toutes les précautions possibles pour réussir avec plus de certitude.

Le lieu où l'on doit faire l'ouverture , est celui où le vaisseau paroît mieux & se fait mieux sentir , où il y a moins de danger de toucher aucun tendon , membrane & artere, & d'où l'on peut espérer une plus grande évacuation.

Comme l'ouverture du vaisseau consiste à trois choses , à la *ponction* , à l'*incision* , & à l'*élévation* ; l'art de bien faire cette ouverture consiste à prendre ses mesures pour faire avec méthode presque dans un instant ces trois actions différentes. C'est ce que je vais faire voir dans le reste de ce Chapitre , par une courte déduction

de tout ce que le Chirurgien doit observer en faisant une saignée du bras lorsqu'elle est difficile, laissant aux Lecteurs pour éviter les redites, à faire eux-mêmes l'application de ces observations dans toutes les autres saignées.

L'opérateur étant muni des choses qui lui sont nécessaires pour l'opération, telles que je les ai ci-devant marquées, étant accompagné autant que faire se peut, de deux personnes de la fermeté desquelles il soit sûr, pour ne se pas épouvanter de la vue du sang, dont l'une lui servira pour tenir la lumière & la palette, l'autre pour l'aider en cas que le malade tombe en foiblesse, ou qu'il ait lui-même besoin de quelque chose d'extraordinaire; & le malade étant dans une bonne situation, il doit commencer par garnir le lit de linges étendus en plusieurs doubles pour recevoir le

premier jet du sang, qui est pour l'ordinaire fort impétueux; puis ayant levé la manche du malade jusqu'au-dessus du lieu où il prétend faire la ligature, l'ayant bien arrêté, il doit la couvrir d'une serviette pour empêcher que le sang ne la salisse, aussi-bien que le reste du linge, principalement si c'est une personne de distinction.

Il est vrai que cette propreté ne contribue en rien au succès de l'opération, mais elle donne d'abord une bonne opération de l'opérateur qui paroît par là circonspect & diligent à prendre ses précautions jusques sur les moindres choses.

Les anciens Auteurs enjoignent expressément de faire quitter aux malades leurs bagues, brasselets, & autres ornemens enrichis de pierres précieuses, qu'ils prétendent avoir la vertu d'empêcher la

fortie du sang : on est maintenant revenu de cette erreur , comme de beaucoup d'autres. On pourroit néanmoins bien faire quelquefois d'ôter aux malades ces sortes de bijoux avant de les saigner , lorsqu'ils ferment les extrémités , car pour lors ils pourroient ralentir le mouvement du sang , & l'empêcher de se porter en suffisante quantité vers l'ouverture.

Il doit ensuite toucher la partie intérieure de l'avant-bras , en tous les endroits où les vènes ont coutume de se produire , pour s'assurer du lieu où passe l'artere ; ce qu'il connoîtra par le battement , qui ne se fait plus sentir lorsque la ligature est mise. Après cela il posera le milieu de la ligature sur l'endroit où le muscle *biceps* , qui est l'un de ceux qui font plier l'avant-bras , commence d'élever son ventre ; c'est justement , comme je viens de le dire , deux grands

travers de doigts au-dessus du pli du coude, faisant faire à cette ligature deux circuits autour du bras, & arrêtez par un simple nœud coulant à la partie extérieure du bras, il doit observer de serrer beaucoup moins le premier que le deuxième, & de laisser la peau dans sa situation ordinaire, sans l'étendre ni l'abaisser, afin que cette peau dérangée venant à se remettre dans son premier état lorsqu'il aura lâché la ligature qui la contraignoit, ne fasse point d'obstacle à l'ouverture de la veine, & n'empêche point le sang de s'élancer directement.

Il faut ensuite donner au bras lié quelque instant de repos pour laisser gonfler les veines, & cependant le Chirurgien doit ouvrir sa lancette, la mettre à sa bouche, après quoi reprenant le bras, il doit faire quelques frictions de bas en haut, le long du progrès des

vènes pour faire monter le sang vers le lieu où il prétend faire l'incision. En même tems il faut toucher les vaisseaux plusieurs fois, & choisir pour l'ouverture celui qui donne une meilleure *réponse*. Or par la *réponse* d'une vène lorsqu'on la touche, j'entens une résistance molle qui cede à une médiocre compression du doigt, & qui le repousse à son tour lorsqu'il presse moins.

Cette *réponse* peut être trompeuse, principalement au milieu du pli du bras, lorsqu'un grand nombre de cicatrices ont tellement ferré la peau dans cet endroit, qu'il s'y fait une petite fosse dans laquelle on croit souvent toucher une vène assez superficielle, mais qui ne s'y rencontre pas pour l'ordinaire, ou qui est du moins beaucoup plus profonde qu'elle ne paroît.

Quand après avoir tâté & tou-

ché long-tems le bras de tous cô-
tez , on ne trouve point de vènes
que l'on puisse se promettre d'ou-
vrir avec sûreté , l'on doit tenter
d'autres moyens pour les faire pa-
roître , qui font de faire des fri-
ctions à tout l'avant-bras, avec des
linges autant chauds qu'on les
puisse appliquer sans brûler la
partie , réitérer les frictions, & les
continuer durant un tems confi-
dérable. L'on peut encore après
avoir ôté la ligature , plonger le
bras dans l'eau chaude , le lier en-
suite de nouveau , & recommen-
cer les frictions. Enfin tous ces
moyens étant éprouvez , si l'opé-
rateur ne sent au toucher aucun
vaisseau qu'il puisse raisonnable-
ment esperer de bien ouvrir , il
vaut mieux qu'il differe la saignée,
que de commettre l'opération au
hazard , comme font hardiment
des Chirurgiens téméraires qui ne
craignent pas de piquer aux en-
droits

droits où il paroît des cicatrices des anciennes saignées, dans l'esperance d'y rencontrer par hazard les mêmes vènes que l'on y a trouvées dans ces tems-là, sans considerer que la situation des vaisseaux change selon les âges, selon l'embonpoint du corps, & que le grand nombre des saignées faites à un même vaisseau, l'usent enfin & l'abolissent de telle sorte, qu'il ne se fait plus voir ni sentir au toucher dans les endroits où il étoit autrefois fort apparent & fort sensible.

Que si au contraire, comme il arrive le plus souvent, on vient à sentir après toutes les tentatives le gonflement & la *réponse* de quelque vène, quoique fort profonde, c'est pour lors que le Chirurgien, après s'être bien assuré du lieu où elle est par plusieurs attouchemens, doit s'appliquer à la bien ouvrir.

R

Ayant pour cela frotté l'endroit de la peau où il faut faire la ponction, avec un peu d'huile pour la rendre plus souple & pour faciliter l'entrée de l'instrument, principalement à certaines gens qui l'ont seiche, rude & farineuse; il est à propos de faire avec son ongle en ce même endroit qui répond à la veine une impression assez forte, afin que le vestige soit sensible & puisse lui servir de guide; puis empoignant fortement le bras du malade de la main opposée à celle dont il prétend se servir pour opérer, il doit prendre la lancette qu'il tient à sa bouche par le milieu du fer comme je l'ai déjà dit, & tenant son instrument ferme avec le pouce & le doigt indice, les trois derniers doigts appuyez sur le bras pour l'affermissement de la main, il ne lui reste alors qu'à prendre garde d'introduire avec justesse la pointe de son

instrument au plus bas lieu de l'impression que son ongle a faite sur la peau, presque perpendiculairement jusqu'à la vène, ensuite ayant coupé transversalement, autant qu'il le juge nécessaire (car les ouvertures transversales sont les plus sûres pour ne point manquer les vaisseaux) il faut qu'il relève tout d'un coup la pointe de sa lancette, en la retirant pourtant un peu si elle est plongée trop profondément, afin (par cette *élévation* subite de donner à l'ouverture toute l'étendue qu'elle doit avoir en coupant ainsi du dedans en dehors une plus grande portion de la vène & des tégumens qui la couvrent.

Surquoi il est à remarquer qu'il vaut toujours mieux que les ouvertures soient plus grandes que trop petites, pour permettre au sang une libre sortie, principalement lorsque l'on ouvre des vais-

seaux profonds ; car quand l'ouverture est petite & profonde, elle est bientôt bouchée par l'opposition de la chair ou de la graisse qui sont au-dessus du vaisseau , & le sang ne sort qu'avec peine.

Quand après l'incision faite, l'impétuosité du sang commence à se rallentir, il faut un peu lâcher la ligature , afin que les arteres comprimées puissent fournir aux vènes autant qu'il faut de nouveau sang pour suffire à l'évacuation que l'on veut faire , suivant les règles que j'ai données dans les premiers Chapitres de ce Traité.

Il faut en même tems mettre dans la main du malade quelque chose qu'il puisse tourner aisément, comme un lancetier ou autre chose de figure ronde , & lui faire tourner ce qu'on lui met en main sans serrer trop fort, mais tournant seulement du bout des doigts , afin de hâter le mouve-

ment du sang vers l'ouverture de la vène, par l'expression que les muscles de l'avant-bras font aux vaisseaux qui sont couchez sur leur corps à la partie intérieure, & principalement de ceux qui s'appellent le *sublime* & le *profond* qui servent à la flexion des doigts; & lorsque la saignée se fera à la gorge, on aura soin de faire remuer doucement au malade la machoire d'embas, pour faciliter la sortie du sang; & quand ce sera au pied qu'on lui fera cette opération, on lui dira aussi de remuer le gros orteil pour la même intention.

Durant que le sang coule, le Chirurgien doit soutenir le bras du malade d'une de ses mains vers le poignet, ce qui fait deux bons effets, premierement de soulager celui à qui on rend cet office, dont le bras s'appesantit beaucoup dans ce tems-là, à cause que la li-

gature empêche le sang & les esprits de se porter librement à cette partie. En second lieu le Chirurgien tenant ainsi le bras appuyé, peut aisément le plier ou l'étendre un peu plus, selon qu'il le juge à propos pour donner au sang une issue plus facile, pendant que de son autre main il peut élever, baisser, & tirer la peau d'un côté ou de l'autre, lorsqu'étant dérangée, elle fait que l'ouverture intérieure de la veine ne répond pas juste à l'ouverture extérieure.

Une suffisante quantité de sang s'étant écoulée, le Chirurgien, pour finir l'opération, n'a qu'à délier la ligature, dégorgé le vaisseau, c'est-à-dire en pressant légèrement aux environs de l'ouverture, empêcher qu'il ne s'arrête du sang sous la peau; ou faire fortir par ce moyen celui qui pourroit s'y être arrêté, & fermer exactement la playe en la ferrant

des deux côtez avec le doigt indice & celui du milieu, après avoir fait rentrer la graisse si elle fort, en la repouffant d'une main avec la compresse, & pinçant de l'autre exactement les lèvres de la plaie avec le pouce & l'indicateur.

L'opérateur doit cependant commander à ceux qui l'aident, d'emporter le sang tiré fort doucement, de le mettre sur un lieu stable, & d'en ôter l'écume, en passant sur sa surface une plume ou quelque autre corps qui puisse l'éloigner sans mouvoir le sang. Il y en a qui mettent le petit doigt dans le trou de leur oreille, & le passent ensuite sur l'écume du sang, au moyen de quoi elle se dissipe sans aucune violence; mais je craindrois que cette ordure jaunâtre de l'oreille qui reste au bout du doigt, & qui est cause de cette prompte dissipation étant fort amere, ne causât au sang même

quelque changement en sa surface, qui empêcheroit peut être le Médecin d'en bien juger.

Il faut enfin appliquer la compresse sur l'incision, & la bande par-dessus, dont les tours circulaires conduits alternativement au-dessus & au-dessous du coude, se croisent & appuient ferme sur l'ouverture: pour rendre ce bandage plus sûr, il est bon d'attacher la compresse aux croisures de la bande, avec une épingle déliée, dont la pointe soit tellement placée qu'elle ne puisse piquer le malade.

L'application de la compresse n'est pas exempte de difficulté: quelques-uns veulent qu'elle soit mouillée dans l'eau froide, & d'autres qu'elle soit appliquée sèche sur la petite plaie de la saignée. On peut dire en général que cette petite cérémonie ne peut faire ni grand bien ni grand mal;

le linge bien net & bien sec, & & l'eau froide féparez ou affemblez n'ont rien qui puisse empêcher l'union : il est pourtant mieux le plus souvent de la mettre feiche, parce qu'étant mouillée, elle s'endurcit en se feichant par la chaleur de la partie qu'elle touche, ce qui est cause qu'elle pourroit la meurtrir & causer de la douleur au malade. Elle peut néanmoins étant trempée dans l'eau, avoir quelque usage, lorsqu'il s'est épanché un peu de sang sous la peau, qui cause une petite tumeur qu'on appelle *trombus* aux environs de la plaie : le bon effet qu'elle produit pour lors n'arrive pas, comme plusieurs prétendent, de ce qu'elle sert de remede *répercussif*, c'est-à-dire propre à renvoyer le sang épanché au lieu d'où il est sorti ; car la froideur de l'eau est par elle-même plus propre à cailler le sang & l'arrêter à

la partie : mais il arrive par accident que venant à s'endurcir quand elle est seiche, comme j'ai déjà dit, elle fait une compression sur cette petite enflure, qui écarte le sang, & lui donne lieu de se résoudre plus aisément, étant compris dans un plus grand espace. Et cette résolution paroît ensuite par la teinture de la peau, qui paroît variée par le passage que le sang s'est ouvert au-travers de ses trous insensibles.

Il y a des gens qui raffinent, & forment encore une difficulté au sujet du bandage circulaire, disant qu'il ne faut qu'un seul tour au-dessus du coude, & tous les autres au-dessous, afin de ne pas faire une espee de ligature au-dessus de l'incision, capable d'empêcher le retour du sang, & qui l'obligeroit par consequent à s'échapper par l'ouverture de la saignée.

Pour moi j'estime que le ban-

dage est plus sûr lorsque l'on fait autant de tours au-dessus qu'au-dessous de la jointure, d'autant que le bandage ne devant être que médiocrement ferré, il ne peut empêcher le retour du sang, & que le seul circuit que l'on feroit au-dessus, ne pouvant pas résister aussi fortement que deux ou trois que l'on feroit au-dessous, la bande pourroit se rompre en cet endroit, & ainsi donner lieu à tout le bandage de glisser, & au sang de s'écouler en conséquence, pour peu qu'il y eût de disposition.

CHAPITRE XVI.

Ce qu'il faut prescrire au malade après la saignée.

CE que le Chirurgien doit faire après la saignée préféablement à toutes choses, c'est de faire revenir le plutôt qu'il

peut le malade de sa foiblesse , en cas qu'il y soit tombé , comme il arrive à plusieurs dans le tems du bandage ; pour cela il le doit faire porter promptement sur un lit , en cas qu'il ait été saigné debout , lui jetter de l'eau froide au visage , & lui en faire boire une gorgée ou deux , lui faire sentir l'air froid en ouvrant les fenêtres & les rideaux du lit , en cas que sa maladie & la saison le permettent. Lui faire flairer des choses de bonne odeur , comme du fort vinaigre , de l'eau-de-vie , de l'eau de la Reine d'Hongrie , de l'esprit de vin , l'appeller par son nom plusieurs fois & avec des cris redoublez , lâcher tout ce qui peut le contraindre en quelqu'endroit du corps que ce soit , & lui fraper rudement les paumes des mains. Etant par tous ces moyens bien remis de son évanouissement , l'opérateur doit avoir soin de donner à la partie où

l'opération a été faite, une situation convenable. Cette situation doit être différente selon les différentes parties d'où l'on a tiré le sang. Si la saignée, par exemple, a été faite à la tête, le malade doit demeurer au lit dans une grande tranquillité, la tête mollement appuyée, & plutôt basse que fort élevée. Après la saignée du bras, il doit tout de même se tenir en repos, soit qu'il reste au lit, ou dans un fauteuil de commodité, son bras étant bien soutenu & plié en angle *mouffe*. Si c'est aux extrémités inférieures, il faut nécessairement qu'il garde le lit pendant vingt-quatre heures, de crainte qu'il ne se fasse *fluxion* & *suppuration* à l'endroit de la saignée.

Il arrive souvent à ceux que l'on saigne, de sentir de l'altération quand la saignée est faite, ce qui les oblige de demander au

Chirurgien s'il n'y a point de danger qu'ils boivent. Le Chirurgien peut leur répondre qu'ils peuvent boire sans crainte, puisque les Médecins l'ordonnent pour l'ordinaire, ou comme remède lorsqu'il y a de la foiblesse, ou comme avis purement salutaire, afin de rappeler au centre du corps le sang & les esprits que l'ouverture de la vène avoit déterminez à se mouvoir vers les extrémités, comme vers le lieu où il leur étoit plus facile de continuer leur mouvement.

Je sçai qu'il y a encore des gens qui conseillent la même chose pour une autre raison, croyant qu'un verre d'eau reçu dans l'estomac bientôt après la saignée, rafraîchit beaucoup plus que six dans un autre tems, parce que les vènes de cette partie étant vuides de sang, attirent selon eux promptement & avidement cette

liqueur, qui se distribuant en fort peu de tems dans toutes les entrailles, les rafraîchit extraordinairement. Mais ceux qui ont cette pensée sont maintenant en petit nombre, d'autant que ces prétendues *attractions* ne sont plus reçues pour expliquer les effets de la nature, & que ce raisonnement a plus d'idée que de réalité.

On demande en second lieu si l'on peut dormir après la saignée; l'on s'étoit autrefois fait là-dessus un grand scrupule qui étoit passé en coutume, sans que l'on en pût donner aucune raison solide. Car ceux qui prétendoient raisonner plus juste sur cette difficulté, disoient qu'il n'étoit pas bon de dormir après la saignée pour deux raisons: premierement parce que la nature est toujours outrée quand elle est obligée de faire successivement & sans interruption deux mouvemens contraires; que

la saignée attire le sang du dedans au dehors, & le sommeil du dehors au dedans. En second lieu, parce que cette *concentration* du sang qui se fait dans le tems du sommeil empêche le principall effet de la saignée, par le moyen de laquelle on prétend faire une *évacuation*.

D'autres sans s'embarquer dans ces raisonnemens aussi faux qu'ils paroissent solides à ceux qui manquent de discernement, peuvent passer pour être plus judicieux, quand ils disent que ceux qui ont été saignez ne doivent pas dormir de crainte que leur bras ne se délie dans les mouvemens déréglés auxquels beaucoup de gens s'abandonnent durant le sommeil.

Pour moi s'il m'étoit permis de m'expliquer là-dessus, n'étant à beaucoup près ni Physicien ni Docteur, je dirois qu'il est vraisemblable que le sommeil est au-
tant

tant & plus salutaire après la saignée que dans aucun autre tems, parce que rien n'est plus propre à rafraîchir tout le corps; ce qui est une des principales fins de la saignée, & que rien aussi par conséquent n'est plus capable de donner au sang un calme parfait après le trouble que l'évacuation pourroit y avoir causé; joint à cela que tous les Médecins ordonnent ce remede contre les insomnies, & que ceux à qui il arrive de dormir après la saignée, par la seule pente qu'ils ont dans ce tems-là vers le sommeil, plus grande encore que dans un autre tems, ne s'en trouvent pas incommodés. A l'égard du flux de sang que l'on craint pour ceux qui dorment avec inquiétude, on les peut mettre en sûreté par un double bandage bien fait & bien ferme; ou pour mieux faire encore, on peut engager quelque personne à

rester auprès d'eux, pour les retenir dans leurs agitations, si ce sont des personnes d'un certain grade.

Il est bon de s'abstenir de prendre de la nourriture après la saignée, jusqu'à ce que le sang & les esprits aient repris leur assiette naturelle; car les ferments qui servent à la digestion, agissent mieux quand ils sont dans leur état naturel, que lorsqu'ils sont émûs. L'intervale ordinaire est d'une heure, si ce n'est que le malade étant foible pour n'avoir rien pris depuis long-tems, on pourroit pour lors lui faire prendre quelque chose propre à rétablir ses forces, incontinent après l'opération, comme un peu de vin, ou de quelque autre essence. La nourriture que l'on donne après la saignée, doit être légère & de facile digestion; desorte qu'un bouillon de viande médiocrement nourris-

fant, est ce que l'on peut prendre de meilleur.

Enfin, quoique j'aye déjà dit quelque chose dans le précédent Chapitre sur la maniere de bien placer le sang tiré, je crois être obligé d'ajouter en finissant celui-ci, que les palettes doivent être posées selon qu'elles ont été tirées, dans un lieu qui soit exempt de fumée, d'un grand vent, & qui ne reçoive point les rayons du soleil, parce que toutes ces choses changent la disposition des particules de la surface du sang, & ne permettent pas au Médecin d'en bien juger.

Il faut encore que les vaisseaux qui reçoivent le sang, soient d'argent, d'étain, de verre, ou de fayance, parce qu'il s'y conserve beaucoup mieux, & n'y reçoit aucune altération, comme il arriveroit dans ceux de cuivre & d'airain. Il faut de plus que ces mê-

mes vaisseaux soient bien lavez & essuyez ; car quand il est reçu dans un vaisseau encore imbu d'humidité, il paroît toujours plus rouge & plus vermeil, pour des raisons que nous dirons dans la suite.

CHAPITRE XVII.

Ce que l'on doit remarquer dans le sang tiré.

QUoique le jugement du sang regarde particulièrement les Médecins, il est cependant nécessaire que les Chirurgiens aient quelques notions générales des conséquences que l'on peut tirer de sa bonne ou mauvaise qualité, par la considération de sa couleur & de sa consistance, de son odeur & de sa saveur, afin qu'ils ne soient point réduits à demeurer sans réponse, lorsque les malades toujours inquiets de leur état, les

interrogent sur cet article, qui est dans la plupart le fondement de leur crainte ou de leur espérance : outre qu'il y a des gens bien sensez & moyennement crédules, qui ne s'imaginent pas que toute la science soit si absolument dévolue à la qualité de Docteur, qu'un Chirurgien n'en puisse avoir quelque petite part.

Comme le sang est composé de diverses particules pour réparer les différentes parties qui composent le corps, il est aisé de concevoir que quelque forte que soit la liaison qu'elles ont entre elles, pour ne former qu'un seul corps liquide, apparemment uniforme, elles peuvent néanmoins par accident recevoir des arrangemens différens, à l'occasion des mauvais sucs qui peuvent s'insinuer dans les conduits qui les contiennent, & qui peuvent augmenter ou ralentir leur mouvement, leur cau-

fer des fermentations irrégulières, des dissolutions & des coagulations, & ainsi faire dégénérer le sang de son état naturel.

Or comme c'est l'arrangement des parties de quelque corps que ce soit, qui par une certaine réflexion de la lumière dans le fond de nos yeux, nous le fait voir d'une certaine couleur; il s'ensuit que les parties qui composent un corps, ne peuvent changer de situation, sans changer la couleur du corps qu'elles composent. Cela posé, il suffit de sçavoir qu'elle est la couleur du sang, lorsque l'animal jouit d'une santé parfaite, pour conclure que le sang est mauvais lorsqu'il s'éloigne de cette couleur; & comme il n'y a qu'un seul & unique arrangement de ses parties, qui lui donne cette couleur qui le fait passer pour un bon sang, il y a aussi différentes situations de ses particules, qui lui

donnent la variété des teintures qui nous le font paroître mauvais.

Le sang passe pour être bon & pour avoir sa couleur naturelle, quand il est rouge & vermeil ; & c'est principalement dans le poumon qu'il acquiert cette couleur, suivant les expériences que M^r *Louyer* a faites. Mais de tirer du sang de différens vaisseaux, comme de la véne-cave, de l'artere pulmonaire, de la véne du poumon, & de l'*aorte* ; & de voir que le sang qu'on tire de la véne-cave est d'un rouge brun ; que celui qu'on tire de l'artere pulmonaire est d'une couleur toute pareille, quoiqu'il ait passé dans la cavité droite du cœur ; que celui qu'on tire de la véne du poumon est d'un rouge brillant au possible ; & enfin que celui qu'on tire de l'*aorte*, après avoir passé dans la cavité gauche, n'est pas d'une plus belle couleur : de tout cela,

dis-je, il semble que c'est avec assez de raison qu'on attribue au nitre contenu dans l'air qui entre & sort sans cesse du poumon, la vertu de disposer les parties du sang d'une manière à nous le faire paroître de cette couleur rouge & vive.

Ce fait est encore confirmé par une autre expérience, qui est qu'après avoir tiré du sang dont la surface est rouge & vermeille, si l'on vient à enlever cette surface, celle qui paroît ensuite est d'un rouge brun ; mais après avoir été quelque tems exposée à l'air, elle revient d'un rouge aussi brillant que celle qui a été enlevée. Ce qui n'arrive vrai-semblablement que parce qu'il y a dans l'air quelque principe dont l'impression est capable de disposer tellement les parties de la surface du sang, que la lumière qu'elles nous réfléchissent nous les fait voir de cette couleur.

Quand

Quand le sang tiré, lorsqu'il est refroidi, paroît bleuâtre, blanchâtre, jaunâtre, ou varié dans sa couleur, il passe pour du mauvais sang ; & pour lors les Médecins *Galénistes*, selon la différence des couleurs qui déguisent sa face, déterminent quelle est entre les quatre humeurs, dont ils prétendent que la masse du sang est composée, celle qui peche principalement, soit bile, pituite, mélancolie ou sang proprement pris. Les Médecins *Chymistes* au contraire rapportent ces couleurs diverses du mauvais sang, aux différentes exaltations des divers principes, tant actifs que passifs, qu'ils admettent dans la masse sanguinaire, quand il leur arrive de se dégager des autres : au lieu que le mélange égal des esprits, des sels, des soufres, de l'eau, & de la terre, maintient le sang dans son intégrité, qui nous est mani.

festée par sa couleur rouge & vive.

Sur ce fondement il est assez facile de résoudre trois questions que l'on peut faire sur la couleur du sang. Premièrement, pourquoi dans les fièvres malignes, & qui causent ordinairement la mort à ceux qu'elles attaquent, on tire assez souvent du sang d'une très-belle couleur. En second lieu, si le sang rouge & vermeil est toujours du bon sang; & comment peuvent subsister ceux à qui l'on tire toujours du sang de mauvaise couleur, même dans leur santé la plus parfaite, quand il leur arrive de se faire saigner par précaution.

Je répons à la première demande, que les Médecins estiment avec raison que c'est un mauvais signe, lorsque dans ces fortes de maladies le sang tiré se trouve d'une si belle couleur; parce qu'il

paroît par-là que la plus grande partie du sang déjà corrompue & destituée d'esprits ne se meut qu'à peine dans les premières artères, & n'a pas assez de mouvement pour parvenir jusqu'aux extrémités du corps.

A la seconde proposition, je dis que la couleur du sang tiré ne dépend pas seulement de la disposition de ses particules, telle qu'il la peut avoir de sa nature, ou acquérir par la maladie; mais encore de l'ouverture de la veine, de la manière dont il sort, & du vaisseau même où il est reçu.

Trop ou trop peu d'ouverture à la veine, empêche que l'on ne puisse bien juger du sang. Ce sont deux défauts dans la saignée, qui font que sa couleur est toujours autre qu'elle ne seroit, si l'ouverture étoit proportionnée au vaisseau. Car si l'ouverture est petite, le sang sort d'un fil délié & en

long tems , de maniere que ses particules reçoivent beaucoup plus l'impression de l'air , que quand il sort à plein canal & en peu de tems : ce qui fait que beaucoup de parties d'air chargées de nitre , agissant sur une plus petite quantité de sang , lui donnent plus aisément la couleur rouge. Si l'incision est trop grande , le sang , au lieu de jaillir , coule autour du bras de celui que l'on saigne , & forme une nappe assez étendue par le moyen de laquelle il expose à l'air une grande surface ; & cet air agissant sur beaucoup de ses parties , leur donne encore cette même couleur ; outre qu'en ces deux rencontres le sang se refroidit & se caille bientôt , & perdant par conséquent bientôt son mouvement , ses parties hétérogenes n'ont pas le tems de se débarrasser les unes des autres pour se porter jusqu'à la sur-

face , qui nous paroît toujours rouge par l'impression du nitre de l'air qui la dispose comme elle doit être pour exciter dans nos yeux cette sensation *visive* que nous appellons *rougeur*.

Le vaisseau qui reçoit le sang contribue encore à sa couleur ; car s'il est reçu dans un vaisseau fort large & peu profond, il paroît toujours plus rouge que dans un vaisseau profond & étroit , parce que dans un vaisseau large , il offre beaucoup de ses particules à la discrétion de l'air , dont l'impression fait qu'il refroidit & se caille en fort peu de tems ; au lieu que tout le contraire arrive quand il est reçu , par exemple , dans des palettes qui sont étroites & profondes , où l'on voit qu'il conserve plus long-tems son mouvement & sa chaleur , au moyen de quoi ses parties diverses ont le tems de se débrouiller & de parve-

nir jusqu'à la surface pour en varier sa couleur.

Il est encore important de ne pas remuer le sang en le portant au lieu où on le veut garder, parce que dans l'agitation l'air faisant encore son impression sur le plus grand nombre de ses particules, il se refroidit bientôt, & les esprits se dissipent fort promptement, ce qui fait qu'il paroît plus rouge.

Si le sang est reçu dans un vaisseau qui soit encore imbu de l'eau froide dont on s'est servi pour le laver, il paroît toujours d'une belle couleur, parce qu'il se refroidit d'abord, & son mouvement cessant aussitôt, il ne permet pas à ses parties diverses de parvenir jusqu'au haut du vaisseau.

Il ne s'ensuit donc pas toujours que le sang rouge & vermeil soit du bon sang, bien qu'il en ait la

couleur, puisque les défauts qui se font rencontrent dans l'opération, le font paroître beau, quoiqu'il soit effectivement mauvais.

Ce ne feroit pas aussi raisonner juste, de conclure toujours que la saignée a été mal faite, lorsque le sang est rouge & vermeil, vû qu'il doit avoir cette couleur en bien des rencontres, quoique l'opération ait été fort bien faite, comme, par exemple, lorsque l'on saigne des gens qui jouissent d'une assez bonne santé, seulement par précaution, ou pour des incommoditez fort legeres, leur sang doit pour l'ordinaire avoir les marques d'un bon sang, n'ayant en eux aucune cause qui l'ait pû faire dégénérer de son état naturel.

Les personnes que l'on saigne aussi dans un état de foiblesse, ou pour n'avoir pas pris de nourriture depuis long-tems, & que la

crainte de la saignée ou l'horreur du sang font devenir foibles aussitôt que la vène est ouverte, & dont les forces par conséquent ne permettent pas au sang de s'élan- cer avec violence, ces gens-là, ont toujours du sang qui est d'une fort belle couleur pour les mêmes raisons que j'ai déjà plu- sieurs fois alleguées. On voit en- core dans les maladies les plus malignes, que l'on tire souvent aux malades de fort beau sang, quoique les vaisseaux soient bien ouverts, pour la raison que j'ai dite en répondant à la première proposition.

Le mauvais sang tiré n'est pas aussi toujours une marque certai- ne que la saignée a été bien faite; car il y a des gens dont tout le sang est si corrompu & si dépravé, qu'il paroît toujours mauvais, quoi- qu'il forte mal du vaisseau, qu'il soit mal reçu, & que la saignée

soit mal faite. C'est pour cela que les habiles Médecins qui ne veulent pas juger des choses trop légèrement, avant que de rien prononcer sur le sang tiré, ont égard à toutes les circonstances que j'ai marquées, & s'informent soigneusement de la maniere dont il est sorti, quand ils n'ont pas vû faire l'opération.

A l'égard de la troisiéme question qui regarde ceux à qui l'on tire toujours du sang de mauvaise couleur, en quelque état qu'ils se trouvent, dans la difficulté qu'il y a d'expliquer la cause d'un effet si contraire à toutes les maximes que nous venons d'établir, on ne peut se tirer d'affaire que par quelque conjecture. Celle qui me paroît la plus vrai-semblable, est de dire que le sang de ces gens-là doit être chargé de beaucoup d'acides qui tiennent de la nature du vitriol, & qui donnent à leur sang

cette couleur, de la même manière que le vitriol mêlé avec le sang, après même qu'il est sorti de ses vaisseaux, lui donne une couleur semblable à celle de sa nature. De-là vient que ces sortes de personnes ne s'en trouvent point incommodées, suivant cette maxime reçue de tous les Philosophes, & fondée sur l'expérience, *que l'on n'est point blessé des choses avec lesquelles on s'est pour ainsi dire naturalisé par une longue habitude.*

La consistance du sang après son refroidissement, contribue encore à faire connoître sa qualité bonne ou mauvaise. Car s'il conserve sa liquidité après qu'il est entièrement refroidi, les Medecins estiment que c'est la marque d'une corruption & d'une désunion entière de tous ses principes; & qu'au contraire s'il se caille d'abord, c'est un effet de sa grossière-

ré, & la marque d'un défaut d'esprits qui ne peuvent lui donner lieu de se bien mouvoir, lorsqu'il est contenu dans les vènes.

La bonne consistance du sang refroidi, dépend donc d'une médiocre liaison que ses parties doivent avoir les unes avec les autres, de la même manière qu'une gelée bien faite, sans former un corps tout-à-fait solide, s'éloigne de la liquidité.

Il est rare que l'on puisse juger du sang par l'odeur qui en exhale, & sa mauvaise odeur ne devient gueres sensible qu'en deux rencontres; ou lorsque l'arrangement naturel de ses parties est tout-à-fait détruit, ou lorsque la meilleure partie du sang croupit dans les vènes sans action & sans mouvement, comme on l'a vu quelquefois dans ceux qui étoient atteints de la ladrerie ou d'une vérole fort invétérée. Ce qui est

un signe très-pernicious ; & ceux qui ont le sang infecté jusqu'à un tel degré de corruption , ne doivent pas espérer de vivre longtemps.

Cependant quoique la mauvaise odeur du sang ne se fasse pas sentir pour l'ordinaire , il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de danger de respirer avec l'air les corpuscules malins qui s'échappent du sang ; que l'on tire aux malades , puisque l'on sçait par expérience qu'entre les Chirurgiens qui travaillent dans les Hôpitaux , ceux qui font plus de saignées sont plutôt attequez de fièvres malignes , par la contagion de l'air qu'ils respirent , que ceux qui pansent des playes qui rendent une odeur extrêmement mauvaise. Ce que l'on ne peut attribuer qu'à la disposition qu'ont ces corpuscules détachez du sang à pénétrer les arteres & les vénes dans les orga-

nes de la respiration & de l'odorat.

On ne s'attache gueres à juger du sang par la faveur : cependant la faveur douce passe pour être celle qui lui est plus naturelle ; & quand il est acide , amer , salé , ou qu'il y a quelqu'autre faveur qui s'éloigne de la douce , il passe pour être du mauvais sang.

Enfin il n'y a que des imposteurs & des fourbes qui puissent se vanter de connoître par la vûe du sang le pucelage dans les vierges , la grossesse dans les femmes , & le mal vénérien dans les deux sexes ; car quoiqu'il soit vrai qu'il arrive au sang de notables changemens dans tous ces états , nous n'avons pas assez de connoissance de la disposition de ses particules naturelle & contre nature , pour pouvoir descendre dans un semblable détail ; & toutes ces choses sont si cachées , que la vie de l'homme

ne suffiroit pas pour y rien connoître de certain , quand il en feroit son unique étude.

Il faut donc mettre ceux qui ont ces fortes de prétentions , au rang de ces autres fourbes qui veulent connoître toutes sortes de maladies , & juger de leurs événemens , par la vûe des urines , qui seule ne donne pas plus d'éclaircissement que celle du sang ; & si l'on a vû quelquefois tout un grand peuple sotement crédule & ridiculement prévenu en faveur de ces charlatans , les suivre en foule & publier partout quelques prédictions & quelques réussites , dont ils étoient uniquement redevables au hazard , il ne faut pas s'en étonner ; l'extrême empressement qu'ont tous les hommes , jusqu'aux plus éclairés , pour trouver les moyens de se maintenir en santé & de prolonger leur vie , leur fait faire à eux-mêmes toutes

les avances qui sont nécessaires à ceux qui les veulent tromper sur cet article ; & il leur est impossible de s'en défendre , surtout lorsque ces misérables ont l'adresse de joindre le merveilleux à leur impudence & à la témérité de leurs promesses.

CHAPITRE XVIII.

Des accidens qui suivent la saignée.

AU tant que la saignée donne de réputation aux Chirurgiens , lorsqu'ils ont l'avantage de réussir dans la pratique de cette délicate opération ; autant leur cause-t-elle de scandale & de déplaisir , lorsqu'en certaines rencontres elle est suivie de ces fâcheux accidens qui n'éclatent toujours que trop à leur honte & à leur dommage.

Mais cet éclat, tout chagrinant

qu'il est par lui-même, leur est encore plus préjudiciable, quand ils n'ont pas assez de fonds & de capacité pour remédier à ces accidens. Car outre que ceux-là ne manquent pas, pour ainsi dire, qui trouvent sur le champ les moyens de réparer leur faute, il est vrai encore que leurs confreres, dont ils sont obligez pour lors d'emprunter le secours, ou qui sont appelez pour cela contre leur volonté, ne cherchent que trop souvent les moyens de leur nuire, au lieu de les soutenir, pour s'élever eux-mêmes sur leurs débris, par la plus indigne de toutes les lâchetes.

Cela me fait croire que je ferai plaisir aux jeunes Chirurgiens de leur enseigner dans ce Chapitre & dans les deux suivans, quels sont les accidens dont la saignée peut être suivie, & les moyens de remédier sûrement même aux plus
fun-

funestes & aux plus pernicioeux, afin qu'ils soient en état, si quelque malheur leur arrive en saignant, de se passer en bien des rencontres du triste secours de ces politiques interessez qui sacrifient tout à leur avarice & à leur propre gloire.

Les accidens qui surviennent à la saignée, sont de trois sortes, très-légers, médiocres, ou très-grands. La premiere disgrâce qui arrive souvent au Chirurgien qui saigne beaucoup, est de manquer d'ouvrir la véne, ou de l'ouvrir si mal, que le sang ne sort qu'avec beaucoup de peine.

Le Chirurgien peut manquer d'ouvrir la véne pour plusieurs raisons: premierement parce qu'elle n'a pas une ferme assiette sous la peau, & qu'il ne lui est pas aisé de l'assujettir & de l'empêcher de fuir sous la lancette: ou parce qu'elle est fort profonde, & que l'o-

pérateur appréhende , en faisant l'incision aussi profonde qu'il faudroit , de toucher avec la vène , quelque autre partie dont la blessure seroit dangereuse : ou parce que son attouchement le trompe , lui faisant croire qu'il y a très-certainement une vène à l'endroit qu'il touche , quoiqu'effectivement elle n'y soit pas.

La vène peut être mal ouverte , parce que l'incision a été faite un peu trop haut ou trop bas ; ou parce que la vène étant roulante , lorsque le Chirurgien cesse de la tenir sujette avec son doigt , pour permettre au sang de sortir , son ouverture ne se rencontre plus vis-à-vis celle de la peau , qui sert alors d'obstacle à la sortie du sang. La vène est encore mal ouverte , quand l'incision est trop petite à proportion de sa grosseur , ou qu'elle est trop grande : mais la trop grande ouverture n'est pas un

défaut, pour ainsi dire, car la saignée n'en est pas moins bonne.

Si le Chirurgien manque d'ouvrir la vène, parce qu'elle a fui sous la lancette, il doit faire enforte de l'affujettir de nouveau, vis-à-vis de l'incision qu'il a faite, & tâcher de la trouver dans cette même ouverture; ou s'il ne le peut pas, il doit piquer de nouveau, au-dessus, au-dessous, ou à l'endroit de quelqu'autre vène, s'il en paroît, sans marquer aucune crainte ni surprise, comme beaucoup de Chirurgiens qui se trouvent déconcertez dès qu'ils manquent une saignée, & qui étonnent plus les malades & les assistans par leur propre trouble, que par la faute qu'ils ont faite, qui n'est souvent, comme j'ai dit, que fort légère. S'il a manqué de trouver la vène, pour n'avoir pas fait une incision assez profonde, il peut porter de nouveau sa lan-

cette dans la même incision, jusqu'à ce qu'il la rencontre, ou tâcher de l'ouvrir dans un autre endroit avec plus de succès.

Si son attouchement l'a trompé, il doit toucher en d'autres endroits, & tâcher de juger plus juste du lieu où est la vène, en redoublant son attention durant un plus long tems: & si des longs attouchemens & des longues recherches ne lui donnent point de certitude de bien ouvrir aucun vaisseau, il vaut mieux différer la saignée, du matin au soir, ou du soir au lendemain; car dans cet intervalle la disposition des vènes peut changer, & ceux qui saignent beaucoup, sçavent par expérience que l'on est quelquefois obligé d'abandonner des saignées, que l'on fait quelque tems après avec assez de facilité.

Si le sang d'une vène mal ouverte fort si mal que l'on ne puisse

pas espérer de soulager le malade par une telle saignée, il faut le saigner de l'autre bras, ou différer l'opération, si la maladie demande qu'elle soit faite au même bras, principalement si la vène est profonde; car ces sortes de vènes ne peuvent plus se gonfler, dès qu'elles ont commencé de se vider, même d'une très-petite quantité de sang. Si l'incision est trop petite, il faut faire la même chose. Si elle est trop grande, & que l'on fasse la saignée pour une légère indisposition, on laissera couler le sang autour du bras; mais si la maladie est grande, & qu'elle demande que le Médecin juge du sang par sa véritable couleur, il faut diminuer l'ouverture en la ferrant un peu, afin que le sang puisse s'élancer; car quand il sort de cette manière, on en juge mieux, pour les raisons que j'ai rapportées dans le précédent Chapitre.

D'autres accidens qui suivent la saignée, & qui peuvent encore passer pour légers, sont un petit amas de sang sous la peau, qui forme une petite tumeur qu'on nomme *trombus*, & qui ensuite peut être cause d'une suppuration légère, précédée d'une petite inflammation avec un peu de douleur. Une lancette mal polie & mal tranchante, peut encore être cause que la petite incision de la saignée ne se reprend pas facilement, à raison de la violence que la peau a soufferte dans le tems de la division. Les efforts que le malade a pû faire inconsidérément bientôt après la saignée, peuvent encore empêcher l'union, en donnant lieu à quelque peu de sang de se glisser sous la peau & entre les lèvres de l'incision; ce qui fait qu'il se forme une galle sur la playe, qui incommode le malade pendant quelques jours.

On remédie facilement à tous ces accidens legers, ufant d'abord de quelques remedes adouciffans & fuppurans, & enfuite de *deficcatifs*, en fe fervant par exemple, autour de la plaie, d'une onction faite chaudement avec l'huile rofat & le vinaigre, mettant fur l'ouverture un peu de l'onguent *basilicum*, le cerat de Galien par-deffus, & un linge en plusieurs doubles, trempé dans l'*oxicrat* tiède. Après l'inflammation appaifée & la fuppuration faite, il fuffit de mettre fur la plaie un petit emplâtre de cérufe brûlée, de *diapalme*, de *minio*, ou de quelque autre femblable, pour deffécher la plaie & fermer la cicatrice.

Quelquefois le bras paroît meurtri après la faignée, quand on a trop ferré le bandage, ou aux perfonnes délicates & difficiles à faigner, quand on a par un long

attouchement fait des impressions un peu fortes à l'endroit de l'ouverture, ou quand il s'est épanché un peu de sang sous la peau ; mais cet accident ne cause point de douleur, & il ne faut au plus que bassiner les endroits meurtris d'un peu d'eau-de-vie, pour faire reprendre à la peau sa couleur naturelle.

La piquure de la membrane commune des muscles, est un accident de la saignée, qui a souvent d'assez fâcheuses suites, & assez chagrinantes pour le Chirurgien. Il est à remarquer que cette membrane prétendue est un véritable tendon large, formé de l'extension des tendons & de l'allongement des muscles qui servent à étendre le coude, lequel enveloppe tout l'avant-bras, comme le muscle large, que l'on nomme *fascia lata*, entoure presque toute la cuisse & la jambe : que ce tendon

est fort sensible, & qu'ainsi il ne faut pas s'étonner si la piquure est suivie d'assez grands accidens, comme de fièvre, d'une fort grande inflammation qui s'étend en peu de tems à toute la partie intérieure de l'avant-bras; d'une tumeur dure à l'endroit de la piquure, qui se termine par un abcès considérable, quelquefois même par plusieurs, depuis la partie supérieure du bras jusqu'à l'extrémité de la main, principalement quand cet accident arrive en des lieux où l'air est corrompu, comme dans les Hôpitaux des grandes Villes ou des Armées, ou à des sujets dont le sang est impur & fort échauffé par la fatigue qu'ils ont soufferte, & par leur mauvais régime; comme je l'ai vû arriver en l'année 1684, dans l'Hopital Royal du Siège de Luxembourg, à quantité de Soldats qui avoient été mal saignez par les Chirur-

giens de leur Compagnie.

Quelquefois à la vérité tous ces accidens n'arrivent pas, & la fuite de cette piquure se borne à faire sentir au malade une douleur assez considérable depuis l'incision jusqu'au pouce, qui l'incommode principalement lorsqu'il veut renverser le poignet, d'autant que cette enveloppe contribue à ce mouvement ; & cette douleur ne se dissipe qu'après un long tems.

On s'apperçoit d'abord de cet accident par la grande douleur que le malade ressent dans le tems de la piquure, laquelle s'étend jusques vers le pouce, où ce tendon se termine. On ne peut se précautionner trop tôt contre les fuites dont j'ai parlé, par des défensifs, comme par l'onction d'huile rosat & de vinaigre, de la même huile battue avec le blanc d'œuf, le bol d'Arménie, & le cerat de Galien ; par deux saignées

faites promptement de l'autre bras. Et quand la douleur, l'inflammation & la tumeur augmentent, il faut se servir du cataplasme anodin, fait avec le lait, la mie de pain, le safran, l'onguent *populeum*, & l'huile rosat; & tâcher de déterminer la suppuration à se faire par l'ouverture de la saignée, en appliquant sur l'incision quelque médicament capable de la procurer, comme sont l'emplâtre divin, le *diachilon* avec les gommes, ou le cataplasme fait avec l'ozeille, l'oignon de lys, & l'onguent *basilicum*; & mettre sur tout le bras & l'avant-bras des linges trempés dans l'oxicrat tiède. Si l'abcès se produit ailleurs qu'à l'ouverture, il faudra l'ouvrir quand le pus sera formé, & continuer le traitement comme celui d'un autre abcès à l'ordinaire.

Si tous ces accidens n'arrivent pas après cette piquure, & que le

malade se plaigne seulement de la douleur qu'il ressent depuis l'endroit de la saignée jusqu'au poignet, sans inflammation & sans menace de suppuration, il faut pour appaiser cette douleur, se servir de l'onction d'huile rosat mêlée avec l'eau-de-vie, ou l'esprit volatil de sel armoniac, faite deux ou trois fois le jour, bien chaudement. On peut user ensuite de celle de vers avec l'esprit de vin, ou l'eau de la Reine d'Hongrie, & frotter même tout l'avantbras avec l'onguent d'*althæa*, ou de *martiatum*, fondus.

La plus grande peine qu'ait le Chirurgien dans ce traitement, lorsque les accidens sont considérables, est de se rendre maître de l'esprit du malade & des assistans, pour empêcher l'éclat qui lui est toujours défavantageux. Il y pourra réussir par le soin qu'il aura de bien panser le blessé, de le visiter

plusieurs fois par jour, & lui faire voir par sa contenance ferme & résolue, que rien ne l'étonne, qu'il est sûr d'un bon succès, & de maîtriser facilement tous ces accidens par le moyen des remèdes.

CHAPITRE XIX.

De l'érési-pele qui survient après la saignée, de la piquure du tendon, & de celle du nerf.

TROIS grands accidens & difficiles à surmonter, suivent quelquefois ou accompagnent la saignée. Le premier est un érési-pele obstiné & malin: le second est de piquer avec la véne un nerf ou un tendon; & le troisième est d'ouvrir l'artere au lieu de la véne, ou de les ouvrir l'un & l'autre en même tems. Je traiterai dans ce Chapitre des moyens de remédier

à l'éréfipele , à la piquure du nerf , & à celle du tendon ; & dans le fuyvant je m'expliquerai fur l'ouverture de l'artere , où je donnerai la maniere de prévenir les accidens dont elle eft fuivie , & de s'opposer même à leur progrès , quand ils font dans leur plus grande vigueur.

C'est souvent avec beaucoup d'injustice que l'on attribue à l'ignorance du Chirurgien , par quelque faute commise en faisant l'incision de la vëne , la cause de l'éréfipele qui survient après la saignée ; car quoique la piquure de la membrane musculeuse , celle du nerf ou du tendon puissent quelquefois donner lieu au séjour du sang bouillant & bilieux qui fournit la matiere de cette maladie dans les endroits où on la voit paroître , il est néanmoins constamment vrai que l'éréfipele succede quelquefois à l'ouverture de

certaines vènes si grosses & si apparentes , que le Chirurgien le moins expert ne pourroit en les ouvrant toucher aucune partie , dont la blessure pût donner lieu d'appréhender le moindre accident.

On ne peut donc alors attribuer raisonnablement la cause d'un accident si fâcheux , qu'à la mauvaise disposition du sang du malade , que l'ouverture de la vène a déterminé à se porter par le moyen des arteres , vers la partie où elle s'est faite , suivant la loy du mouvement circulaire , avec tant d'abondance & de rapidité , qu'il n'a pû ensuite retourner par les vènes avec la même facilité ; & ce qui confirme une conjecture si vrai-semblable , c'est qu'en même tems que ce sang bouillant & impétueux cause une inflammation extraordinaire , & une très-grande tension au bras saigné , la

même inflammation arrive au poumon, qui cause au malade la difficulté de respirer, le crachement de sang, & tous les accidens de la *péripneumonie*, & dont il meurt quoiqu'on puisse faire, après l'entière résolution de l'érysipele, comme je l'ai vû arriver plus d'une fois; joint à cela que l'inflammation est souvent moins grande au lieu de la saignée qu'à d'autres endroits qui en sont fort éloignez.

L'érysipele paroît assez par la grande enflure du bras qui s'étend depuis l'épaule jusqu'à la main, avec une fusée qui se continue depuis l'aisselle jusqu'au coude; toute la peau est rouge & fort enflammée, & la rougeur est tantôt plus grande dans un endroit & tantôt dans un autre, ce qui désigne le caractère d'une humeur érysipélateuse. La fièvre continue s'allume, le malade ressent une dou-

leur *tensive* & brûlante qui ne lui donne point de repos, la difficulté de la respiration se déclare, les crachats deviennent rougeâtres, & la ferveur du sang se fait connoître par la grande chaleur qui se répand dans toute l'habitude du corps.

Pour remédier à tous ces accidens, il faut d'abord avoir recours à la saignée de la partie contraire, & la réitérer jusqu'à cinq, six, sept & huit fois en fort peu de tems, pour faire promptement une grande *diversion*. Il faut en même tems pour modérer l'ardeur du sang, se servir de remedes intérieurs & extérieurs.

A l'égard des remedes intérieurs, le Chirurgien doit prendre l'avis du Médecin, quand il est dans un lieu où il peut espérer d'avoir cet avantage ; mais s'il ne peut pas se promettre d'être assisté d'un tel secours, il doit rappel-

ler toutes ses connoissances pour tirer son malade du danger qui le presse, & mettre à couvert sa propre réputation.

Il commencera pour cet effet à faire observer au malade un régime exact qui tende à humecter, rafraîchir & purifier toute la masse sanguinaire, le réduisant à ne rien prendre que des bouillons faits avec le veau, la volaille & les feuilles de chicorée, de laitue, de pourpier, cerfeuil, bourache & buglose, & un peu de gelée qui ne soit pas trop nourrissante.

Il lui conseillera de boire beaucoup de tisanne faite avec les racines de scorsonnaire, guimauve, nénuphar, chiendent & réglisse; & tous les soirs il lui fera prendre deux prises d'*apofeme* fait avec la même tisanne, dans laquelle on fera bouillir les quatre semences froides, après quoi l'on y dissoudra une once de sirop de guimau-

ves, & autant de *diacodium*.

S'il arrive que l'éréfipele s'étende beaucoup, & gagne jufqu'à la poitrine, il ne fera pas mal de lui faire prendre au matin dans fon premier bouillon, ou dans quelques eaux cordiales, comme font celles de fcabieufe, de *scordium*, de chardon benit, de fcorfonnaire ou d'*alleluia*; la poudre de viperes, pour purifier fon fang, rectifier fa dépravation, calmer l'irrégularité de fes mouvemens, & fortifier les parties intérieures, contre les impressions de cette bile farouche, répandue dans toute la maffe des humeurs. Il fomentera le bras attaqué de l'éréfipele avec la décoction tiede de l'eau fimple, dans laquelle on aura fait bouillir la racine d'*althæa*, les feuilles de mauves, guimauves, violiers, pariétaire, fenneçon, bete, mercuriale; ajoutant après l'ébullition, un peu de vinaigre

rosat , & renouvellera cette fomentation trois ou quatre fois dans la journée ; il trempera des linges en plusieurs doubles dans cette même décoction , qu'il appliquera chaudement sur la partie malade ; ou bien il l'enduirá d'un liniment composé avec les fucs de *solanum* , de plantain , & de *sempervivum* , les mucilages des semences de *psillium* , de lin & de fénugrec tirez dans l'eau de roses , l'huile de pavot , le camfre , le safran & le cerat de Galien : s'il n'aime mieux appliquer sur cette même partie le cataplâme anodin de lait & de mie de pain blanc cuits ensemble , en consistance de bouillie fort claire , y ajoutant ensuite les jaunes d'œufs , le safran , l'huile rosat ; & si la douleur est extrême , l'extrait liquide d'opium.

Quand la douleur & l'inflammation sont un peu moderées , il

est bon de se servir d'un cataplâme un peu plus *résolutif*, fait avec les farines d'orobes, de lupins, & de graine de lin, cuits dans l'oximel, ajoutant ensuite les fleurs de roses, de camomille, & de mélilot, & les huiles d'anet & millepertuis.

Si l'érésipele cause des ulceres en quelque endroits du bras, il usera pour les bassiner d'une lotion faite avec l'*aristoloche*, la pervenche, la petite centaurée, la gentiane, l'absinthe, & le *sanicle*, & il appliquera dessus, après la lotion faite, l'onguent *nutritum*, le *pompholix*, le *dessicatif* rouge, l'onguent de céruse, le cerat fantalin, ou d'autres semblables dessicatifs.

Si la grandeur du mal fait craindre l'extinction de la chaleur naturelle & la mortification, il se servira des remedes que je proposerai incontinent contre la gan-

grene , en parlant de la piquure du nerf & du tendon.

De tous les accidens de la saignée , il n'y en a point dont les suites soient si dangereuses que sont celles de la piquure du nerf & du tendon ; car quoique ces deux parties soient différentes , leurs blessures sont à peu près suivies des mêmes symptômes , & la maniere de les traiter est toute semblable.

Il est assez rare que le Chirurgien pique en saignant , le principal conduit du nerf , qui se trouve au bras au-dessous de l'artere qui accompagne la *basilique* ; car étant placé de cette maniere , il faudroit que l'on fit pour l'atteindre une ponction extrêmement profonde. *Ambroise Paré* assure néanmoins que ce nerf fut piqué en sa présence au Roy Charles IX. & que ce grand Prince fut long-tems incommodé de

cette piquure , après même que l'on eut avec peine appaisé la fougue des premiers accidens , par les remedes dont on se servit à l'heure même , & que l'on continua dans la fuite.

Il arrive bien plus souvent qu'en voulant ouvrir la *médiane* qui est quelquefois fort enfoncée, on touche le tendon du muscle que l'on nomme *biceps*, qui sert avec un autre que l'on appelle *brachial* intérieur, à faire plier l'avant-bras, attendu que cette vène est pour l'ordinaire immédiatement au-dessus & à côté de ce tendon. En un mot , soit que l'on touche le nerf ou le tendon, on le connoît d'abord par l'extrême douleur que le blessé ressent à l'instant de la piquure , par la tumeur énorme qui arrive au bras , accompagnée de pulsation très-grande , d'inflammation excessive , & de la fièvre continue ; & si

on ne remédie promptement à tous ces symptômes, la convulsion survient au blessé, & il ne tarde guères à tomber dans le délire, aussi-bien que la partie blessée en gangrene & en mortification, qui emportent le malade en fort peu de tems.

La saignée fréquemment réitérée est d'un grand secours pour prévenir d'abord & modérer tous ces fâcheux accidens. Le régime du malade doit être semblable à celui que j'ai proposé pour l'*érési-pele*, la tifanne & les bouillons altérans & rafraîchissans ; les clistères laxatifs, les *aposemes*, conviennent aussi dans cette occasion. Mais la principale application du Chirurgien doit être à traiter la partie blessée. La première vûe qu'il doit avoir pour bien réussir, est d'appaiser la douleur, d'empêcher le grand dépôt dont cette blessure est toujours suiv-

fuivie. Il faut pour cela se servir de défensifs sur les endroits éloignez de la plaie, au-dessus & au-dessous, faits avec l'huile rofat, les blancs d'œufs, le bol d'arménie, les fucs de *solanum* & du *sempervivum* & le vinaigre ou l'oxicrat fait avec les eaux de plantain, de morelle, de roses, de jusquiame, de cigue, & le fort vinaigre en plus grande quantité que dans l'oxicrat ordinaire, dont on se sert simplement pour rafraîchir.

Les Auteurs proposent d'insinuer dans la plaie chaudement des huiles de parties subtiles, capables de dessécher & absorber l'humidité qui sort du nerf, laquelle acquiert bientôt une qualité maligne, âcre & piquante. *Guy de Chauliac* appelle cette humidité ainsi dégénérée de son état naturel, *sanie nitreuse & érugineuse*, contre laquelle il propose l'usage de l'huile de *sabine* préférable-

ment à celui de toutes les autres huiles. A son défaut l'on peut se servir de l'huile de terebenthine mêlée d'eau-de-vie, ou de l'huile d'*hipericon*, de lys, de renard, de *castoreum*, d'euphorbe, & de l'huile d'œufs, si la douleur est excessive; & si l'on manquoit de ces huiles composées, on pourroit employer l'huile commune dans laquelle on auroit fait bouillir de la rue & de l'anet. Il faut frotter tout le bras long-tems & chaudement avec les huiles de roses, de camomille & de lys mêlées ensemble avec du fort vinaigre, puis l'entourer & le couvrir de cataplasmes semblables à ceux que nous avons ci-devant proposez contre l'érysipele, ou d'un emplâtre de *diacalciteos* ou d'*oxicroceum* dissous dans l'huile rosat & le vinaigre, ou de fomentations émollientes & quelque peu résolutive, aiguisées d'un peu de sel armoniac.

Quoique tous ces remèdes aient été judicieusement prescrits par ceux qui ont écrit des plaies des nerfs, & qu'ils puissent beaucoup contribuer à leur guérison, il arrive néanmoins fort souvent qu'ils ne produisent pas l'effet que l'on en attend, parce qu'ils ne sont pas assez puissans pour détruire efficacement la cause des fâcheux accidens qui succèdent à ces fortes de plaies. Or la cause de tous ces accidens est le suc nerveux qui s'échape par l'extrémité du nerf ou du tendon piqué, & qui étant hors de son lieu naturel, se fermente, irrite les parties qu'il touche, & oblige par cette irritation le muscle à se gonfler & à se contracter; ce qui cause un grand trouble dans les esprits qui abordent sans cesse à ce muscle; & cette agitation se communiquant bientôt aux muscles voisins qui reçoivent leur suc & leurs esprits

des mêmes nerfs, les oblige de même à se gonfler, donne lieu à une grande tension qui empêche le retour du sang par les vènes qui sont pressées par ce gonflement, & le sang qui s'arrête de plus en plus autour de ces muscles tendus, cause en peu de tems l'enflure & l'inflammation qui arrivent à tout le bras, & qui s'augmentent à un tel point, que la fièvre continue survenant, accompagnée de convulsion & de délire, la gangrene suit, & la mortification entière de tout le bras, si l'on n'a de bonne heure recours à la Chirurgie pour empêcher le progrès de cette *Iliade* d'accidens.

Le moyen que la Chirurgie fournit, est de dilater la plaie pour donner une issue libre à la mauvaise *sanie* qui séjourne sur le nerf, ou sur le tendon, & pour donner lieu au Chirurgien de porter aisément ses remèdes jusqu'au

fond de la plaie: c'est le sentiment de tous les habiles Praticiens. *Guy de Chauliac* est formel sur cet article, quand après avoir enseigné que la principale intention que l'on doit avoir en traitant la piquure du nerf, est d'extraire la *sanie érugineuse* du fond de la plaie, il dit, de l'autorité d'*Henric*, que le plus sûr moyen pour cela, est de couper les tégumens avec un rasoir. *Ambroise Paré* conseille la même chose, & tous ceux qui ont vû de ces sortes de blessures, sçavent par expérience qu'il ne faut pas attendre bien tard à faire des grandes incisions pour découvrir le fond du mal, & empêcher le séjour des matieres, d'autant que ces ouvertures trop long-tems différées n'ont pas le succès qu'elles auroient, si on les faisoit dans le commencement.

Après une suffisante dilatation faite au-dessus, au-dessous & jus-

qu'au fond de la plaie avec le bistouri, ou les ciseaux courbez, plutôt plus grande que trop petite; il faut couler dans l'ouverture le baume d'*Arceus* fondu & assez chaud, ou l'onguent digestif fait avec la terebenthine lavée dans l'eau-de-vie, la poudre de mirthe, l'huile d'œuf, & la gomme élémi: remplir la plaie de plumaceaux en quantité suffisante sans rien forcer, continuer sur toute la partie tuméfiée les mêmes onctions & les mêmes cataplasmes, emplâtres ou fomentations, jusqu'à ce que les accidens étant cessez & la suppuration faite, il faut incarner, dessécher & cicatriser cette plaie à l'ordinaire.

Mais la chose ne réussit pas toujours avec tant de bonheur, quand le Chirurgien, ou par ignorance, ou de crainte de faire éclater sa faute à son désavantage, & d'étonner le malade & les assistans,

tarde trop à faire de lui-même cette déclaration, ou à se fortifier pour la bien faire, du conseil de ceux qui peuvent voir plus clair que lui, dans une affaire où il se peut abuser pour y prendre trop d'intérêt.

Surquoi il est à remarquer que dans cette rencontre où le blessé court un très-grand danger, le Chirurgien ne doit plus garder de mesures sur ce qui le regarde en son particulier, & qu'il doit au contraire en bonne conscience sacrifier sa propre réputation au bien de celui qu'il traite, pour réparer autant qu'il peut la faute qu'il a commise. Outre qu'il lui est plus avantageux de choisir lui-même les consultants, que d'attendre le choix du malade, ou de ceux qui entrent dans ses intérêts, qui ne manqueront pas d'en demander lorsqu'il ne sera peut-être plus tems.

C'est un grand malheur pour un Chirurgien qui a mal réussi dans la saignée, de tomber entre les mains de certains consultants malintentionnez ou peu habiles, car il s'en trouve de ces deux fortes; & c'est sagement fait à lui, comme on vient de dire, de demander d'abord quelques-uns de ceux dont il croit les avis salutaires, desintéressez & sinceres, pour ne pas s'exposer à la censure & à la politique de ceux que j'ai désignez, qui ne courent de malade en malade, que pour s'approprier souvent les pratiques de leurs confreres.

Si donc après la dilatation de la plaie que l'on aura faite trop tard, les accidens subsistent, la tension, la fièvre & la convulsion continuent, & si l'on s'apperçoit de la suffocation de la chaleur naturelle par les vessies, par le changement de la couleur rouge de la
peau

peau qui étoit fort enflammée, en une couleur fufque & brune qui tende à lividité, par le flétriffement & la pefanteur de la partie, & par une certaine odeur fade & pourriffante qui faifit d'abord l'odorat dès qu'on approche du malade, c'est alors qu'il n'y a point de tems à perdre, & qu'il faut continuer à fe fervir de la Chirurgie pour appaifer la convulfion, diminuer la tension, rappeler la chaleur naturelle, & empêcher l'entiere mortification de la partie bleffée.

Pour appaifer la convulfion, les Auteurs propofent de couper totalement & tranfverfalement le nerf & le tendon, fondez sur une raifon affez plaufible, qui eft que le nerf ou le tendon coupez entierement ne font plus contraints dans leurs contractions, & que c'est cette contrainte qui caufe & entretient la convulfion.

Pour moi j'avoue qu'il est fâcheux d'en venir à cette extrémité qui prive la partie de son action ; mais quand les maladies sont venues à de certains termes , il n'y a plus de ménagement à avoir , & il faut tout faire pour sauver la vie au malade. Ce remede n'est pourtant pas si certain , qu'il ne manque quelquefois , lorsque la convulsion ayant continué long-tems , les esprits sont déréglez jusques dans leur principe ; & l'on a vû des blesez auxquels les convulsions ont continué non seulement après les tendons totalement coupez , mais même après l'emportement du bras , & qui ont subsisté jusqu'à ce que la convulsion des organes de la respiration les ait emportez.

Pour diminuer la tension excessive , il faut faire sur toute l'étendue de l'enflure , principalement aux endroits où il y a des

vessies, où l'épiderme se sépare,
 & où la couleur de la peau chan-
 ge, un grand nombre de scarifi-
 cations qui pénètrent jusqu'au
 vif; ce que l'Opérateur connoîtra
 par les plaintes du blessé, & par le
 sang qui sortira des ouvertures: il
 est à propos de commencer les in-
 cisions dans la partie la plus basse,
 & de les continuer ju'qu'au haut
 de l'enflure, en telle sorte que les
 angles inférieurs des incisions su-
 périeurs se trouvent engagez en-
 tre les angles supérieurs des infé-
 rieures, afin de ne point causer de
 contrainte à la peau. On peut dans
 la suite augmenter le nombre des
 scarifications selon le progrès du
 mal, & rendre même celles que
 l'on a faites d'abord plus longues
 & plus profondes, quand la gan-
 grene ne s'arrête pas, afin de pou-
 voir porter les remedes jusqu'au
 fond de la pourriture.

C'est par le moyen de ces reme-

des qui doivent être fort chauds & fort pénétrants, que l'on peut rappeler la chaleur naturelle presque éteinte en ressuscitant les esprits, & en donnant du mouvement au sang : l'on peut se servir pour cela d'une fomentation faite avec la thériaque dissoute dans l'esprit de vin animé de sel armoniac, ou de l'eau jaune faite avec l'eau de chaux & le sublimé corrosif. Quelques-uns n'approuvent pas ce remède qui peut, à ce qu'ils prétendent, causer un transport au cerveau, par la disposition que le mercure a toujours de se porter vers les parties supérieures pour causer la salivation. J'avoue que l'on a des exemples de ce mauvais effet ; mais ils sont rares. Et cela n'empêche pas que la plupart des Chirurgiens ne se servent avec succès de ce remède pour arrêter le progrès de la pourriture & pour maîtriser les ulcères rongeurs qui

résistent aux remedes ordinaires.

La fomentation faite avec le fort vinaigre chargé de sel commun, mêlé avec l'eau-de-vie, le miel rofat, & l'onguent *Egyptiac*, est encore un bon remede pour fomenrer chaudement la partie *scarifiée*; & après l'avoir lavée long-tems avec cette liqueur ou les précédentes, ou quelque'autre de même vertu, que chacun peut composer selon son idée, il faut tremper un grand nombre de plumaceaux dans cette même liqueur, & en garnir les ouvertures, après les avoir enduits d'un onguent propre à procurer par une suppuration convenable, la séparation des chairs gangrenées & corrompues.

Cet onguent peut être composé de terebenthine lavée en l'eau-de-vie, des poudres de myrthe & d'aloës, des onguens *Egyptiac* & *basilicum*, avec les huiles d'absin-

the & d'*hypericon*. Les incisions étant bien remplies de ces remèdes, ou d'autres semblables, il est bon d'envelopper toute la partie d'un cataplâme composé pour empêcher la pourriture, résoudre, dessécher, & appaiser la douleur, tel que pourroit être celui que l'on composeroit de farines de fèves, d'orges, d'orobes & de lupins cuites dans l'oximel avec le sel commun, le miel rosat, le suc d'absinthe & de marube, les poudres d'aloës, de mirthe, de mastic, & sur la fin l'eau-de-vie, pour le rendre d'une consistance plus molle.

Il y a des Praticiens qui blâment sans raison l'usage des cataplâmes en ces occasions, parce qu'ils prétendent qu'en chargeant trop la partie, & bouchant les pores, ils empêchent la transpiration des vapeurs putrides, & pour cela ils aiment mieux se servir, pour envelopper la partie gangré-

née, de compresses trempées dans les fomentations susdites, mêlées avec le vin aromatique; & pour conserver à ces linges trempez la chaleur qu'ils ont quand on les applique, ils font mettre aux environs de la partie malade des bouteilles remplies d'eau fort chaude, ou des briques ou des thuiles échauffées, que l'on entoure de linges en plusieurs doubles, de crainte qu'elles n'agissent trop puissamment sur les parties où la chaleur & le sentiment languissent, & qui pourroient, comme il arrive assez souvent, souffrir des brûlures fort considérables, sans que le malade ressentit une douleur violente qui l'obligeât de s'en plaindre.

Il faut encore remarquer qu'il est nécessaire de renouveler tous ces remedes deux & trois fois le jour, afin qu'ils agissent plus puissamment. Enfin l'attention que l'on doit avoir à bien traiter la

partie gangrénée par des remèdes topiques, ne doit pas empêcher, pour préserver les parties nobles de l'impression des vapeurs pourries que les vènes leur peuvent reporter, que l'on ne fasse prendre aux bleffez des potions cordiales, pareilles à celles que j'ai proposées dans le traitement de l'*éréfipelle*, & que l'on applique sur la région du cœur, quelque *épitéme* tel que pourroit être celui qui feroit composé des eaux de chardon benit, de buglofe, de bouroche, de roses, d'eau thériacale, des fucs de citron & de *solanum*, du vinaigre rofat, des poudres des trois fantaux, de *diamargaritum frigidum*, des confèctions d'*alkermes* & d'hyacinthe, & des trochifques de camphre.

Que si l'on ne peut par tous ces moyens arrêter le progrès de la mortification, & qu'il paroiffe par de petits friffons, des naufées,

des foulevemens d'estomac, que le cœur commence d'être blessé des mauvaises vapeurs qui s'élèvent de la pourriture, il faut venir au plutôt à l'extrême remède, qui est d'emporter en même tems la maladie & la partie où elle a son siège, & ne pas imiter ces malheureux Chirurgiens qui tâchent, en differant cette opération jusqu'à l'extrémité, de faire en sorte que la terre couvre au plutôt leur faute, afin de s'exempter de voir un homme qui par le défaut de son bras, la leur reprocheroit continuellement. Mais il arrive rarement que l'on soit obligé d'en venir à cette extrémité, quand on se précautionne à l'instant de la blessure, & que l'on continue de faire en bon ordre tous les remèdes que j'ai proposés.



CHAPITRE XX.

*De l'anévrisme qui suit la saignée ;
& des moyens d'y remédier.*

QUoique l'*anévrisme* qui survient après la saignée , ne soit pas un accident dont les suites soient ordinairement si fâcheuses que celles de la piquure du nerf ou du tendon , il a néanmoins plus d'éclat , cause au Chirurgien dans la suite du tems plus de scandale , & dans l'instant même plus de trouble & plus d'étonnement.

Ayant fait réflexion là-dessus , il m'a paru qu'il y a d'anciennes raisons qui ont donné lieu à la prévention qui s'est répandue parmi le peuple , de la grandeur de cet accident , & qu'il y a eu d'autres raisons depuis & qui durent encore , qui entretiennent cette même opinion. Après avoir don-

né quelque éclaircissement à ces réflexions, il sera aisé de comprendre pourquoi le Chirurgien se trouble souvent lui-même, & se trouve déconcerté lorsqu'il a le malheur d'ouvrir l'artere en saignant, laquelle ouverture est le plus souvent suivie d'anévrisme.

La perte du sang, de quelque maniere qu'elle soit arrivée, a toujours causé beaucoup de surprise & de crainte à toutes sortes de personnes, par l'expérience que l'on a toujours eu de la foiblesse où elle réduit en peu de tems ceux qui la souffrent, & de la mort même qu'elle leur cause lorsqu'elle continue, & qu'elle est demesurée: ce qui a donné lieu à cette maxime qui n'est pas ignorée des plus simples, *que la vie est dans le sang*. Or comme l'ouverture d'une artere, à moins qu'elle ne soit très-petite, est toujours suivie d'un flux de sang fort impé-

tueux que l'on ne peut arrêter ; comme je l'ai dit ailleurs , en certains endroits du corps où la compression & la ligature n'ont point de lieu , & qui est toujours difficile à réprimer dans les lieux mêmes où l'on peut mettre ces deux moyens en usage , il ne faut pas s'étonner si l'ouverture d'un tel vaisseau donne de la crainte généralement à toutes fortes de personnes , & si les moins éclairés prévenus de la grandeur de cet accident , disent , dès le moindre petit mal qui leur arrive au bras après une saignée , qu'il faut que l'on leur ait piqué l'artere , & qu'ils en feront estropiez.

Une autre raison qui n'a pas de moindres fondemens , a autrefois beaucoup contribué à établir cette créance parmi le peuple , c'est la cruelle opération dont les Chirurgiens se servoient pour guérir l'anévrisme , le plus souvent sans

autre succès que de causer la mort au blessé, ou du moins la perte ou l'impuissance de la partie où l'on faisoit cette opération, qui consistoit à passer au travers du bras, jusqu'auprès de l'os, du côté des vaisseaux, une forte aiguille garnie d'un cordonnet ferme, pour engager généralement toutes les grandes vènes, arteres, & même les muscles, afin de se rendre plus certainement maître du sang, en faisant l'ouverture de l'anévrisme; mais il arrivoit le plus souvent de cette exacte interception, que la partie tomboit en gangrene, le blessé en convulsion, & qu'après avoir souffert de grandes douleurs, la mort finissoit ses peines.

C'est une chose étonnante que cette funeste opération ait été pratiquée depuis trente années par les Chirurgiens de la premiere volée, & qu'elle le soit encore

dans les Provinces par les anciens opérateurs, qui suivent aveuglement, & souvent même avec obstination, ce qu'ils ont vû faire à leurs maîtres; cela est, dis-je, surprenant, vû que l'on trouve dans le Livre de *Guy de Chauliac*, qui est entre les mains de tous les Chirurgiens depuis plus de trois cens ans, une maniere d'operer pour l'anévrisme, toute semblable à celle dont tous les Chirurgiens de Paris se servent depuis qu'ils ont ouvert les yeux, pour traiter cette tumeur sans mettre les blesez dans un danger presque certain de perdre la vie. Voici comme cet Auteur parle dans le quatrième Chapitre de la deuxième Doct. de son second Traité, où mettant l'anévrisme au rang des *apostèmes* des bras, il dit « Qu'elle se guérit en
« deux manieres, ou par une em-
« plâtre styptique, aidée de la
« compression faite par un ban-

« dage semblable à celui dont on
 « se sert pour la rupture ; ou bien
 « en découvrant l'artere , la liant
 « haut & bas, & coupant ce qui est
 « entre les deux ligatures.

Ambroise Paré, qui n'est pas un
 Ecrivain moins célèbre parmi les
 Chirurgiens, en fait une descrip-
 tion encore plus exacte, à la fin du
 septième Livre des Tumeurs.

Voici ses mots. « Partant je con-
 « seille au jeune Chirurgien qu'il
 « se garde d'ouvrir les anévrismes,
 « si elles ne sont fort petites, & en
 « parties non dangereuses, cou-
 « pant le cuir au-dessus, le sépa-
 « rant de l'artere ; puis on passera
 « une éguille à seton, enfilée d'un
 « fort fil par-dessus l'artere, aux
 « deux côtez de la plaie, laissant
 « tomber le fil de soi-même ; &
 « ce faisant, nature engendre chair
 « qui sera cause de boucher l'ar-
 « tere.

Que si on a lieu de s'étonner

que tant de Chirurgiens, d'ailleurs fort habiles, ayent tardé si longtemps à suivre de si bons guides, faute d'application dans la lecture de ces deux Auteurs, l'on a encore plus de sujet de blâmer ceux qui ayant connu depuis les moyens de traiter les anévrismes avec beaucoup de facilité, n'ont pas laissé d'en faire un grand mystere, & d'exagerer aux blesez la consequence & le danger de leur blessure, quoique la réussite d'un tel traitement soit sûre & certaine, quand on s'y prend de bonne heure, & que l'on y procede avec méthode, suivant les règles que je vais tâcher de donner incontinent.

La conduite inexcusable dont les restaurateurs de cette opération se sont servi pour se rendre célèbres, & pour faire éclater davantage leur nom, a bien humilié dans leurs tems les Chirurgiens à
qui

qui il étoit arrivé d'ouvrir des artères en saignant , & humilie encore à présent leurs successeurs , puisqu'au lieu de se servir du bonheur de leurs expériences dans le traitement de cette tumeur , pour soulager leurs confreres malheureux , en rendant cette opération commune & aisée , en faisant leurs efforts pour détromper les blesez de la prévention qu'ils ont sur la grandeur de leur mal , en leur faisant esperer une guérison prompte & facile , & en leur donnant sur le champ un prompt secours , sans bravade & sans fanterie ; on en a vû quelques-uns souffler le feu de la discorde , animer les blesez à la poursuite des operateurs infortunez , & faire publier jusques dans les Gazettes étrangères , qu'ils étoient seules capables de réussir dans de semblables cures , quoiqu'il n'y ait point de Chirurgien , pour peu qu'il soit

éclairé de bons principes , & pour peu qu'il ait d'usage dans son art , qui ne puisse , ayant vû faire cette opération à d'habile gens , la faire ensuite avec tout le succès possible.

La prévention qu'un procédé si peu charitable a introduite dans tous les esprits , est cause que les Magistrats, sur les plaintes qui leur sont faites , traitent les Chirurgiens qui tombent dans ce malheur , avec beaucoup de sévérité ; ce qui fait que ces infortunez envisageant dans l'instant de ce même malheur , le désastre dont ils sont menacez , se déconcertent , ne sont plus en état de prendre d'abord de justes mesures pour réparer leur faute : ce qui seroit facile à faire , & par conséquent avantageux & pour le malade & pour le malheureux opérateur.

On m'objectera sans doute que le Chirurgien qui ouvre une arte-

re en saignant, fait une faute considérable, & qu'il en doit par conséquent souffrir le dommage préférablement au blessé. Je réponds à cela qu'il est vrai que le Chirurgien fait une faute, mais qu'il faut considérer qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de l'éviter, principalement, quand il est obligé, pour de grandes & longues maladies, de saigner plusieurs fois un malade d'un même bras, à qui l'on ne peut tirer du sang à ce bras là même, que de la veine qui accompagne l'artere, & qui est naturellement petite, profonde & cachée: car tous ceux qui ont l'usage de la saignée, sçavent que quand on saigne plusieurs fois une même veine, les tégumens s'élèvent au-dessus, la veine se flétrit, & que l'on est obligé pour la bien ouvrir, de plonger la lancette beaucoup plus profondément dans les dernières saignées que

dans les premières ; ce qui ne se peut faire sans risquer quelque chose à l'égard de l'artere qui en est fort proche , & de l'éloignement de laquelle on ne peut pour lors juger avec certitude. Et ce qui confirme ce que j'avance , c'est que parmi les Chirurgiens qui ont eu plus de réputation pour la saignée , il n'y en a eu aucun jusqu'ici à qui il ne soit arrivé d'ouvrir des arteres , quoiqu'il y en ait eu de plus heureux que d'autres , pour empêcher le grand éclat de de ces ouvertures.

On me dira peut-être encore qu'il vaudroit mieux dans ces occasions , ne point saigner les malades , que de risquer cet accident ; mais il est bien difficile à un Chirurgien de s'en dispenser , quand le Médecin le juge à propos , & qu'il fait connoître aux assistans que la guérison du malade dépend d'une saignée ; car pour lors si

l'un refuse de la faire, il en vient un autre moins scrupuleux qui l'entreprend, & la fait le plus souvent avec succès.

Mais sans perdre plus de tems à justifier les malheureux Chirurgiens en ce qui regarde l'ouverture des arteres, & à reprocher à leurs confreres leur adroite politique, il est mieux d'enseigner aux jeunes Eleves les moyens de remédier sûrement à ce fâcheux accident, pour leur donner lieu en bien des rencontres de se mettre à couvert de ces fortes d'injustices.

Mais auparavant il est bon qu'un jeune Chirurgien sçâche qu'il peut arriver au bras d'un malade après la saignée, lorsque le Chirurgien a eu le malheur d'intéresser l'artere, deux sortes de tumeurs auxquelles on donne le nom d'*anévrisme*; l'un vray, l'autre faux.

L'anévrisme vray est un effet de la dilatation de l'artere, lorsque

la tunique intérieure ayant été ouverte, n'est plus soutenue par l'extérieure, en sorte que la tunique intérieure s'engage dans l'ouverture de l'extérieure, où elle forme une manière de poche ou de hernie, qui rentre au-dedans lorsqu'elle est comprimée, & revient ensuite.

Le faux anévrisme se fait en saignant, par la section totale des deux tuniques de l'artere; ce qui fait que le sang artériel sortant avec impétuosité, & ne trouvant pas lieu de s'échapper aisément par une assez large ouverture, se glisse sous les tégumens, & y forme une tumeur qui est proprement un abcès de sang.

Ces deux sortes d'anévrismes sont connus par un signe qui leur est commun, & par d'autres qui leur sont particuliers.

Celui qui leur est commun est la sortie du sang avec impétuosité & pulsation.

Entre ceux qui leur sont propres, on connoît le faux anévrisme non seulement par la sortie impétueuse du sang, mais aussi par le battement de l'artere qui se fait sentir assez profondément, par la couleur de la peau presque livide; la tumeur occupe un grand espace, mais elle est moins ronde & moins élevée, & elle ne cede pas si aisément au toucher.

Les signes de l'anévrisme vrai, sont le battement de la tumeur fort sensible & sa mollesse; de manière qu'en la comprimant, elle disparoît & rentre au-dedans, & reparoît de nouveau dès que l'on cesse de la comprimer, & la couleur de la peau n'est point changée, parce que le sang enfermé dans la tumeur communique encore avec le torrent de la circulation.

Le faux anévrisme est plus dangereux & plus difficile à guérir que

le vrai : car le vrai peut être guéri par le bandage & les remèdes astringens ; au lieu que le faux anévrisme ne peut être guéri que par l'opération, à moins que l'on n'ait le bonheur de réprimer d'abord si bien l'hémorragie , qu'il n'y ait point de retour : car lorsque le flux de sang récidive , il n'y a plus de guérison à espérer que par l'opération , sans quoi le blessé est en danger de périr par la gangrene , ou d'essuyer la perte du bras.

Nous en eumes autrefois un triste exemple en la personne du Seigneur de Harlay Archevêque de Rouen & ensuite de Paris, auquel un Médecin ouvrit l'artere, s'étant ingeré témérairement de faire la fonction de son Chirurgien ordinaire qui étoit absent.

Deux Chirurgiens célèbres s'obstinèrent pendant plus d'un mois à traiter son faux anévrisme par les astringens & par le bandage ;
mais

mais l'hémorragie récidivant sans cesse, & le blessé se trouvant dans un mauvais état, on fut obligé de mander à Rouen feu M^r Biennaïse, qui avoit en ce tems-là une grande vogue dans Paris, qui guérit cet illustre Prélat par l'opération jointe au caustique qui étoit sa méthode.

Difons maintenant qu'il résulte pour l'ordinaire de l'ouverture que l'on fait à l'artere en saignant, deux effets différens qui sont également mauvais : c'est ou de ne pouvoir se rendre tellement maître du sang par le bandage, par les remedes astringens & *stiptiques*, qu'il ne se perde de tems en tems, sans qu'il ne se fasse de tumeur anévrismale, & c'est ce qui étonne encore plus le blessé & les assistans : ou bien il arrive qu'une cicatrice entiere & parfaite se faisant à la peau, sans que l'ouverture du corps de l'artere se réunif-

se, l'épanchement du sang artériel qui se fait sous cette même peau, forme une tumeur que l'on nomme *anévrisme*.

Que quelquefois cette tumeur est fort petite, & reste long-tems bornée aux environs de l'ouverture, enforte même qu'elle rentre & s'évanouit lorsqu'on la presse, au lieu que d'autres fois le sang ne trouvant pas de bornes assez fortes pour empêcher son progrès dans les cellules des membranes, la tumeur s'augmente en fort peu de tems.

L'on connoît que l'artere a été ouverte en saignant, par l'impétuosité du sang qui sort, par sa maniere de sortir qui marque une espece de pulsation réglée, par sa couleur brillante & vermeille, & parce qu'il fait un petit bruit en sortant, quand l'ouverture est étroite.

Un Chirurgien sage & prudent

à qui le malheur arrive d'ouvrir une artere , doit dans l'instant avoir égard à trois choses : à se rendre maître du sang , à faire ce qu'il peut pour empêcher qu'il ne se fasse un anévrisme , & cacher cette disgrâce , s'il se peut , à son malade. Pour arrêter le sang , lorsque l'artere est ouverte , on propose d'abord d'en tirer jusqu'à ce que le malade tombe en syncope : il y a néanmoins une distinction à faire ; car il est bien vrai que si l'ouverture est grande & que le sang sorte librement , une grande saignée qui réduise le malade en défaillance , est un fort bon moyen pour l'arrêter plus aisément ; mais si l'ouverture est étroite , & que la tumeur commence à paroître par l'extravasation du sang sous les tégumens , il faut au plutôt lâcher la ligature , faire un bandage qui fasse une suffisante compression , & saigner

même le blessé sur le champ de la partie contraire.

Surquoi il est bon de remarquer qu'il vaut mieux que le Chirurgien avoue d'abord sa faute, pour avoir lieu de prendre toutes ses précautions, que de la celer dans l'esperance qu'elle ne sera pas connue, comme il arrive quelquefois, principalement aux enfans, dont les arteres se réunissent plus aisément que celles des autres personnes qui ont atteint un âge plus avancé, les tuniques qui forment ces conduits n'ayant pas encore acquis dans ce premier âge, toute leur solidité.

Un Chirurgien soigneux de son devoir & de sa réputation, doit toujours avoir sur lui un bandage propre pour arrêter le sang d'une artere, en cas que le malheur lui arrive de l'ouvrir; & ce bandage doit être fait d'une bande trois ou quatre fois plus longue que celle

dont on se sert pour une saignée ordinaire, de trois ou quatre compres-
sés de plus en plus larges; la
premiere desquelles doit être gar-
nie de quelque chose de solide,
comme d'une moitié de fève des-
séchée, d'une pièce de monnoie
très-petite, si l'on n'aime mieux
mettre immédiatement sur l'ou-
verture un petit tampon de pa-
pier mâché, qui se moule mieux
qu'autre chose à l'endroit où on
l'applique, ou quelque autre corps
solide, capable de boucher exa-
ctement l'ouverture. Ce premier
bandage doit être semblable à ce-
lui de la saignée ordinaire; si ce
n'est qu'il est à propos qu'il soit un
peu plus ferré. On doit ensuite ap-
pliquer le long du tronc de l'arte-
re, à la partie intérieure du bras,
une compresse de deux doigts plus
large que la premiere, qui com-
mence au milieu de l'avant-bras,
& finisse vers l'aisselle. Cette com-

presse ainsi appliquée avec cette deuxième bande, réprime un peu la pulsation de l'artere, & contribue par ce moyen à empêcher la sortie du sang.

Le mieux seroit ensuite que le blessé gardât le lit dans un grand calme durant sept ou huit jours, son bras mollement appuyé, sans lever le bandage durant tout ce tems: mais si des affaires pressantes l'obligent de sortir, il faut du moins que son bras soit soutenu d'une bonne écharpe, & qu'il ne s'en serve pour aucune action violente. Et si malgré toutes ces précautions, le sang s'échape après quelques jours, le plus sûr est de ne pas différer à faire l'opération que je décrirai incontinent.

Il arrive le plus souvent que la plaie extérieure des tégumens se réunit parfaitement, comme je l'ai déjà marqué, mais que la plaie intérieure ne l'étant pas, il se fait

un anévrisme qui ne peut se guérir que par les remèdes astringens & par le bandage, ou par l'ouverture de la tumeur. Le bandage & les remèdes astringens ne conviennent qu'aux petits anévrismes, & qui rentrent au-dedans lorsqu'on les presse. Cette manière de guérison est incommode par sa longueur; car il faut porter le bandage des trois, quatre, cinq & six mois, & quelquefois davantage; & quand cette blessure arrive à des misérables qui ne vivent que de leur travail, il vaut mieux leur faire d'abord l'opération qui les tire d'affaire en trois semaines ou un mois, encore plus certainement & sans crainte de récédive. Mais si c'est une personne considérable, qui craigne la douleur des incisions, & qui puisse prendre tout le tems nécessaire, le bandage dont il faut se servir, est tout pareil à celui que je viens de dé-

crire pour arrêter le sang ; avant l'application duquel on peut mettre sur la tumeur un remède astringent fait avec la terre sigillée, le bol d'arménie, la poudre de cypres, & le blanc d'œuf. On peut relever le bandage de quatre en quatre ou de six en six jours.

Mais si pour n'avoir pas pris dans le commencement les précautions susdites, la tumeur est augmentée, ou qu'un bandage mal appliqué & trop ferme ait causé l'inflammation au bras, la douleur, la fièvre, qui pourroient être suivies d'accidens encore plus fâcheux, l'opération est alors le seul moyen de guérir l'anévrisme.

Cette opération dont on se fait une grande affaire, seroit peu de chose & n'auroit aucune suite fâcheuse, si on la faisoit d'abord ; puisqu'une simple incision suivie de la compression faite sur l'artere

immédiatement, par les tampons de linge & le bandage, fuffiroit le plus souvent ; mais parce qu'on la regarde comme l'extrême remede, & qu'on l'éloigne ordinairement beaucoup plus que l'on ne devroit, elle devient plus difficile & plus considérable ; car outre que les incisions doivent être plus grandes à proportion que la tumeur l'est elle même, c'est que la compression n'a plus de lieu, à cause de l'enflure du bras, qui s'est augmentée par le bandage ; desorte qu'il faut dans ce tems-là se servir, pour arrêter le sang, ou de la ligature, ou des remedes caustiques.

La ligature de l'artere étant bien faite, est sans difficulté le moyen le plus sûr pour maîtriser le sang. Les caustiques sont à craindre dans cette partie, parce qu'en se fondant, ils peuvent toucher le nerf qui est fort proche de

l'artere, & causer de grandes douleurs, quelquefois même des convulsions ; & si l'on a vû des Praticiens célèbres préférer ces remèdes brûlans à tous les autres moyens , & se vanter d'en avoir de particuliers tellement composez qu'ils ne puissent agir que sur l'artere, on sçait aussi qu'il y avoit dans leur procedé peu de sincerité & de bonne foi , mais plutôt un veritable desir de se singulariser & de trouver des dupes. En un mot la ligature est à présent généralement approuvée de tout ce qu'il y a de gens que le bon sens conduit , & qui cherchent la sûreté dans leur pratique.

Avant l'opération , il est bon de préparer le blessé par quelques saignées *révulsives* & par la purgation. Il faut aussi que l'appareil soit exact , & qu'il y ait plus que moins de bandes , de ligatures , de compresses, de poudres astringen-

tes, & de remèdes défensifs, principalement si l'on vouloit faire l'opération sans lier l'artere; car si cette ligature rend, comme j'ai déjà dit, l'opération plus sûre, elle la rend aussi plus longue & plus douloureuse, par la difficulté qu'il y a quelquefois de bien séparer l'artere des autres parties, particulièrement aux anciens anévrysmes ou le bras est fort enflé; & l'on peut fort bien, quand les anévrysmes sont petits & récents, se contenter de l'incision simple, des tampons fermes & bien placez sur l'ouverture de l'artere & aux environs, & d'un bandage bien conditionné.

On doit encore avant que d'opérer, s'assurer de trois ou quatre serviteurs fideles & intelligens; car dans cette rencontre leur secours contribue presque autant au succès de l'opération, que l'industrie de celui qui travaille. Il

faut enfin que l'opérateur soit muni de ses instrumens, qui sont une grande lancette bien afilée, de bons ciseaux courbes, de trois ou quatre aiguilles aussi courbes, enfilées d'un double cordonnet, avec de petites compresses, un bistouri droit, & une *érine*, qui est un instrument dont l'extrémité est en forme de crochet.

La meilleure situation que l'on puisse donner au blessé pour bien opérer, est de le faire asseoir sur une chaise commode, dans une chambre exposée au grand jour, & assez grande pour permettre de tourner tout autour de l'espace qu'il occupe. Il faut ensuite le garnir de linges, pour l'empêcher d'être gâté du sang. Après cela il faut que l'opérateur place ses serviteurs de telle sorte, qu'ils soient toujours prêts à exécuter ce qu'il pourra desirer d'eux, sans trouble & sans confusion.

Il doit donner à celui dont il est le plus sûr, la fonction principale, qui est de tenir avec adresse les vaisseaux comprimez, en posant ses deux pouces sur la partie moyenne & extérieure du bras blessé, pour comprimer par le moyen des quatre autres doigts de ses deux mains, la partie moyenne & intérieure du même bras où passe le tronc de l'artere, & empêcher par cette compression que le sang ne se porte jusqu'à l'ouverture qui est au-dedans du pli du coude. Il doit ensuite toucher le pouls de cette partie, pour être sûr si l'artere ne bat plus, & si elle est suffisamment serrée. Un autre serviteur doit tenir l'avant-bras & la main du blessé; un autre placé de l'autre côté, doit soutenir tout son corps, & se rendre maître de son autre bras, de crainte qu'il ne s'en serve pour s'opposer à l'opérateur dans le tems des incisions;

& un quatrième doit être de réserve à côté de celui qui travaille, pour lui donner sur le champ tout ce qu'il lui demandera dans le cours de l'opération.

Comme le serviteur qui tient avec ses mains l'artere sujette, fait une action violente qu'il ne peut pas continuer jusqu'à la fin de l'opération, il y a bien des gens qui préfèrent une espee de ligature, que l'on nomme le *tourniquet*, qui serre plus exactement l'artere, que la main du plus fort serviteur ne sçauroit faire, qui ne fait point de peine à celui qui la tient serrée, & qui se peut aussi fort facilement & fort promptement lâcher ou resserrer, selon que l'opérateur le desire. Ce *tourniquet* fut inventé en l'année 1674, par M^r Morel, natif de Besançon, Chirurgien d'armée fort ingénieux.

Cette maniere de serrer le bras

par le moyen d'une compresse qui l'entoure, sur laquelle on applique un lien circulaire, traversé d'une cheville creusée en son milieu, qui peut étant tournée, serrer la partie autant qu'on le peut desirer, est sans doute d'une grande utilité en certaines rencontres; mais il est vrai aussi qu'elle pourroit être pernicieuse en d'autres, comme quand il y a une grande enflure à tout le bras, & que la chaleur naturelle commence à souffrir quelque diminution; car pour lors il seroit à craindre que la violence d'une telle compression fit tomber la partie en gangrene; au lieu que quand un petit anévrisme laisse encore au bras sa naturelle disposition, elle peut être d'un bon usage.

Toutes choses étant ainsi disposées, l'opérateur doit se mettre en devoir de travailler, & pour cela prendre sa grande lancette,

l'ouvrir comme pour faire une faignée, la mettre à sa bouche, puis toucher la tumeur de tous côtez, pour mieux juger de son étendue, ensuite empoigner d'une main le bras blessé au-dessous de la tumeur, & l'ouvrir de l'autre, suivant la longueur du bras, en biaisant un peu vers le condyle interne. Il ne faut point craindre de faire l'incision plutôt plus grande que trop petite, afin de mieux découvrir l'artere; desorte qu'après l'ouverture de la lancette, & les grumeaux de sang ou d'autres corps étrangers ôtez & détachez par le moyen du doigt que l'opérateur introduit dans l'ouverture, il faut, s'il y a dans le fonds quelques brides qui fassent, prendre les ciseaux courbes & les couper, & même agrandir l'ouverture de la lancette, en coupant les tégumens haut & bas, s'il juge qu'il soit nécessaire. Après
quoi

quoi la plaie étant bien net-
 toyée des grumeaux de sang, du
 pus, des portions de chair, &
 quelquefois même des substances
 semblables à des os & des cartila-
 ges, qui se trouvent dans les ané-
 vrismes lorsqu'ils sont fort an-
 ciens; le Chirurgien doit faire un
 peu lâcher les doigts que son ser-
 viteur tient au-dessus de l'artere
 sujette, ou le *tourniquet* à celui
 qui le tient serré, pour mieux dé-
 couvrir par la sortie du sang le
 lieu où l'artere est ouverte. Ayant
 découvert par ce moyen l'artere
 & le lieu de son ouverture, il doit
 la séparer au-dessus & au-dessous
 de cet endroit où elle est ouverte,
 des parties qui l'environnent, en
 disséquant avec un bistouri droit.
 Quand elle est débarrassée de tous
 côtez, il doit la suspendre avec
 son instrument crochu passé par-
 dessous, puis faire de nouveau lâ-
 cher le serviteur qui retient le

fang, pour être sur précisément du lieu de la petite plaie de l'artere. Ayant ensuite fait resserer les doigts du serviteur ou le tourniquet, pour retenir le fang, il doit donner l'instrument qui tient l'artere suspendue & dégagée, à un serviteur, passer ensuite l'aiguille & le cordonnet qui la suit au-dessous de l'artere; & après avoir coupé le retour du cordonnet près de la tête de l'aiguille, pour avoir deux petits liens; il doit en pousser un au-dessus de la petite plaie de l'artere, & placer l'autre au-dessous, lier ensuite le premier bien ferme sur une petite compresse; après cela faire lâcher entièrement son serviteur, ou le tourniquet; & s'il ne sort point de fang, il peut serrer à loisir son autre petit lien au-dessous de l'ouverture, comme le premier.

Plusieurs estiment avec assez de

raison, que la ligature qui se fait au-dessous de la plaie de l'artere, n'est pas fort nécessaire, parce que le sang vient de la partie supérieure. Mais d'autres pensent au contraire qu'ils pourroient encore par le moyen des abouchemens des arteres voisines, sortir quelque peu de sang par l'ouverture de l'artere blessée, qui feroit craindre quelque défaut de la part de la ligature supérieure; & qu'au surplus c'est à cet égard qu'on peut dire que *ce qui abonde ne nuit pas.*

Quelques-uns après ces ligatures faites, coupent transversalement l'artere dans l'espace interposé: mais cette pratique est mauvaise; car outre que cette section est inutile, on a vû arriver plus d'une fois que la portion supérieure de l'artere venant à se retirer, les chairs où elle s'étoit retirée, avoient, pour ainsi dire, exprimé & chassé la ligature, & les blesez

mourir ensuite malheureusement
par la perte du sang.

Il est donc à propos de se con-
tenter, après les deux ligatures
bien assurées, de remplir l'ouver-
ture de plumaceaux trempés dans
quelque remède astringent, com-
me pourroit être le bol subtil in-
corporé avec le blanc d'œuf, & la
poudre de mastic, de terebenthine
cuite & de colophone, le tout éle-
vé en hauteur pour ne pas gêner le
pli du coude par le bandage; de
frotter les environs avec l'huile ro-
fat & le vinaigre, par-dessus une
compresse en trois doubles trem-
pée dans l'oxicrat, deux compres-
ses en long & larges de deux travers
de doigts, aussi trempées & croi-
sées dans le pli du coude, ensuite
le bandage fait de deux doubles
circulaires, porté au-dessus & au-
dessous du coude, médiocrement
fermé, enfin d'un second bandage
fait avec une compresse longue &

étroite, posée à la partie interne du bras, le long du cordon des vaisseaux, & maintenue par un bandage expulsif, commencé trois doigts au-dessus du poignet, & conduit jusque vers l'aisselle. On peut être deux ou trois jours sans relever le bandage; encore est-il bon au premier pansement, de ne lever doucement que les premiers plumaceaux, & de laisser ceux du fond, & de les recouvrir de poudres astringentes, afin de ne pas procurer sitôt la suppuration qui pourroit lâcher la ligature. Dans la suite du tems, on pourra couler dans l'ouverture le baume d'*Arceus* fondu, ou un *digestif* aiguisé des poudres de mirrhe & d'aloës, & conduire enfin le traitement de cette plaie comme celui des autres plaies à l'ordinaire.

Il faut encore observer une chose qui est de conséquence, c'est de ne pas trop plier le bras au

bleffé durant le cours du traitement, mais de le ramener peu à peu à son extension ordinaire, à mesure que l'ouverture se remplit de chairs ; car si l'on n'y prend garde, il se fait une cicatrice profonde & serrée qui s'endurcit dans la suite, & fait que le bras demeure fléchi pour toujours. Pour aider encore au libre mouvement du bras, après le traitement fini, il est à propos dans tous les pansements que l'on fait après le quinzième jour, de commencer à obliger le bleffé d'étendre & de plier un peu l'avant-bras, & de baisser & renverser le poignet, pour empêcher qu'il ne se fasse un amas de glaires dans la jointure du coude, comme je l'ai vû arriver il y a déjà du tems, à une fille qui en demeura estropiée, faute de ces précautions. Et le plus grand mal qui en arriva encore, est que prétendant que l'impuif-

fance de son bras procedoit de la blessure de l'artere, elle demanda en Justice une pension au Chirurgien qui l'avoit saignée, qu'elle auroit dû plus justement prétendre de celui que ses parens avoient choisi pour lui faire l'opération de l'anévrisme.

On pourroit avoir tellement négligé l'anévrisme, & attendu si tard à faire l'opération, qu'il y auroit quelques circonstances particulieres à observer pour empêcher, après la ligature faite, le progrès de la mortification, comme de moins serrer les bandages, de les renouveler plus souvent, de tremper les compresses dans des liqueurs capables de rappeler la chaleur à la partie blessée, & d'animer les esprits, comme feroit l'esprit de vin dans lequel on auroit dissout du sel armoniac, le vin aromatique aiguisé d'un peu de thériaque; & l'on pourroit

même après l'opération, faire quelques scarifications aux endroits du bras où il paroîtroit une plus grande tension. Mais quand on diffère l'opération jusqu'à une telle extrémité, le succès en est fort douteux.

Voilà toute l'instruction que ma foible capacité m'a permis de donner aux jeunes Chirurgiens sur le traitement de l'anévrisme. Il ne me reste plus qu'à parler de l'application des ventouses, de celle des sangsues, de l'ouverture des varices, des scarifications, des cauteres, & des vésicatoires, & de plusieurs autres moyens d'évacuation, que j'abrégnerai dans les Chapitres suivans, sans pourtant rien omettre de ce qu'il y aura de plus essentiel dans chacune de ces opérations. J'espère que ceux qui les liront avec attention, en tireront plus d'éclaircissement que de tout ce que l'on a écrit jusqu'à
prés-

présent sur cette matiere, puisque je n'avance rien qui ne soit fondé sur la pratique & sur les réflexions des plus expérimentez Chirurgiens de ce tems.

CHAPITRE XXI.

Des ventouses, & de la maniere de s'en servir.

L'Usage des ventouses est fort ancien dans la Médecine, puisqu'*Hippocrate* en propose l'application en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & que *Galien* nous apprend aussi les bons effets qu'elles peuvent avoir contre plusieurs maladies : mais parce que l'on parle toujours mieux de ce que l'on connoît parfaitement, je commencerai par définir la ventouse, ensuite je m'attacherai à expliquer trois choses dans ce Chapitre, que je croi suffisantes

pour instruire un Chirurgien de tout ce qu'il doit sçavoir sur le sujet des ventouses. Ce sera premierement de marquer ce que l'on entend par l'application de ces instrumens ; contre quelles maladies on a lieu de croire que cette application peut être utile ; & ce qu'un Chirurgien qui travaille avec méthode, doit observer en les appliquant. Il me suffira pour expliquer ces trois points, d'éclaircir un peu ce qu'a dit *Guy de Chauliac* sur cette matiere, qu'il n'a pas moins bien traitée que la plupart de celles qui font du ressort de la Chirurgie.

La ventouse, dit cet Auteur, est un instrument en forme de boëte, dont l'entrée est plus étroite que le fond. On en peut faire de differente grandeur, de toutes sortes de métaux, de corne & de verre. Nous nous servons en France plutôt de ces dernières

que des autres, parce qu'étant transparentes, l'on peut juger sans les lever, de la quantité de sang dont elles se remplissent, lorsqu'elles sont appliquées. Il y a encore une autre difference de ventouses, qui est familiere parmi les Médecins & Chirurgiens, mais qui a besoin de quelque explication pour être entendue de ceux qui n'ont pas l'usage de la Médecine. C'est de dire qu'il y a des ventouses seches, & d'autres qui sont scarifiées. Par les premieres on prétend, en faisant élever la chair & la peau où l'on applique la ventouse, faire transpirer insensiblement quelques humeurs de la surface du corps, & les empêcher de se porter sur quelque autre partie. Et par le moyen des dernieres on se propose de tirer du sang; & pour cela l'on fait plusieurs petites incisions, ou bien l'on fait mordre des sangsues sur

l'endroit de la peau où la ventouse a fait son impression.

Guy de Chauliac, après *Hippocrate*, *Galien*, & les plus fameux Médecins qui l'ont précédé, a proposé comme un merveilleux remède contre un grand nombre de maladies; mais il faut aussi tomber d'accord, malgré tout le respect que l'on doit avoir pour un si grand personnage, qu'il attribue à ce remède bien des effets dont il ne peut être la cause, parce que ces prétendus effets sont contraires à la structure du corps humain, contraires au bon sens & à l'expérience: car de croire qu'une ventouse appliquée sur l'un ou sur l'autre hipocondre, puisse appaiser le flux de sang qui se fait ou par la narine droite, ou par la narine gauche; qu'une autre ventouse mise sur la tête, puisse relever la luvette allongée, & arrêter le rhume; qu'une autre mise au-

deffous des mammelles, felon l'avis d'Hippocrate , puiſſe arrêter l'écoulement immodéré des menſtrues aux femmes ; & qu'une autre poſée ſur le milieu de l'hypogastre , puiſſe retenir ou remettre la matrice dans ſon lieu naturel ; ou qu'étant placée ſur la région où paſſent les ureteres , elle puiſſe attirer la pierre des reins dans la veſſie : ce ſont des bagatelles que tout Anatomifte éclairé du ſeul bon ſens , & tous Médecins ou Chirurgiens qui auront un peu d'intelligence dans leur art , ne croiront jamais , & toutes ces vaines attributions ne méritent pas d'être réfutées.

C'eſt pour cela que je me contenterai de faire une réflexion générale ſur l'uſage que l'on fait maintenant des ventouſes en différens endroits de l'Europe , & de rapporter enfuite les maladies pour la guérifon deſquelles les

Médecins de Paris les ordonnent pour l'ordinaire, afin de ne point perdre de tems dans un détail inutile.

L'usage des ventouses est bien plus fréquent chez les Italiens & chez les Allemans, qu'il n'est en France, pour des raisons que les Médecins de ces pays-là prétendent avoir de les substituer à la saignée; & c'est chez ces peuples que les ventouses mériteroient le titre qu'*Avicenne* leur a donné, d'être les vicaires & les lieutenans de la saignée. Les Médecins d'Italie croient mieux faire de se servir des ventouses pour tirer du sang à leurs malades, que de leur faire ouvrir des vènes considérables, à cause de la chaleur du climat, qui donne lieu à une plus grande transpiration des humeurs, & à une plus grande dissipation d'esprits, que dans les régions tempérées; & ils craindroient de trop affoi-

blir ceux qu'ils traitent , en leur faisant tirer du sang des grandes vènes.

Les Allemans au contraire prétendent que ceux qui habitent leur climat, ont besoin de beaucoup de sang & d'esprits pour résister au froid qui y regne; & que quand il est nécessaire d'ôter du sang aux malades, il vaut mieux leur en tirer des petites vènes par les ventouses, que des plus grandes, afin de ne leur pas causer un épuisement de chaleur & d'esprits, trop prompt & trop subit.

Bien que ces raisonnemens semblent d'abord assez plausibles, ils ne répondent pourtant point trop à l'expérience, puisque les Espagnols qui sont dans un pays aussi chaud que l'Italie, se trouvent très-bien de la saignée, qu'ils pratiquent autant & plus fréquemment qu'en France. Quoiqu'il en soit, nos Médecins de Paris fon-

dez sur la raison & sur l'expérience, estiment que l'évacuation qui se fait par les ventouses, est un petit secours en comparaison de celle qui se fait par les ouvertures des vènes considérables ; ils s'en servent néanmoins après les saignées principales, contre plusieurs maladies de la tête, comme sont l'apoplèxie, l'assoupissement, le délire, les douleurs de tête, & les inflammations des yeux longues & rebelles ; & dans toutes ces occasions ils les font appliquer le plus souvent avec scarifications. On les applique seches aux aînes, pour avancer la suppuration de la tumeur vénérienne, en échauffant la partie, en assemblant l'humeur qui est pour l'ordinaire épaisse, crue & indigeste, & par ce moyen l'on prétend exciter les levains qui peuvent causer la fermentation & mettre la matiere en mouvement. Il y a néanmoins

des Medecins & des Chirurgiens qui n'approuvent pas cette pratique, & qui prétendent que l'élévation que la ventouse cause à la peau & à la chair, donne bien lieu à ce qu'il y a de plus subtil dans la matiere, de passer au-travers des pores, mais que le fond & le plus grossier se fixe & s'endurcit davantage.

On les applique enfin de la même maniere, principalement aux femmes, au-dedans des cuisses & des jambes, contre la suffocation de matrice, les vapeurs & toutes les affections *hystériques*.

Avant d'appliquer les ventouses avec scarifications, il faut, comme j'ai déjà dit, que les saignées générales aient précédé, particulièrement s'il y a grande plénitude; de crainte qu'au lieu de faire *révulsion* du sang & des humeurs, cette sorte de saignée ne les détermine encore à se porter

vers les endroits du corps d'où l'on prétend les éloigner, suivant le principe que nous avons établi dans le Chapitre de la *révulsion*.

Il faut de plus que tout soit préparé, desorte que rien ne manque de toutes les choses qui peuvent être nécessaires dans le cours de l'opération. Il faut, par exemple, que l'on ait du feu clair pour chauffer les linges, des ventouses de verre bien nettes & bien lavées, garnies d'étoupes sèches & déliées dans leur fond, qui puissent aisément s'enflammer; ou bien avoir un fragment de carte coupé en rond, plus ou moins grand, selon l'entrée de la ventouse, & attacher sur cette carte deux petits bouts de bougie croisez l'un sur l'autre, dont les bouts relevez forment quatre petites branches droites, que l'on puisse allumer.

Pour tirer du sang après la ventouse appliquée, on peut se servir

ou de la lancette, ou des sangsues, ou d'un instrument particulier fait d'un cercle de fer & de plusieurs petites roues tranchantes, renfermées dans des cellules différentes, & qui excèdent un peu hors du cercle. Le côté de cet instrument que l'on applique sur la peau, ressemble assez à une moufle : l'utilité qu'on en tire, est de faire en même tems tout ce qu'il faut de scarifications pour tirer du sang ; au lieu que par la lancette, les incisions faites les unes après les autres, chagrinent le malade par la longueur du tems qu'il faut employer pour les faire.

Cet instrument néanmoins, outre qu'il épouvante encore plus le malade & les assistans, que la lancette, ne convient pas en toutes sortes d'occasions, comme par exemple, dans une forte apoplexie, où il faut faire des incisions grandes & profondes pour tirer

beaucoup de sang ; au lieu que le tranchant des roues ne peut pénétrer qu'autant qu'il excède le cercle qui l'environne.

Les sangsues conviennent lorsque des personnes délicates craignent le fer , & que la maladie n'est pas pressante ; car l'on peut tirer par les piquures de ces animaux, autant de sang que par tout autre moyen dont on se puisse servir.

Après ces préparations , il faut mettre le malade en situation : or cette situation est différente , suivant les endroits du corps où l'on veut appliquer les ventouses. Si on les applique sur les épaules , le malade doit être assis sur son lit , ou sur une chaise , si sa maladie lui permet de sortir du lit ; & sa tête doit être appuyée sur des coussins posés sur une table assez élevée ; ou bien il doit être dans son lit , à son séant , & soutenu

par plusieurs personnes le mieux qu'il sera possible, & selon que la maladie le pourra permettre. Lorsque l'on met les ventouses aux aînes, le malade peut être debout, ou à demi couché sur les bords d'un lit ou d'un fauteuil de commodité. Si c'est au-dedans des jambes & des cuisses qu'on les veut appliquer, il faut que la personne soit couchée, & que ces parties-là soient écartées l'une de l'autre.

Il faut ensuite découvrir la partie où l'on veut faire l'opération; & si l'on veut tirer du sang par le moyen des ventouses, comme l'on fait d'ordinaire, quand on les met sur la nuque du col ou sur les épaules, il faut garnir les environs de linges pliez en plusieurs doubles, pour recevoir l'écoulement du sang. Après quoi il faut faire d'assez longues frictions sur la partie avec des linges autant chauds

que le malade les peut souffrir ; & ces frictions se doivent faire de haut en bas & en rond , pour arrêter le sang dans les petites vènes de la peau , ce qui fait qu'elles se dilatent & qu'elles en fournissent une plus grande quantité , quand les incisions sont faites.

On connoît que les frictions ont fait leur effet , quand la partie est fort rouge , & pour lors il faut enflammer les ventouses & les appliquer aux endroits marquez , & aussitôt la chair s'élève , entre dans la ventouse , & l'a tient ferme sur le lieu où on l'a posée.

Pour expliquer la cause de cet effet , il faudroit faire un long étalage de Physique qui seroit mal placé dans un Traité de Chirurgie ; c'est pourquoi je passe à la suite de l'opération , & je dis qu'après que la ventouse a resté sur la partie un demi quart-d'heure ou environ , bien couverte de linges

fort chauds , on la peut lever en pressant la peau avec le pouce près de son cercle inférieur , afin par cette petite violence de donner lieu à l'air qui y est renfermé , d'en sortir avec une espece de petit bruit , & pour lors elle quitte sa prise : & aussi-tôt il faut prendre la lancette que l'on tient à sa bouche comme pour saigner , & faire dans l'espace du vestige qui reste de la ventouse en forme de cercle , autant de petites incisions & autant profondes qu'on le juge à propos , pour tirer la quantité du sang prescrite par le Médecin. Ces incisions doivent être faites de haut en bas , commençant par la partie inférieure du cercle de la ventouse , afin que l'opérateur , en faisant les dernières incisions , ne soit point incommodé par le sang qui coule des premières , observant d'engager les angles inférieures des supérieures dans l'es-

pace qui se trouve entre les inférieures , pour la raison que j'ai dite cy-devant , en parlant de celles qu'il faut faire quand une partie est gangrénée.

Il faut poser de nouveau chaque ventouse sur son même plan , en la tournant un peu pour donner lieu à la chair d'y entrer plus aisément ; & quand elles sont bien attachées , il les faut couvrir de linges chauds que l'on renouvelle de tems en tems ; & lorsque l'on voit qu'elles sont plus qu'à demi pleines , que le sang s'y caille , & qu'elles se refroidissent , on les relève , on vuide le sang dans quelque vaisseau , on les essuye , on lave les incisions avec de l'eau chaude , si l'on veut derechef exciter l'issue du sang ; & l'on remet encore les ventouses , après les avoir échauffées d'une nouvelle flamme ; & l'on fait cela tant de fois que les forces du malade le peuvent.

peuvent permettre, pour tirer la quantité de sang ordonnée par le Médecin.

Après avoir levé pour la dernière fois les ventouses, il faut bien nettoyer les petites incisions avec du vin tiède, appliquer dessus quelques linges enduits de beurre frais ou d'onguent rosat, ou bien y mettre l'emplâtre de *diapalme* dissout, de céruse de *minio*, ou quelque autre de même vertu, par dessus une compresse & un bandage propre à contenir cet appareil. Si les ventouses ont été appliquées sur les épaules avec scarifications, on doit entourer le corps d'un circulaire, & faire passer d'un côté & d'autre un chef de bande du derrière en devant.

Si l'on a appliqué les ventouses seches, il n'est point besoin de tout cet appareil après l'opération; il suffit de couvrir la partie où elles ont été posées, d'un linge bien doux & bien sec.

E c

Il est bon d'observer que si pour tirer du sang on se sert des sangsues, au lieu des incisions faites par la lancette ou par les roues tranchantes de l'instrument que j'ai décrit, l'on est quelquefois obligé pour arrêter le sang, de se servir sur les ponctions de ces animaux, d'un peu de poudre astringente & de charpie, d'autant que les plaies qu'elles font à la peau étant profondes & triangulaires, elles ne se rejoignent pas si aisément que les scarifications superficielles qui ont été faites en longueur.

Si le malade se trouvoit foible après l'effet des ventouses, ce qui arrive rarement, attendu qu'il ne se fait pas une assez grande ni assez subite dissipation des esprits par les petites vénes d'où on tire du sang; il faudroit en ce cas-là se servir des mêmes remedes que j'ai ci-devant proposez contre la foi-

blesse qui arrive après la saignée,
& lui donner quelque tems après
de la nourriture.

CHAPITRE XXII.

Des sangsues, & de leur usage.

LEs sangsues, comme dit *Guy de Chauliac*, " sont certains
" vers noirs qui ressemblent assez
" à la queue d'un rat, qui ont sur
" le dos quelques lignes jaunâtres,
" & le ventre distingué d'une cer-
" taine couleur fusque qui tend à
" la rougeur. Il faut continue-t-il,
" se servir de ceux que l'on trouve
" dans les eaux courantes, préfé-
" rablement à ceux qui vivent
" dans les eaux croupies, parce
" qu'ils passent pour être veni-
" meux.

Les sangsues qui ont une grosse
tête, sont encore à rejeter, sui-
vant le même Auteur : néan-

moins ce qu'il y a de certain, est que les plus grosses, lorsqu'elles sont d'une bonne qualité, font plus d'effet que les petites, parce que leurs aiguillons sont plus larges & plus pénétrants, & qu'il sort par conséquent plus de sang par les ouvertures qu'elles font, lesquelles aussi ne se réunissent pas si facilement.

Pour se bien servir des sangsues, il ne faut que faire attention à deux choses, suivant le même *Guy de Chauliac*; aux maladies qu'elles peuvent guérir, & à la manière de les bien appliquer.

Les maladies contre lesquelles on use de sangsues, sont plusieurs qui arrivent, dit *Avicenne*, en des parties où l'on ne peut pas se servir de ventouses; & pour lors les sangsues sont les lieutenantes des ventouses, comme les ventouses le sont de la saignée en certaines occasions dont nous avons parlé.

Ces parties où l'on ne peut pas s'en servir, selon le même Auteur, sont comme aux lèvres, au nez, & aux extrémités qui sont dénuées de chair, comme sont les doigts & les jointures.

De plus, on se sert des sangsues aux environs des ulcères rongeurs: on les applique aussi sur les *apostèmes* qui ont de la peine à mûrir. On s'en sert encore contre les dartres difficiles à guérir. On les applique fréquemment sur les hémorroïdes, pour vider le sang impur & grossier qu'elles contiennent; & le sexe curieux de sa beauté, demande assez souvent qu'on les lui applique autour du visage, quand il s'imagine qu'une trop grande rougeur le rend moins agréable.

Il ne faut appliquer les sangsues qu'après les évacuations générales, pour la même raison que j'ai alléguée en parlant des ven-

toufes , dans le Chapitre précédent. Il faut encore , avant de s'en fervir , qu'elles ayent été hors de l'eau , du matin au soir , ou du soir au lendemain , pour fe dégorger de celle dont elles étoient pleines , & par confequent pour les rendre plus âpres & plus avides à fuccer le fang.

Après cela , il faut froter la partie fur laquelle on les veut mettre avec du lait tiède , ou y faire quelques ponctions légères dont il forte du fang , pour les inviter à mordre , & à s'attacher fur les endroits qui en feront induits : enfuite dequoi on les applique , ou l'une après l'autre ; ou pour mieux faire , l'on en renferme plusieurs dans une boëte que l'on pofe fur l'endroit qu'on veut qu'elles s'attachent ; l'on releve la boëte quand le malade a fenti plusieurs piquures , & on l'applique plusieurs fois , s'il eft befoin , juf-

qu'à ce qu'il y en ait un nombre
fuffifant.

Quand elles font gorgées de
fang, elles tombent d'elles-mê-
mes; ou on leur fait quitter prise
en leur mettant du fel menu fur la
tête, de la falive, ou quelque au-
tre chose qui ait de l'âcreté, de
l'amertume, ou de l'acidité.

Si elles font appliquées sur l'u-
ne des extrêmitéz, comme sur les
mains ou sur les pieds, on peut
plonger ces parties dans l'eau
chaude, & laisser couler du fang
autant que le Médecin a prescrit.
Si on les a mises sur les hémorroi-
des, il faut placer le malade sur
une chaise percée pour recevoir la
vapeur de l'eau chaude, & laisser
de même couler du fang autant
qu'on le juge à propos. Si c'est à
la tête ou sur quelque autre partie
qu'on ne puisse pas baigner, on se
contente de bassiner de tems en
tems les piquures avec de l'eau

chaude, & d'essuyer le sang avec un linge à mesure qu'il sort.

Après cela si le sang ne s'arrête pas de lui-même, il faut mettre sur les piquures un peu de linge brûlé, ou quelque poudre astringente par-dessus, une ou plusieurs compresses, un bandage convenable, & traiter ensuite le malade comme après la saignée.

CHAPITRE XXIII.

Des varices.

JE croirois laisser ce Traité imparfait, si avant de le finir, je ne disois un mot des *varices*, puisque la saignée de ces sortes de veines est quelquefois d'un grand secours.

Les varices sont des veines dilatées par le sang grossier qui y séjourne faute de circulation; elles se remarquent plus ordinairement

ment aux extrêmités inférieures, & plus rarement en d'autres parties; car c'est dans les vènes des jambes & des cuisses que le sang fait un plus grand effort pour monter vers le cœur, & où il peut par conséquent s'arrêter plus facilement & dilater les vènes.

La mauvaise qualité du sang destitué d'esprits, & peu disposé à se mouvoir, contribue à la dilatation de ces sortes de vaisseaux dans les sujets que les Médecins nomment *impurs* & *cacochymes*.

Ceux qui s'occupent à des exercices pénibles, comme à porter des fardeaux, à faire de longues courses, à pousser un cheval, à danser, y sont sujets par accident; les femmes qui ont porté plusieurs enfans, & qui ont eu des travaux pénibles, en sont ordinairement attaquées.

Il est dangereux de guérir les varices qui sont fort anciennes,

lorsqu'elles ont causé des ulcères, principalement en des sujets replets, impurs & massifs; car les superfluitez qui s'évacuent par les ulcères variqueux dans ces sortes de sujets, refluent ensuite sur des parties plus considérables, & causent de très-fâcheuses maladies.

On soulage ces personnes-là en ouvrant de tems en tems ces sortes de vènes, & en tirant beaucoup de sang. Il n'est pas besoin de ligature pour faire cette saignée; car les varices se produisent assez d'elles-mêmes, & l'on peut faire tenir debout ceux à qui on les ouvre, afin de les mieux voir. Par le moyen de cette saignée les ulcères des jambes sont beaucoup soulagez, & la douleur qui les accompagne ordinairement s'apaise aussitôt.

Le bandage bien conduit depuis le bas jusques au haut de la jambe, soulage encore beaucoup

ceux qui ont des varices. D'autres se servent pour le même effet, d'une chauffe de peau de chien taillée bien juste sur la jambe, & qui se lasse par le côté.

Pour guérir radicalement les varices, quand on croit le pouvoir faire sans danger, il faut ouvrir les tégumens sur chaque dilatation, découvrir la vaine dilatée, & la bien séparer des autres parties, la soulever ensuite, puis passer par-dessous une aiguille courbe suivie de son fil, & faire ensuite une ligature bien ferme au-dessus & au-dessous de la dilatation, que l'on ouvre ensuite d'un bout à l'autre entre les deux ligatures, pour en tirer le sang coagulé. Après quoi l'on traite la plaie à l'ordinaire.

Quand il y a plusieurs varices aux jambes, ce traitement est fort long & fort douloureux; & peu de gens le souffriroient avec au-

tant de constance que *Marius*, au rapport de *Plutarque*, le souffrit à une de ses jambes, & qui manqua néanmoins de fermeté quand il falut venir à l'autre, disant que le bien que l'on pouvoit attendre de ce traitement, ne valoit pas la peine qu'il falloit endurer pour l'obtenir.

CHAPITRE XXIV.

Des scarifications.

PLusieurs de mes amis au sentiment de qui je défere, m'ont fait remarquer qu'ayant traité dans cet Ouvrage des manieres d'évacuer le sang, tant par le moyen des saignées que par celui des sangsues; on s'étonnoit que je n'eusse rien dit des autres moyens d'évacuation que l'on prescrit tous les jours dans la pratique de la Médecine, qui y ont du

rapport , & que les Médecins substituent même assez souvent à ceux dont j'ai parlé.

Un tel avis joint à l'utilité qu'en pourront tirer ceux qui s'appliquent à l'étude de la Chirurgie , m'a obligé dans la seconde édition de ce Livre , à dire quelque chose des scarifications , des cauterres , des setons , des vésicatoires , des frictions , de l'application des animaux vivans , des bains , & des étuves. Pour commencer par le premier de ces remèdes , je dis d'abord avec *Est. Travus* que les scarifications sont de petites incisions qui se font en plusieurs parties du corps pour en faire sortir le mauvais sang , en donnant des coups de lancette selon la longueur de la partie en égale distance , & engagez les uns dans les autres. Ce remède étoit bien plus usité autrefois qu'il n'est aujourd'hui , puisqu'Hippocrate & Ga-

lien s'en servoient fréquemment à l'occasion de plusieurs maladies tant intérieures qu'extérieures.

Ces scarifications sont de trois fortes ; car elles sont ou petites & superficielles, ou médiocres & un peu plus longues, ou très-profondes & fort étendues en longueur. Il est bon d'observer que les premières se doivent faire en piquant, & les dernières en coupant, & qu'il est à propos avant de les mettre en usage, que le corps ait été préparé par les remèdes généraux quand on le peut. Celles qui se pratiquent sur des parties maigres & décharnées, doivent être légères & superficielles ; au lieu que celles qui se font sur les parties grasses & charnues, doivent être longues & plus profondes, ayant le soin de fomentier avec l'eau chaude l'endroit qu'on a dessein de scarifier. Galien, à ce qu'il nous rapporte, sca-

rissoit avec succès le derriere de la tête , pour les vertiges & pour les douleurs invétérées de cette partie. Les Orientaux, selon plusieurs Voyageurs, font encore la même chose aux oreilles pour l'inflammation des yeux , pour les catarres , & pour toutes les fluxions qui partent du cerveau. *Arethée* recommande les légères scarifications faites au-dedans des narines pour les rougeurs opiniâtres du visage , que l'on appelle vulgairement *couperose*.

J'ai vû à Rome dans l'Hôpital du St Esprit plusieurs hydropiques presque désespérées , heureusement guéries par des scarifications réitérées aux jambes ; & il n'y a pas d'habiles Chirurgiens qui ne sçachent que les scarifications appaisent les inflammations rebelles & où il y a de la dureté ; qu'elles contribuent aussi beaucoup à la guérison des ulceres de

longue durée , & de ceux qui sont accompagnés de malignité , de callosité , de prurit , d'érési-pele où le poil tombe , & enfin à guérir ceux qui sont difficiles à cicatriser. J'ai souvent réussi en me servant de ce remède aux tumeurs luisantes des parties honteuses , que l'on nomme cristallines , produites par l'impression du levain vérolique ; & je me souviens d'avoir aussi lû dans le petit Art Médicinal de Cardan , qu'il avoit guéri plusieurs personnes travaillées des gouttes aux mains & aux pieds , par de légères scarifications. L'expérience nous apprend tous les jours que les scarifications faites aux environs des plaies causées par la piquure ou morsure des animaux venimeux , sont fort utiles. L'avantage qu'on en peut aussi tirer pour avancer la guérison des grandes contusions , fait qu'on ne doit pas les négliger

dans ces rencontres ; & je suis témoin que tous les Chirurgiens qui fervoient aussi-bien que moi dans l'Hôpital Royal de l'Armée qui assiégeoit Luxembourg au mois de Juin de l'année 1684 , employerent utilement ce remede dans le traitement de plusieurs contusions énormes qui menaçoient de gangrene. Je rapporterois ici la maniere de faire avec méthode ces trois sortes de scarifications , si je ne m'en étois suffisamment expliqué dans le dix-neuvième Chapitre de la premiere édition de ce Traité, en parlant des accidens qui surviennent aux piquures du nerf & du tendon.

CHAPITRE XXV.

Des cauteres.

JE me persuade que les jeunes Chirurgiens ne seront pas fâ-

chez que je leur explique ici succinctement la maniere la plus sûre & la plus aisée d'appliquer les cauterres. L'expérience que l'on a de leurs bons effets , prouve qu'il y a peu de remedes dans la Médecine qui préservent d'un plus grand nombre de maladies ; & quoique beaucoup de personnes témoignent de l'aversion pour les cauterres , à cause du soin qu'il faut avoir de panser les ulceres qui résultent de ces sortes de caustiques , & de la mauvaise odeur qui en exhale : cependant ces incommoditez n'ont pas empêché un jeune Prince de s'y soumettre ; & il est vrai-semblable qu'il y a déjà long-tems qu'il auroit abandonné à son légitime successeur la possession des Royaumes dont il jouit dans les deux mondes, sans le secours de deux cauterres qu'il porte depuis plusieurs années par le conseil de ses Médecins ; cepen-

dant quelque utilité qu'il tire de ces continuelles évacuations pour la conservation de sa santé, beaucoup d'autres Médecins bien sçez & fort entendus dans la pratique de leur art, n'ont pas laissé de conjecturer que ces longs écoulemens des humeurs utiles aussi bien que des superflues, pourroient bien l'empêcher de continuer par lui-même la succession illustre de son auguste lignée.

Quoique l'on puisse entendre indifferemment par le mot de cautere, & l'application du remede. & l'effet qu'elle produit, c'est néanmoins un usage reçu parmi ceux de la profession, d'entendre par ce terme un ulcere utile que l'on fait en certains endroits du corps, ou pour purifier toute la masse sanguinaire de ses impuretez par une évacuation plus ou moins longue, ou pour faire une diversion des hu-

meurs superflues qui ont pris leur cours sur quelque partie , en appliquant un remede qui par sa vertu caustique brûle & fait escarre.

Je ne trouve nulle part quel a été le premier auteur de l'application d'un tel remede ; mais je sçai seulement que les Italiens & les Espagnols chez qui l'usage en est très ancien & très-commun, l'appelle *fontanelle* & *fuenta* , parce que les impuretez du corps ou de certaines parties sortent de ces ulceres comme d'une fontaine.

Les intentions pour lesquelles les Médecins conseillent l'application des caustiques , sont pour évacuer , détourner ou divertir les humeurs qui offensent le cerveau , de la même maniere que les Jardiniers détournent le cours d'un ruisseau pour le conduire au lieu qu'ils veulent arroser , & que les payfans de Provence & de

Languedoc ouvrant avec une tariere le tronc des oliviers qu'une mauvaise féve est prête à faire périr, les rétablissent dans leur premier état. Tous ceux enfin qui ont quelque expérience dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie, sçavent que leur usage ne profite pas seulement aux maladies de la tête, des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche, & de la gorge, mais qu'ils soulagent encore merveilleusement les mauvaises dispositions de la poitrine, du cœur, des poumons, & de la plèvre; qu'ils sont aussi très-efficaces contre les passions hystériques, comme sont les fureurs utérines, les suffocations de matrice, la suppression des mois, qu'ils aident beaucoup à guérir les vieux ulceres des jambes; & & je sçai même par plusieurs expériences que j'ai faites heureusement, & que j'ai vû faire à d'au-

tres Chirurgiens , qu'il n'y a pas de meilleur remede contre les douleurs de la sciatique , les plus fréquentes & les plus invétérées. L'usage des cauterres étoit autrefois si commun parmi les Anciens , qu'il n'y avoit presque pas de parties au corps où ils ne les appliquassent ; mais sans m'arrêter à faire une histoire réglée de la fortune des remedes caustiques , je passe aux endroits où on les applique aujourd'hui.

Premierement à la nuque du cou , entre la premiere & la seconde vertebre de cette partie. En second lieu à la partie extérieure du bras , dans une petite cavité qui se rencontre entre le muscle deltoïde & le biceps. En troisième lieu à la partie intérieure de la cuisse , dans un petit intervalle qui se trouve entre le muscle couturier & le vaste interne. Et finalement à la partie intérieure

du genou, un peu au-dessous de l'attache des fléchisseurs de la jambe. Et comme les Médecins peuvent ordonner leur application sur d'autres parties que sur celles dont nous venons de parler, pour des raisons que nous ne pouvons pas prévoir; il est bon de marquer aux jeunes Chirurgiens les qualitez qu'une partie doit avoir pour souffrir l'application du cautere. Il y en a cinq principales: la premiere est que la personne à qui on l'applique, puisse voir l'ulcere, & par ce moyen le panser sans le secours d'autrui: la seconde, que le bandage puisse convenir à la partie sur laquelle on l'applique, soit celui de linge, soit celui de cuir à boucles: la troisiéme, qu'il soit appliqué auprès des vaisseaux, pour donner plus de facilité aux humeurs viciées de prendre leur cours par cette ouverture: la quatriéme, qu'on le pose dans l'espa-

ce de deux muscles, afin qu'il soit éloigné de leur tête ou de leur queue, sur lesquelles son impression pourroit causer de grandes douleurs; & pour cela on fait étendre & fléchir la partie, après quoi on trouve facilement l'endroit juste: & la cinquième enfin consiste à l'appliquer le plus près que l'on peut de l'endroit où la maladie a son siège.

Les Anciens se servoient autrefois de différentes sortes de cauterés: les uns usoient du fer ardent, les autres d'un bouton d'or ou d'argent enflammé. Les autres faisoient une excision avec le bistouri ou la lancette; les autres appliquoient un petit morceau de coton roulé en forme de pinceau, & trempé dans l'huile bouillante; les uns faisoient tomber deux ou trois gouttes de cire d'une bougie allumée; & les autres enfin brûloient la partie où ils vouloient appli-

appliquer le cautere, à la faveur d'un cristal convexe exposé au Soleil. Mais toutes ces manieres de brûler les hommes tout vivans, pour ainsi dire, ne sont plus en usage : on se sert seulement d'une pierre caustique, dont l'effet quoiqu'un peu lent & douloureux, ne fait pas tant d'horreur au malade, que les métaux ou les liqueurs brûlantes. Entre plusieurs compositions de ces pierres caustiques qui sont rapportées dans les Pharmacopées Françoises & Etrangères, il y en a une que le sieur Charas habile Artiste a décrite dans sa Pharmacopée Royale Galénique & Chymique, & je la préfère à la plupart des autres qu'on trouve ailleurs, à cause qu'elle est facile à composer, & qu'elle fait son effet en peu de tems, puisque dans l'espace d'une demi-heure au plus l'escarre se trouve fait : voici la maniere de la préparer.

Il faut prendre une livre de bonne chaux vive mise en poudre ; & l'ayant mêlée avec deux livres de sel de tartre nouvellement préparé & pulvérisé, on les calcine ensemble pendant deux ou trois heures dans un grand creuset à feu ouvert, puis on en fait une lessive, laquelle ayant été filtrée & évaporée jusqu'à ce que le sel reste sec au fond du vaisseau. On met ensuite ce sel dans un creuset d'Allemagne sur un feu violent, on le tient jusqu'à ce qu'il soit bien en fusion, auquel tems on le verse dans une poêle de cuivre échauffée, où on le coupe tandis qu'il est chaud, en petites pieces de différentes figures pour le besoin ; les ferrant promptement dans des bouteilles de verre double bien bouchées, & que l'on garde dans un lieu sec.

Avant que d'appliquer la pierre caustique, il faut avoir l'appareil

tout prêt, qui consiste en un emplâtre plus ou moins grand, selon le nombre & l'étendue des caustiques que l'on veut appliquer, pour former suivant le besoin un escarre aussi plus ou moins grand. La matiere emplastique dont cet emplâtre est formé, doit s'attacher fortement à la peau, pour mieux borner l'action du caustique qui doit être appliqué sur la peau, même dans l'espace d'un trou fait au milieu de l'emplâtre plus ou moins grand, & diversément figuré suivant l'escarre que l'on veut procurer; on mouille la peau comprise dans l'étendue d'un peu de salive, afin de hâter plus promptement la dissolution du caustique que l'on applique ensuite sur cet endroit. Le caustique ainsi appliqué doit être couvert d'une petite compresse qui excède le trou, sur laquelle on met un plus grand em-

plâtre, puis une compresse encore plus grande, soutenue d'une bande circulaire suffisamment serrée pour empêcher l'appareil de s'écarter.

Le caustique tel qu'il puisse être, fait bien plutôt son effet aux enfans, aux femmes & aux filles qui ont la chair plus tendre & plus délicate, qu'aux hommes qui l'ont plus dure & plus serrée: c'est pourquoi il est à propos de le relever aussi plutôt ou plus tard, de crainte qu'il ne fasse un escarre trop profond par un trop long séjour; ou trop superficiel, ne séjourant pas assez de tems pour pouvoir faire son impression jusqu'où on la desire.

L'appareil étant levé, on scarifie avec la lancette l'endroit cautérisé, & on procure la chute de l'escarre avec le suppuratif, le beurre frais, ou d'autres remèdes onctueux capables de fondre &

d'humecter. Quand l'escarre s'est séparé, on met un pois, ou une petite orange verte desséchée, ou enfin une petite boule d'iris de Florence, au milieu de l'ulcere pour l'entretenir, & par dessus une feuille de lierre fraîchement cueillie, ou un morceau de feuille de poirée. Les personnes qui sont obligées d'aller à la campagne, se serviront commodément de la toile-gauthier, qui est une espece d'emplâtre que les Apoticaire composent exprès, & dont ils couvrent un linge des deux côtez; en sorte que l'on peut appliquer & réappliquer plusieurs fois sur l'ulcere, le même emplâtre de l'un & de l'autre côté, en l'essuyant jusqu'à ce que le linge soit tout-à-fait dénué de la matiere emplastrique dont il étoit enduit.

On a soin de panser l'ulcere deux fois par jour, & de changer souvent de linge pour éviter la

mauvaise odeur. Il arrive quelquefois que les humeurs aigries qui découlent de l'ulcere, produisent aux environs une petite inflammation érépipélateuse que l'on guérit facilement en appliquant dessus le cérat de Galien, ou quelque autre remede tempérant & adoucissant ; & lorsque les chairs surmontent tant soit peu , on les consomme aisément avec la poudre blanche qui est l'alun brûlé.

CHAPITRE XXVI.

Des setons.

PAr ce mot de seton , il faut entendre un ulcere sous la peau , long & étroit , fait avec un petit instrument pointu, triangulaire & trenchant , semblable à une aiguille d'emballeur , lequel est entretenu par une méche ou

un cordon qu'on tire d'un côté & d'autre pour évacuer ou détourner les humeurs superflues des lieux où elles se portent. Si on en croit la plupart de ceux qui ont écrit de cette matiere, il n'y a presque pas de maladies rebelles dont on ne vienne heureusement à bout par ce remede. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en sa faveur, c'est qu'Hippocrate en a parlé très-avantageusement dans son Livre de l'ancienne Médecine, & que quelques Médecins Arabes tombent d'accord avec lui que ce remede est d'une grande utilité contre plusieurs maladies. On substitue quelquefois les setons aux cauterés, parce qu'ils font plus promptement leur effet. Cependant leur usage est presque anéanti, & les Médecins ne les ordonnent gueres à présent qu'aux fortes apopléxies, pour procurer en peu de tems la décharge qui ne

se pourroit faire si promptement par l'usage du cautere.

Ambroise Paré dit que ce remede a un effet merveilleux contre les fluxions invétérées des yeux ; & à cette occasion il rapporte l'histoire d'un Orfèvre Italien qui demouroit près les grands Augustins, & qui avoit été traité sans succès d'une fluxion sur les yeux fort opiniâtre par plusieurs Médecins & Chirurgiens. Le malade ne voyant plus pour se conduire, appella ce Chirurgien célèbre qui le guérit en peu de tems par un seton qu'il lui appliqua à la nuque du cou. Dans le même chapitre il rapporte encore une autre histoire d'un jeune homme de vingt ans, qui fut guéri d'une épilepsie par l'application d'un seton au même endroit, ordonné par le sçavant Hollier. L'expérience fait aussi connoître que ce remede est fort avantageux aux
ulceres

ulceres de la tête qu'on appelle vulgairement *teigne*. Il n'est pas nécessaire de faire ici une longue déduction des diverses parties où les Anciens l'appliquoient, ni de parler de toutes les maladies auxquelles ils s'en servoient, parce qu'apparemment les saignées n'étoient pas si fréquentes dans ces tems-là qu'elles le sont aujourd'hui. Je rapporterai seulement par curiosité qu'ils employoient plusieurs matieres pour entretenir cet ulcere, les uns prenoient du crin de cheval dont ils faisoient un cordon, d'où est venu le mot de seton, c'est-à-dire du mot Latin *feta*, qui signifie long poil & rude; les autres se servoient de soie crue; les uns de lin non filé, & les autres d'une grosse boucle d'or, laquelle ils tournoient à droite & à gauche deux fois le jour. On ne se sert plus en France de ces moyens-là; mais

bien d'une meche égale & obéissante, faite d'un coton doux, trempée dans le blanc d'œuf & l'huile rosat.

Comme c'est ordinairement à la nuque du cou où l'on applique ce remede, il est bon avant que d'en venir à l'opération, de manier la partie pour en diminuer un peu la sensibilité, de peur que la douleur étant trop grande, elle n'y cause dans la suite une fluxion importune : l'on fait asséoir le malade sur une chaise sans dossier, lui faisant un peu renverser la tête en arriere, afin que la peau soit plus lâche ; alors on la fera pincer transversalement de deux mains par un serviteur au-dessous des cheveux, & on passera ensuite une aiguille froide, suivie d'une méche semblable à celle que je viens de décrire, & qu'on aura trempée dans le remede que j'ai rapporté.

L'ouverture se doit donc faire en long & non en travers, comme la plupart des Chirurgiens le pratiquent encore aujourd'hui, parce qu'en passant l'aiguille en ce sens-là, quand on est obligé de profiler, on n'est pas en danger de blesser les parties situées sous les tégumens; outre que par ce moyen l'évacuation des matieres se fait aussi plus facilement. On ne se sert plus de tenailles percées pour pincer la peau, & pour conduire l'aiguille, parce qu'on peut avec la main l'assujettir autant qu'il est nécessaire. On traite ensuite cette plaie comme les récentes, c'est-à-dire en changeant souvent de méche, & jusqu'à ce que le seton ait fait l'effet qu'on en espere.



CHAPITRE XXVII.

Des vésicatoires.

QUoique l'usage des vésicatoires ne soit pas si fréquent en France qu'il étoit autrefois ; cependant comme il y a encore aujourd'hui d'habiles Médecins qui en ordonnent l'application dans des maladies opiniâtres & rebelles , & lorsque les remèdes ordinaires ont été inutiles. C'est pourquoi il est bon que les jeunes Chirurgiens aient quelque connoissance de ces sortes de remèdes , afin que quand ils auront occasion de les appliquer , ils le puissent faire méthodiquement.

On appelle vésicatoire un remède topique , lequel étant mis sur la peau , y fait élever des vésicules ; & par les ulcérations qu'il y excite , donne occasion aux séro-

sitez superflues de s'échaper : il est aisé de juger par cette définition , qu'il tire son nom de l'effet qu'il produit.

Les Médecins ne les ordonnent jamais qu'après les évacuations universelles. Les maladies contre lesquelles leur effet paroît davantage , sont les épilepsies , les migraines , les apopléxies & autres affections soporeuses , les douleurs sciaticques , les gouttes , les morsures de bêtes venimeuses , les cathares , les fluxions sur les yeux , sur les oreilles & sur les dents : il me souvient aussi d'en avoir vû appliquer avec un heureux succès sur les poignets de plusieurs personnes attaquées de fièvres malignes dans Sainte Marie-neuve , premier Hôpital de Florence , & en d'autres lieux , au-dedans des cuisses & des jambes pour de pareilles maladies.

On les applique sur le cou pour

les affections de la tête, derrière les oreilles pour celle des yeux, sur l'artere temporale pour la douleur des dents; & en d'autres occasions on les met sur la partie malade.

On compose les vésicatoires avec le miel anacardin, les poudres de cantharides & d'euphorbe, la graine de moutarde, de chacun une demi-once, avec une once & demi de levain, le tout délayé dans un mortier avec une cuillerée de fort vinaigre; on en réserve aussi en forme d'emplâtre pour s'en servir au besoin.

La maniere d'user des vésicatoires, est qu'avant de les appliquer sur la partie, on y fasse une légère friction, afin que par ce moyen, les pores étant ouverts, la vertu du remede pénètre plus facilement. La quantité des vésicatoires se doit régler selon l'âge, le sexe, & la grandeur de la partie

malade, sur laquelle on doit les appliquer. Quand on pose ce remède sur quelque partie du corps que ce soit, on s'apperçoit bientôt de son action par la chaleur excessive qu'on y ressent, qui ayant la force de faire élever l'épiderme & de le séparer de la peau, l'intervale se remplit bientôt d'une sérosité maligne & subtile, par le dégorgement des conduits qui fournissent la matiere des sueurs & de la transpiration insensible.

Il faut laisser les vésicatoires sur la partie malade, jusqu'à ce qu'ils aient excité plusieurs vessies, ce qui arrive dans l'espace de deux, trois, quatre, cinq ou six heures, & quelquefois davantage, selon la nature des personnes auxquelles on les applique; on les leve ensuite, on ouvre les vessies avec la pointe des ciseaux, on applique dessus des feuilles de bêtes ointes de beurre frais, & on a soin de les

changer en Eté tout au moins sept ou huit fois le jour. On repri-me la trop grande inflammation qui peut y survenir, par l'onguent blanc de Rhasis lavé dans l'eau de plantain; & lorsqu'on est content de leur effet, on desseche l'ulcere avec le pompholix.

CHAPITRE XXVIII.

Des frictions & de l'application des animaux vivans.

LEs frictions ont été fort estimées des Anciens, & il y a encore aujourd'hui beaucoup de Médecins qui ne les méprisent pas: leur effet, disent-ils, est si admirable, qu'elles poussent dehors plus de matiere par la transpiration insensible, que par les autres conduits, & ils prétendent que de huit livres d'alimens qu'on prendra, il y en aura cinq qui se diss-

peront & s'envoleront par les pores. Cette même pensée est appuyée par Sanctorius célèbre Professeur de l'Université de Padoue, dans sa Médecine Statique, où il dit qu'il transpire insensiblement beaucoup plus d'humeurs par les pores de la peau, que par les voies les plus communes. L'expérience nous apprend que quand cette transpiration est empêchée par la crainte, par le chagrin, par un froid extérieur, par l'application de quelque médicament onctueux, ou enfin par quelque autre cause, elle produit des incommoditez qui sont souvent très-fâcheuses, parce que la plupart des gens du métier les négligent & les méprisent au lieu d'y faire attention. Entre plusieurs remèdes que cet habile Médecin propose pour les guérir, les frictions n'y sont pas oubliées : ce qui s'accorde bien à la remarque que le docte

Fernel fait dans sa Thérapeutique, où il dit qu'elles vident non seulement les humeurs qui sont arrêtées à la surface du corps, sans en troubler l'œconomie, mais qu'elles mettent encore en mouvement celles qui sont contenues dans les vaisseaux, en les rendant plus fluides; c'est, je croi, cette raison qui oblige plusieurs Médecins d'ordonner assez souvent des frictions douces & longues avec un linge chaud & demi-usé, dans les parties intérieures des cuisses des filles & des femmes dans le tems qu'elles doivent avoir leurs ordinaires, pour les leur provoquer. Or comme il est un certain art particulier de faire ces frictions, il est juste d'en donner quelque'idée aux jeunes Chirurgiens, afin qu'ils soient en état de les faire avec méthode, lorsque les Médecins les jugeront nécessaires, ou qu'ils auront occasion

de les faire de leur propre mouvement.

On fait de trois sortes de frictions qui sont fort utiles en bien des rencontres : on les divise en dures , molles , & médiocres. On entend par les frictions dures , celles qu'on fait fortement avec une toile neuve par tout le corps , ou à une partie seulement : on s'en sert lorsque l'on veut raréfier , subtiliser , atténuer & résoudre les humeurs grossieres qui sont cachées sous la peau. Les molles & longues échauffent les extrémités du corps , lâchent les pores du cuir , & font que les humeurs subtiles s'évaporent d'elles-mêmes. Les médiocres au contraire tiennent le milieu entre les deux , & elles ont des vertus si excellentes , que Paré dit qu'il s'en est servi fort heureusement en bien des occasions , mais particulièrement sur la personne du Duc d'Arscot ,

bleffé d'un coup d'arquebuse auprès du genou, lequel ayant été très-long-tems à guérir, ne put, à ce qu'il prétend, être rétabli que par des frictions médiocres & universelles, & par d'autres faites a la partie qui étoit demeurée un peu roide.

Il y a encore beaucoup de Médecins à Paris qui ordonnent l'application des animaux vivans, comme les cocqs, les pigeons, les petits chiens & les petits chats, dans les fièvres malignes qui attaquent le cerveau, dans les phrénésies, les douleurs de gouttes, les longues syncopes, & les pleurésies. Lorsqu'on veut appliquer un cocq sur la tête, il faut qu'il soit jeune, d'autant que sa chaleur est plus tempérée que celle d'un vieux, qu'elle est plus conforme au tempérament humain, & qu'elle fait enfin transpirer davantage. Avant que d'en faire

l'application à la tête, on doit la raser à sec, parce que si on la mouilloit, la lotion nuiroit au cerveau, & augmenteroit les humiditez retenues qui causent quelquefois tout le désordre. Les jeunes cocqs doivent s'ouvrir par le dos après leur avoir coupé les pattes : quelquefois on substitue à leur place des pigeons qu'on fend par le milieu du ventre avec de bons ciseaux. On les applique ordinairement tout sanglans, les couvrant d'une serviette bien chaude, pliée en plusieurs doubles, & arrêtée par un couvre-chef, de crainte de gâter le lit. Les petits chiens étant fendus par les flancs avec un couteau pointu & trenchant, on les applique sur les endroits travaillez de gouttes, ayant auparavant fomenté la partie avec le vin chaud. Les petits chats se fendent aussi par les flancs ; & après leur avoir coupé

la tête & les pattes, on les applique sur les côtes dans les pleurésies, & sur la région du cœur dans les syncopes, les y tenant avec une grosse compresse arrêtée par un bandage circulaire fait d'une serviette pliée.

CHAPITRE XXIX.

Des bains.

JE ne croirois pas avoir satisfait à mes engagements, si je ne donnois dans ce Chapitre quelques idées des bains qui sont en usage dans la Médecine pour la conservation de la santé & pour la guérison des maladies, aussi bien que chez les Orientaux pour la propreté & pour le plaisir.

Entre les peuples qui ont eu en recommandation l'usage des bains, les Romains ont été sans doute les plus magnifiques & les

plus voluptueux; les vestiges qui nous restent de leurs thermes publics, en sont des marques certaines; c'étoit des lieux vastes & fort ornez, où ils faisoient conduire par des aqueducs des eaux chaudes & des eaux froides qui se répandoient dans de grandes cuves de marbre, où les particuliers pouvoient aller se baigner en tout tems & avec toutes sortes de commoditez. On voit encore aujourd'hui à Rome tout ce que l'Architecture a de plus grand & de plus hardi, dans ce qui nous reste de ceux qui furent bâtis par les ordres de l'Empereur Dioclétien, lesquels servent à présent d'Eglise aux Chartreux, & qui font l'admiration des plus sçavans Architectes.

C'est par la même raison que le feu Roy, qui étoit magnifique en tout, en a fait construire de si superbes & de si délicieux à Ver-

failles & à Marly, aussi-bien que Son Altesse Royale MONSIEUR à sa belle Maison de Saint-Cloud. Mais sans nous engager dans une plus longue digression, renfermons nous dans les bains utiles que la Médecine prescrit; & comme c'est aux Chirurgiens que l'on s'adresse d'ordinaire pour leur administration, tâchons de ne leur rien dire que d'utile & de nécessaire pour s'y bien conduire.

Par le bain on entend en Médecine une immersion ou fomentation de tout le corps, qui se fait dans quelque liqueur plus ou moins chaude, tendante à la conservation ou au recouvrement de la santé. Il y a de deux sortes de bains, de naturels & d'artificiels. Les premiers sont ceux dont les eaux sortant des entrailles de la terre conservent quelques qualitez métalliques des minieres par où elles passent, comme bitumi-
neuf-

neufes, plombées, ferrugineufes, vitriolées, mercurielles, alumineufes, telles que font celles de Bourbon-Lancy, Bourbon-Archambaut, Bourbone, Plombiers, Vichy, Aix-la-Chapelle, Passy, Abbecourt, & autres, qui font propres à plusieurs maladies, comme à la paralysie, à la sciatique, à la goutte, aux douleurs néphrétiques, aux vapeurs, aux bourdonnemens d'oreille, tremblemens de membres, foibleffes de parties, à toutes les infections de la peau, & aux vieilles cicatrices qui la contraignent & la tiennent trop tendue. Mais comme ce n'est pas à moi à traiter du tems & de la maniere de se servir de ces bains, je laisse aux Médecins la décision de toutes ces choses sur lesquelles de fort habiles gens ont suffisamment écrit. Je me contenterai donc de parler des bains artificiels par rapport à l'usage

qu'on en fait tous les jours dans la Chirurgie. Ces derniers sont simples ou composez ; les simples sont faits d'eau tiède seulement, & servent à forcer les obstructions, à tempérer les humeurs, à leur donner plus de liquidité, & à faciliter par conséquent leur mouvement circulaire, d'où dépend la vie & la santé de l'animal ; ils servent encore à adoucir celles qui sont arrêtées entre la chair & la peau, & qui causent souvent des éruptions sanguines, à humecter les corps secs, à ramollir les parties solides, à délasser ceux qui sont fatiguez d'un long chemin, enfin d'appaiser les douleurs causées par un prurit importun ou par les hémorroïdes.

Les bains composez sont ceux dans lesquels on fait bouillir des racines, des herbes, des graines, des fleurs, & quelquefois du sel, du soufre, de l'alun ou du nitre,

quand on veut leur donner une qualité semblable aux naturels, & par rapport à la nature du mal; enfin pour les uns & pour les autres, il faut toujours se servir d'eau de riviere, d'eau de pluie, ou de fontaine.

Ces remedes ne doivent jamais être mis en usage, sans que les malades aient été auparavant préparez par les saignées & les purgations; & quand on n'a pas ces fortes d'égards, il arrive à ceux qui se baignent, que les parties grossieres des humeurs émues par ce remede, venant à se mêler avec les subtiles, & ne pouvant passer à cause de leur volume au travers des pores de la peau, sont obligées de rentrer tumultuairement dans les routes d'où elles étoient parties, mettent la confusion dans la masse sangui-
naire, en troublent l'économie, & causent tous les désordres qu'on

voit quelquefois arriver aux filles & aux femmes qui sont assez imprudentes d'aller au bain dans le tems de leurs purgations, où ces mêmes humeurs agitées tombent sur quelque partie affoiblie ou déjà indisposée. La même chose arrive à peu près à un tonneau de vin remué qu'on perce trop bas avec un foret ; car pour lors le vin mêlé avec la lie, se fermant pour ainsi dire le passage à lui-même, fait qu'il ne sort pas avec toute sorte de liberté.

Le bain pris à la riviere durant les beaux jours de l'Eté, peut être salutaire quand on le prend seulement par précaution ou pour de légères incommoditez. Il semble même que la chaleur de l'eau temperée par l'action du Soleil, est plus douce & plus naturelle que celle qui y est excitée par l'action du feu ; mais parce qu'il faut prendre le bain plusieurs jours de

fuite pour en tirer quelque utilité, & qu'il est rare, du moins en notre climat, que l'air demeure dans une égale température durant huit, dix, douze & quinze jours; le plus sur & le meilleur est de le prendre dans son logis quand on en a la commodité.

Le tems propre pour entrer dans le bain, est le matin ou le soir, ou bien six ou sept heures après le repas, s'y accoutumant peu à peu, c'est-à-dire que le premier jour on y peut rester une demi-heure, le lendemain trois quarts-d'heure, le jour d'après & les suivans une entière, & quelquefois plus ou moins, selon que les forces du malade le permettent. Il faut que la baignoire soit posée sur deux morceaux de bois, dont l'un soit un peu moins haut que l'autre; en sorte que si celui que l'on met sous le devant a cinq pouces d'épaisseur, l'autre n'en

ait que trois ; afin que l'eau étant plus haute du côté que le malade est assis , il puisse être plongé jusqu'au cou. La baignoire doit être garnie tout autour en dedans d'un drap blanc pour plus grande propreté, & couverte par dessus pour mieux entretenir l'eau dans un degré égal de tiédeur. On prend un autre drap qu'on plie en dix ou douze doubles pour asséoir le malade ; & lorsqu'on fera obligé de baigner les Dames toutes nues, on doit verser dans l'eau du bain une pinte ou deux de lait , pour la troubler , & empêcher par ce moyen que les endroits que la pudeur ordonne de cacher , ne paroissent aux yeux de ceux qui administrent ce remede. Si l'eau se refroidit avant que le malade doive sortir du bain , on peut l'échauffer en y versant doucement du côté où les pieds sont étendus , autant d'eau chaude qu'il en fau-

dra pour lui rendre sa premiere chaleur.

Lorsqu'on baigne un malade, on lui fait prendre ordinairement un bouillon au veau, ou quelque autre potion ordonnée par le Médecin; & après l'y avoir laissé un tems raisonnable, on l'en fait sortir, on l'essuie avec des linges doux, & on le fait mettre dans un lit chaud & bien couvert, pour achever de faire transpirer le reste des humeurs qui se sont présentées à la surface du corps. Les personnes fortes & robustes peuvent prendre le bain deux fois chaque jour, le matin & vers le soir; les foibles une seule fois, mais le prendre plus long-tems. On continue l'usage du bain pendant six, huit, dix, douze & quinze jours, selon qu'on le trouve à propos.

Quand il arrive que le malade ne peut souffrir le bain entier, ou à cause de quelque foiblesse de

poitrine, ou parce que son indisposition se trouvant aux reins, à la vessie, à la matrice, ou à quelque autre partie du ventre inférieur, il suffit de baigner les parties malades; & c'est ce qu'on appelle le demi-bain. Il se prend dans une petite cuve remplie d'eau tiède ou d'une décoction médicinale, dans laquelle on ne plonge que le bas-ventre & les cuisses, observant d'ailleurs les mêmes circonstances que nous avons marquées pour le bain entier.

CHAPITRE XXX.

Des étuves.

IL ne me reste plus, pour finir cette addition, qu'à parler des étuves; & il est d'autant plus naturel de les mettre ici, qu'elles ont beaucoup d'affinité avec les bains, dont

dont je viens de donner l'usage dans le précédent Chapitre. On appelle étuves une certaine manière de suer qui se fait par le moyen d'une vapeur chaude qui échauffant doucement le corps du malade, ouvre ses pores, & lui excite des sueurs.

Il y a de deux sortes d'étuves, les unes naturelles, & les autres artificielles : les naturelles sont comme les cavernes de quelques montagnes de Languedoc & de l'isle d'Ischia près de Naples, où les gens du pays vont pour la guérison de leurs maladies ; les artificielles sont celles que l'industrie a inventées.

Les étuves artificielles sont encore de deux sortes, humides, ou sèches. Les étuves humides font transpirer les humeurs à la vapeur d'une décoction composée de racines, de feuilles, de fleurs, & de semences d'herbes, diversifiées

selon la nature du mal ; on les fait bouillir avec l'eau commune , ou avec le vin dans un vaisseau bien bouché, & dont la vapeur est conduite par un tuyau de fer blanc faite exprès pour faire asseoir le malade dedans. Ambroise Paré a fort bien décrit cette maniere d'étuve dans son XXI. Livre , où il traite de la composition des médicamens.

Les autres au contraire qu'on appelle étuves séches, se font par l'impression de l'air que l'on respire , & que l'on échauffe en plusieurs façons ; comme par exemple dans les étuves publiques de Paris , où l'on tient un fourneau dans lequel on fait un grand feu qui échauffe le lieu où l'on met les personnes qu'on veut faire suer.

Il y a encore d'autres manieres de provoquer les sueurs, dont chacune a ses commoditez particulières ; on se sert quelquefois d'une sorte de boëte faite de bois , dans

laquelle on met le malade qui a la tête dehors , & l'on y met ensuite un vaisseau qui a beaucoup de largeur , rempli d'eau-de-vie qu'on fait brûler , & dont l'évaporation est reçue par le malade qui est assis tout nud. On peut substituer à la place de la boîte de bois dont je viens de parler , une maniere de cage d'ozier, faite à peu près comme celle dont nos Dames se servent pour chauffer leur chemises en hyver , & que l'on garnit d'un drap & d'une couverture , afin que rien ne s'exhale : ou bien on peut encore mettre une cuve sous un pavillon, que l'on échauffe par des briques ardentes qu'on pose sur des tuiles , de peur qu'elles ne brûlent la cuve , & on verse sur ces briques quelque décoction d'herbes diaphorétiques , comme l'absinthe , la mente , la sauge , & autres semblables.

Il n'y a pas encore long-tems

que pour préparer le malade au grand remede de la vérole , on se servoit d'un instrument qu'on appelle archet , sous lequel on le faisoit coucher tout nud ; & là venant quelquefois à s'évanouir par une trop grande dissipation de ses forces , ou par le peu d'air qu'il y respiroit , il y étoit en grand danger de suffocation.

L'on n'emploie ces sortes de remedes qu'après les évacuations universelles qu'on a coutume d'ordonner dans les rhumatismes invétérées , dans les foibleesses de nerfs , dans les accès violens de la goutte , dans les paralifies , & dans les douleurs opiniâtres de quelque partie.

On doit remarquer qu'il n'y a que les personnes humides & grasses qui peuvent supporter l'effet d'un tel remede , & qu'il est tout-à-fait contraire à celles qui sont d'un tempérament chaud & sec.

FIN.

PERMISSION DU ROY.

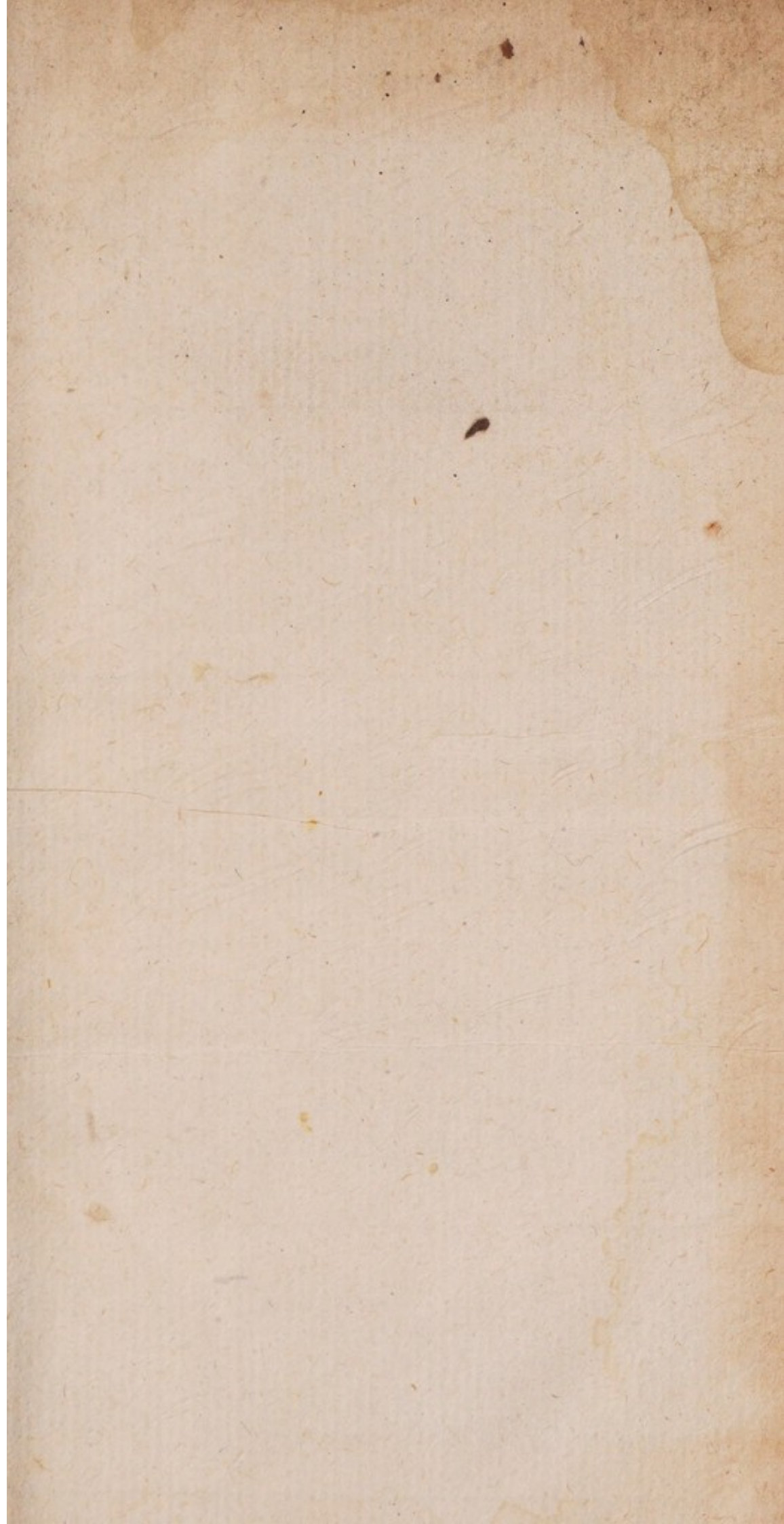
L OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve de LAURENT D'HOURY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre *l'Art de Saigner*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-Scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pen-

dant le tems de trois années consécuti-
ves, à compter du jour de la date desd.
Présentes. Faisons défenses à tous Li-
braires, Imprimeurs, & autres person-
nes de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun lieu de
notre obéissance. A la charge que ces
Présentes seront enregistrées tout au
long sur le Registre de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles :
Que l'impression de ce Livre sera faite
dans notre Royaume, & non ailleurs,
& que l'Impétrant se conformera en
tout aux Réglemens de la Librairie, &
notamment à celui du dixième Avril
1725 ; Et qu'avant que de l'exposer en
vente, le manuscrit ou imprimé qui au-
ra servi de copie à l'impression dudit
Livre, sera remis dans le même état où
l'Approbation y aura été donnée, ès
mains de notre très-cher & féal Cheva-
lier Garde des Sceaux de France, le
Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera
ensuite remis deux Exemplaires dans
notre Bibliothèque publique, un dans
celle de notre Château du Louvre, & un
dans celle de notre très-cher & féal
Chevalier Garde des Sceaux de France

le Sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donnée à Paris le quatrième jour du mois de Juin l'an de grace 1728, & de notre Regne le treizième. Par le Roy en son Conseil, F O U B E R T.

*Registré sur le Registre VII. de la
Chambre Royale des Imprimeurs & Li-
braires de Paris, n^o. 145, fol. 126, con-
formément aux anciens Réglemens, con-
firmez par celui du 28 Février 1723.
A Paris le 11 Juin 1728.*

J. B. COIGNARD, Syndic.



Ex Libris L. Dubois

160

19

7
9

